

P. o. gall.

Luc

2425 d/1

~~2968~~

~~11363~~

DELEYTAR.

DELEYTAR.

IMP. DE HAUMAN ET C^e. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, n^o 8.

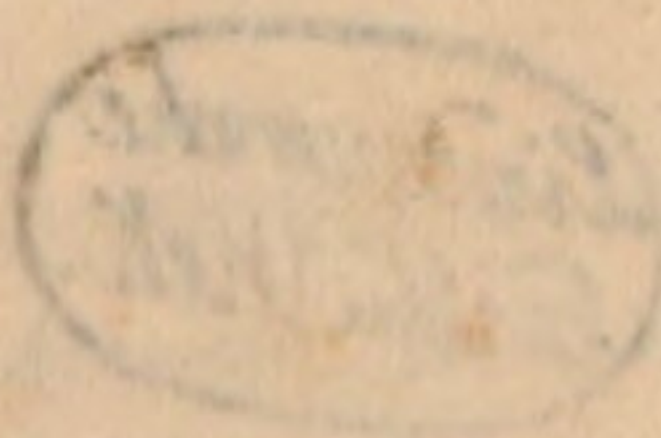
DELEYTAR

PAR

EUGÈNE SUE.

—

TOME I.



BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

HAUMAN ET COMPE.

—

1839

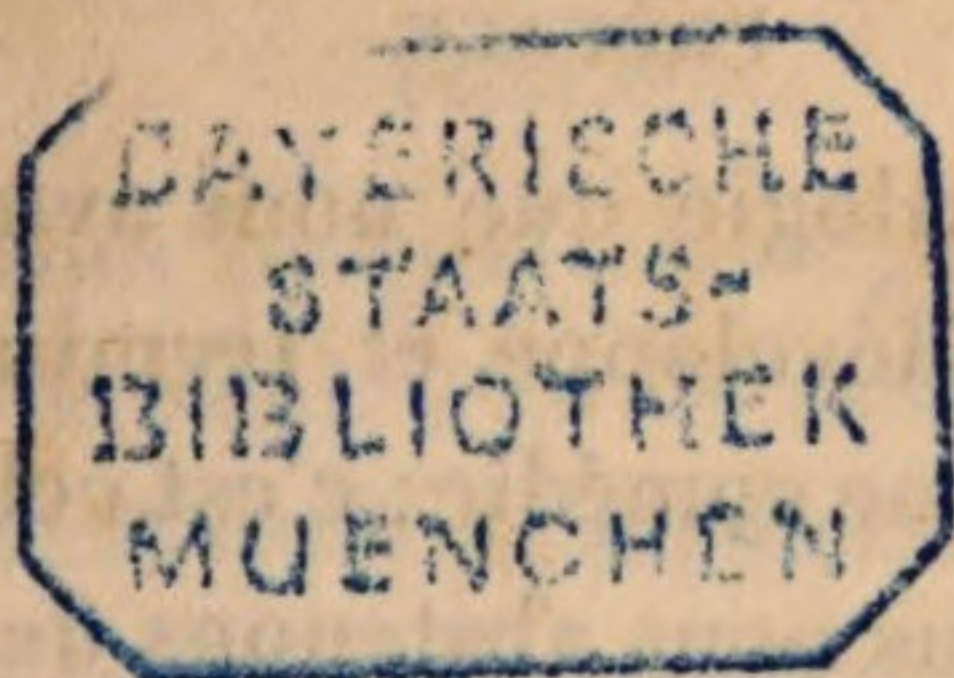
= 6 v. p. 1926

6s.

2 Vol

Lindauerische
Bibliothek.

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MÜNCHEN



PRÉFACE.

Deleytar, mot espagnol écrit en tête de ce recueil, signifie *Amuser*. Nous nous estimerions très-heureux si ce titre paraissait plus bizarre que menteur, plus prétentieux que décevant.

On remarquera une lacune dans la suite d'esquisses dramatiques, intitulées *Comédies Sociales*, et insérées dans ces volumes.

On y trouve le *Juge* et le *Législateur*, mais on n'y trouvera pas le *Prêtre*, quoique cette dernière étude soit annoncée par quelques lignes servant d'introduction aux *Comédies Sociales*.

Ce caractère du *Prêtre*, complément nécessaire

de l'espèce de trilogie que nous avions conçue, a pourtant été développé et terminé par nous dans une troisième comédie ; c'est cette troisième comédie que nous nous abstenons de publier.

Nous nous en abstenons, parce qu'en la relisant, nous avons réfléchi que de nos jours il y aurait peut-être plus de lâcheté que de courage, à publier cette satire. Nous allons tâcher d'expliquer pourquoi.

La politique qui se fait épée ou bouclier de tout, pour attaquer le système d'autrui ou pour défendre le sien, a sérieusement affirmé ceci, à savoir : « *Que le corps social suivait généralement l'impulsion d'une réaction religieuse qui de jour en jour se prononçait davantage.* »

A l'appui de cette assertion, ses prôneurs ont argué de la foule qui encombrait quelques églises.

Cette preuve nous a semblé peu concluante : c'est dans la diminution du chiffre des crimes et des délits que peuvent offrir les tables statistiques du ministère de la justice, qu'il faut seulement chercher les symptômes de *l'amélioration religieuse*, et conséquemment *morale*, dont on veut gratifier la société contemporaine.

Or nous affirmons que, malgré l'encombre-

ment quotidien de quelques églises, les bagnes et les prisons sont très au complet, et que le *Parquet*, cette *Providence surnuméraire*, qui, selon l'usage, fait toute la besogne de la *Providence en titre*, regorge toujours d'actes d'accusation.

Nous affirmons enfin que les gendarmes, ces remords vivants et vengeurs des crimes, ont plus que jamais à galoper aux trousses des scélérats.

A notre sens, on s'est donc mépris étrangement en confondant le mouvement matériel de la foule avec le mouvement des esprits.

Parce que, par un caprice d'oisifs, le monde a transporté ses routs dans quelques églises privilégiées...

Parce qu'il s'est coudoyé aux matinées aristocratiques de Saint-Thomas-d'Aquin...

Parce qu'il a été curieusement voir jouer à la chapelle à Saint-Roch, ou à Notre Dame-de-Lorette (pauvre sainte qu'ils ont affublée des indignes oripeaux d'une courtisane italienne, au lieu de la vêtir de la robe austère d'une chaste fille du ciel)...

Parce que le public s'est habitué à ne trouver guère de différence entre les loueuses de chaises et les ouvreuses de loges, entre les bedeaux et les

contrôleurs de spectacle, entre les directeurs de théâtre et quelques curés de Paris qui chaque année se disputent aigrement les prédicateurs en renom pour que la saison du carême soit plus brillante dans leur église que dans celle du voisin...

Parce qu'enfin de nos jours, les chambres représentatives et les cercles absorbant tous les hommes, beaucoup de femmes, singulièrement abandonnées, ont fait des églises leurs clubs... il ne faut pas s'autoriser de cela, pour croire la société profondément travaillée par le sentiment religieux, et surtout pour voir notre époque en progrès de sainteté et de vertus.

Au contraire, nous pensons que l'esprit égoïste, vaniteux, mercantile, vantard et charlatan qui distingue si éminemment notre temps, a dû naturellement atteindre le clergé des grandes villes, soumis, en vertu de sa condition tout *humaine*, et de l'espèce même de quelques-unes de ses fonctions matérielles et commerciales, aux mêmes accidents moraux que le reste de la société.

Nous disons ceci sérieusement, parce que c'est notre conviction; nous ne sommes pas poussé par

une velléité de dénigrement stérile. Personne n'a plus que nous la conscience et l'intelligence du véritable sentiment religieux, mais pur, mais imposant, mais dépouillé de toute souillure.

Si personne n'a plus que nous de respect et d'adoration pour l'idée immatérielle qui plane radieuse et divine au-dessus de nos espérances, personne aussi ne méprise plus souverainement les traditions grossières, brutales et sordides *de la Sacristie*, qui sont à la RELIGION ce que le honteux tripotage *du Palais* est à la JUSTICE.

C'est pour cela que dans la comédie que nous nous abstenons de publier, nous nous étions véhémentement, sinon éloquemment, élevé contre le trafic exécrationnel qui pèse les cendres des morts, et qui vend à prix d'or des prières plus ou moins longues pour les âmes qui vont devant Dieu !

Contre le fermage impie des sacrements les plus saints !

Contre le revenu fourni par les enterrements, par les baptêmes, par les mariages, et grâce auquel le meilleur prêtre ne peut s'empêcher de mêler une pensée vénale et sacrilège à l'accomplissement religieux de son formidable sacerdoce !

Nous avons encore flétri ce luxe de café ou d'Opéra si indécemment déployé dans quelques églises ; nous avons flétri la cupidité honteuse, le misérable orgueil de quelques prédicateurs en vogue qui ne rougissent pas de se laisser prôner par des annonces destinées à affriander le public et à faire surenchérir le prix de leurs sermons.

Car nous le demandons : est-ce là la lettre, est-ce là l'esprit souverainement grand, charitable et désintéressé du christianisme ? Qu'est-ce que ces apôtres payés à tant par heure pour faire entendre la parole de Dieu, et affichés dans les carrefours entre le *Rob L'affecteur* et le *Théâtre du Palais-Royal* ? qu'est-ce que ces bedeaux transformés en huissiers à chaînes d'argent ? qu'est-ce que ces suisses déguisés en tambours-majors ? qu'est-ce que cette splendeur ridicule, immorale, criminelle même, car pendant que les autels, les prêtres et les laquais de sacristie sont cousus d'or et de dentelles, il y a des pauvres qui souffrent de la faim et du froid ?

Qu'est-ce enfin que cette rivalité haineuse, jalouse, de paroisse à paroisse, qui s'envie, non pas le nombre des malheureux qu'elle nourrit, mais le luxe déplacé qu'elle étale ?...

Dans cette comédie nous avons donc voulu montrer le contraste affligeant qui existe de nos jours entre la sublimité de l'esprit des fonctions sacerdotales et le matérialisme grossier de quelques-uns de ceux qui les exercent.

Voilà quel était le sens moral de cette comédie; nous ne la publions pas, nous le répétons, de crainte qu'on ne nous accuse de confondre à dessein la RELIGION et *ses acteurs* ;

De crainte qu'on ne prenne notre amère indignation contre les hommes pour de l'impiété, impiété qui, dans nos jours de profonde indifférence religieuse, ne serait pas même audacieuse.

Or si nous sommes des plus insoucians en matière de curés, de prédicateurs ou de bedeaux, nous avons une vénération d'autant plus grande, une sollicitude d'autant plus respectueuse pour le magnifique et sublime esprit du christianisme, que nous le voyons chaque jour cruellement méconnu, travesti, par des gens qui ont la sainte mission de le continuer, de le propager, et de le défendre.

Enfin, selon nous, il est assez de membres du clergé dont l'inintelligence ou les mauvaises passions portent de mortelles atteintes à la religion,

pour que nous ne voulions pas risquer d'être confondu avec eux, et paraître attaquer ce qui est au contraire l'objet de notre admiration et de notre culte.

EUGÈNE SUE.

Paris, le 15 avril 1839.

ARABIAN GODOLPHIN,

HISTOIRE D'UN CHEVAL.

ARABIAN GEOGRAPHY

HISTORICAL AND MODERN

I

Le Quaker.

L'hiver de 1752 avait été très-froid et les gelées fréquentes. Vers la fin du mois de janvier de cette année, une assez grande foule s'était amassée au bas du Pont-Neuf, à l'angle de la rue Dauphine et du quai des Augustins, à Paris.

Rien n'était et n'est encore malheureusement plus commun que le triste spectacle qui rassemblait ces oisifs. Le pavé, rendu très-glissant par le givre et le verglas, ne donnant aucune tenue aux chevaux, un de ces animaux, attelé à une grosse charrette pleine de bois, ne pouvait parvenir à faire avancer d'un

pas cette pesante voiture. Le charretier, homme grand et vigoureux, vêtu d'une blouse bleue, à l'air dur et grossier, accablait ce cheval de coups de fouet, le frappant tantôt sur la tête, tantôt sur le corps, avec une impitoyable brutalité.

Renâclant, soufflant, le pauvre cheval s'épuisait en efforts si continus, que, malgré le froid, il était inondé de sueur et blanc d'écume. Tantôt, se jetant avec une sorte de furie dans le collier, il y donnait si vigoureusement que des étincelles jaillissaient sous ses fers; tantôt, sans être découragé par ces énergiques mais impuissants essais, il reculait de quelques pas pour reprendre son élan; puis, rassemblant de nouveau toutes ses forces, il tentait encore, mais toujours en vain, de mettre en mouvement cette lourde voiture. Deux fois il s'abattit sous son pesant harnais, deux fois ses genoux touchèrent le pavé glissant, et deux fois le charretier, redoublant de coups et d'imprécations, le releva en le secouant si rudement par son mors, que la bouche du malheureux animal était toute saignante.

Une troisième fois, enfin, après un dernier et violent effort tenté avec l'énergie désespérée de la douleur, le cheval tomba sur ses genoux; mais une de ses jambes s'engageant sous lui, il ne put se redresser et resta renversé sur le côté, tremblant, baigné de sueur, et l'œil attaché sur son maître.

La rage de celui-ci fut alors à son comble : après avoir cassé son fouet sur la tête du cheval, qui, abattu dans les brancards, pouvait à peine remuer, et allongeait en gémissant son col sur le pavé, le charretier, par un odieux raffinement de méchanceté, se mit à donner à sa victime de furieux coups de pied dans les naseaux.

Les témoins de ce spectacle barbare le contemplaient avec une curiosité cruelle ou une apathie stupide ; les plus humains proposaient tout bas d'aider à dételer le cheval, mais aucun n'osait reprocher au charretier la férocité de sa conduite.

Cet homme devait pourtant se porter à un nouvel excès de méchanceté ; voyant que, malgré les coups affreux qu'il lui donnait, son cheval, écrasé sous le poids de sa charrette, ne pouvait parvenir à se relever, cet homme, avisant une botte de paille accrochée derrière sa voiture, en arracha une poignée, la tordit en forme de torche, et, tirant un briquet de sa poche, se disposa, avec la plus impitoyable cruauté, à faire souffrir une autre torture à ce malheureux animal, disant aux spectateurs, assez lâches pour le laisser faire : — Je vais griller cette rosse-là... ça la fera peut-être se relever.

A ce moment un homme passait : voyant cette foule, il s'arrêta.

De taille moyenne, assez âgé, assez replet, il por-

tait une longue et vieille houppelande grise, garnie de larges boutonnières tressées de laine de couleur pareille ; un chapeau plat et triangulaire cachait à peine le sommet de sa tête , couverte de cheveux gris sans poudre ; sa figure douce , riante et bonne , était encadrée dans une large cravate de batiste dont les bouts retombaient sur sa veste, à peu près comme le rabat d'un prêtre. Mais dès qu'il vit le charretier approcher sa torche enflammée du cheval avec tant d'inhumanité , l'homme dont on parle fit un geste d'horreur ; sa physionomie exprima tout à coup la plus douloureuse compassion ; aussi ne pouvant sans doute supporter plus longtemps cette scène cruelle , il se détacha du groupe, et tira résolûment le charretier par la manche de son sarrau.

Les autres spectateurs de cette scène ressentirent un mouvement d'intérêt et d'effroi , en voyant la témérité de cet étranger, car son âge et son extérieur paisible offraient un singulier contraste avec la taille athlétique et l'air emporté du maître du cheval.

Le quaker , car l'homme à la houppelande appartenait à cette secte religieuse, qui professe, on le sait, les sentiments les plus généreux et les plus pitoyables pour les animaux ; le quaker , s'approchant donc du charretier , le saisit assez vigoureusement par le bras.

Aussitôt celui-ci se retourna d'un air menaçant , et

s'écria en brandissant sa torche : — Qui est-ce qui me touche ainsi ? C'est vous ?

— Ami , — dit le quaker d'un ton calme et doux en montrant au charretier quinze louis étalés dans sa main , et le tutoyant, selon les habitudes de sa secte ; — ami , veux-tu me vendre ton cheval quinze louis ?

— Hein ! — reprit le charretier , croyant qu'on le voulait railler.

— Je t'offre quinze louis de ton cheval : veux-tu me le vendre , ami ?

— M'acheter mon cheval ? quinze louis ? quinze louis d'or ? — répéta le charretier en éteignant sa torche sous son large pied , et regardant d'un œil cupide et stupéfait la somme que le quaker lui offrait toujours.

— Quinze louis , ami , — dit le quaker de sa voix douce et posée.

— Et pourquoi diable voulez-vous m'acheter mon cheval ?

— Que t'importe ? veux-tu me le vendre ?

Les spectateurs de cette scène commençaient à y prendre un assez vif intérêt , bien que le plus grand nombre ne comprît pas le mouvement de compassion du quaker , qui , prévoyant sans doute l'inutilité de ses observations , croyait agir selon l'esprit pieux et compatissant de sa secte en arrachant une créature de Dieu à un aussi cruel traitement. Une autre raison

que nous dirons plus tard , était d'ailleurs venue aider encore à la généreuse impulsion du quaker.

— Mais qu'est-ce que vous allez faire de mon cheval sans la charrette ? — reprit le charretier.

— Si tu me vends ton cheval , ami , tu vas d'abord décharger la voiture, dételer ce pauvre animal, l'aider doucement à se relever, puis le conduire à son écurie où je l'accompagnerai... là, je te dirai mes intentions.

— Mais ma charrette et mon bois ?

— Quelqu'un y veillera ici , ami , jusqu'à ce que tu aies emprunté un autre cheval. Je payerai encore, s'il le faut , quelque chose pour cela.

— Quinze louis d'or ! — reprit le charretier , qui ne pouvait croire à cette bonne fortune ; — et c'est du bon or ?...

— Prends un louis au hasard , ami , entre dans une boutique , et tu demanderas s'il est bon.

Le charretier suivit ce conseil, alla faire vérifier son or , et revint tout joyeux en disant : — Tope ! le marché est fait , mon bourgeois ; il n'y a plus à s'en dédire , au moins ?

— Sans doute , — reprit le quaker ; — mais aide-moi tout de suite , ami , à dételer cet animal , qui souffre beaucoup , ainsi abattu sous cette lourde charrette.

— Ah çà ! maintenant que c'est marché fait , pourquoi diable m'avez-vous acheté si cher une rosse

pareille ? car c'est une fieffée rosse que mon cheval : vous ne savez peut-être pas ça , — dit le charretier.

— Maintenant je t'apprendrai , ami , que c'est pour l'arracher à ta méchanceté que je t'ai acheté cette pauvre créature de Dieu.

Le charretier regarda le quaker d'un air stupide , haussa les épaules , examina de nouveau les pièces d'or , et ne pouvant comprendre cette compassion , il se mit , en sifflant joyeusement , à dételer son cheval , persuadé qu'il parlait à un fou.

Il est vrai de dire que la foule , tout en partageant à peu près l'opinion du charretier sur le quaker , se prêta fort obligeamment à aider ce dernier , qui , déchargeant sa charrette , dégagea le cheval.

Le pauvre animal saignait de tous côtés ; les ferrures de son pesant harnais et les lourds brancards de la charrette l'avaient en plusieurs endroits écorché à vif ; et telle était la terreur que lui inspirait encore son maître , qu'au moindre mouvement de celui-ci il reculait , tressaillait , se jetait brusquement de côté , comme s'il eût craint à chaque instant d'être de nouveau battu.

— Maintenant , ami , allons chez toi conduire ce cheval à son écurie , — dit le quaker.

Et le charretier , le quaker et le cheval descendirent le quai , suivis de quelques oisifs.

II

Le Récit.

On a dit qu'une raison particulière avait encore affermi la compatissante résolution du quaker, lorsqu'il s'était décidé à acheter ce cheval si brutalement traité par le charretier. En effet, le matin même de ce jour, des lettres de Londres lui avaient appris que, selon son plus ardent désir, sa fille venait d'accoucher d'un fils : voulant donc, pour ainsi dire, remercier le ciel de cette heureuse nouvelle par une bonne action, le quaker n'avait cru pouvoir mieux réussir qu'en exécutant d'une manière si généreuse un des plus charitables commandements de sa secte.

Le quaker suivait donc son guide; de temps à autre il caressait l'encolure maigre et décharnée du cheval, en considérant avec une sorte de satisfaction douce cette victime qu'il venait d'arracher à une si malheureuse condition.

— Ah ça, mon bourgeois, vous avez l'air d'un brave homme, — dit le charretier au quaker, — je ne veux donc pas vous tromper; et maintenant qu'il n'y a plus à se dédire pour notre marché, je dois honnêtement vous avertir que vous venez d'acheter là, non-seulement une rosse, mais encore le plus vilain animal du monde, et si hargneux, si traître et si méchant, qu'avec moi il voyait plus souvent le manche de ma fourche que son picotin d'avoine, et c'est si fort que le plus souvent je n'ose lui donner à manger qu'au bout d'une pelle...

— Était-il donc ainsi méchant lorsque vous l'avez acheté, ou bien est-il devenu vicieux chez vous? — demanda le quaker.

— C'est-à-dire, voyez-vous, il a commencé à faire le câlin avec moi. Je l'avais acheté pour le bon marché, vingt écus... c'était pour rien, n'est-ce pas? enfin, je l'ai donc mis à ma charrette. Quand la charge n'était pas trop lourde, ou plutôt quand il était dans ses jours, le gredin! ça allait encore; mais quand ça tirait trop, comme ce matin, par exemple, il jouait le même jeu, c'est-à-dire qu'il faisait la frime de

donner ferme dans le collier, et qu'il y donnait mollement ; alors, moi, je commençais à le tambouriner à coups de fouet , comme vous avez vu, et pas mollement... mais vous allez voir quel gueux sournois ça fait. Il a d'abord eu la fausseté de recevoir ça en douceur et sans me rien rendre ; mais à la longue, croiriez-vous, mon bourgeois, que cette méchante bête a fini par avoir assez de connaissance pour me garder rancune des roulées que je lui appliquais ? et qu'il ne se gênait pas pour m'allonger de temps en temps un coup de pied en dessous , quand je l'attelais ou je le détélais ? alors , moi , dès que j'ai vu ça , j'ai trouvé un fameux moyen de l'empêcher de me donner des coups de pied quand je le détélais... allez !

— Lequel, ami ?

— Je ne le détélais plus du tout.

— Comment se couchait-il ?

— Il ne se couchait pas.

— Ni la nuit ni le jour ?

— Ni la nuit ni le jour ; je l'entraîs sous un hangar avec ma charrette, il y passait la nuit sur ses jambes, et puis le jour il travaillait pour se les dégourdir.

— Comment, ami, tu privais ainsi sans pitié ce malheureux animal du sommeil ?

— Lui ! laissez donc ! il était bien trop malin et trop fatigué pour ne pas dormir. Est-ce qu'il ne s'était pas habitué à dormir tout debout ?... Seulement,

comme à la longue il aurait peut-être eu la méchanceté de tomber malade , le dimanche je laissais le moricaud le dételer ; alors c'était une vraie fête pour le moricaud, le cheval et son chat.

— Que veux-tu dire, ami ?

— Oh ! c'est une fameuse histoire , allez , mon bourgeois ! et qui prouve bien qu'il y a des hommes plus bêtes et plus sauvages que les bêtes ; car pour le chat , c'est son état , c'est tout simple , je lui pardonne ; mais le moricaud, ça n'a pas l'air croyable.

— Je ne te comprends pas , ami.

— Figurez-vous donc, mon bourgeois , que j'ai un chat , mais un chat de gouttière , laid comme un monstre ; eh bien ! est-ce qu'il ne s'est pas entiché de cette rosse-là !

— De ton cheval ?

— De mon cheval ! Hein ! ça paraît-il possible , un chat aimer un cheval ? Que le moricaud soit comme un idiot après le cheval, ça se conçoit, parce que c'est un homme et qu'ils sont du même pays ; mais un chat ! c'est à ne pas croire ? et pourtant , dès que le cheval arrive... vous allez , d'ailleurs, voir cette comédie-là, le chat saute sur la charrette , et de là sur le dos du cheval , en faisant de tels ron-ron qu'on croirait entendre un tambour de basque. Mais le beau de l'affaire, c'est que le gremlin de cheval a l'air de le reconnaître aussi ; il hennit , il appelle, et tout de suite la bête de

chat arrive , saute sur le tonneau où je mets l'avoine , et alors le cheval fait comme s'il le caressait du bout de ses lèvres , et il le lèche ! l'imbécile... il le lèche ! enfin, vous allez voir ça. Je vous dis, mon bourgeois, que c'est pis qu'à la foire Saint-Germain , et qu'on gagnerait sa vie à les montrer, le chat , le cheval et le moricaud !

Le bon quaker s'étonnait , avec assez de raison, de cette affection singulière d'un cheval pour un chat ; mais ceci étant un des faits de cette histoire , on l'admettra sans le discuter.

— Où as-tu acheté ce cheval ?—demanda le quaker au charretier.

— A un des cuisiniers du roi ; car tel que vous la voyez, la rosse vient de chez le roi , rien que cela !

A ces mots , le quaker étonné regarda le charretier, puis le cheval ; mais dans le misérable extérieur de ce dernier , il ne vit rien qui se ressentît de son ancienne et royale condition. Pourtant sa curiosité s'éveillant davantage , il pria le charretier de lui raconter comment ce cheval était tombé en sa possession.

— C'est tout simple , ce cheval-là était chez le roi employé aux fourgons de la bouche qui font le service de Paris à Versailles ; mais il était si méchant , si méchant aux autres chevaux, surtout quand il y avait des juments pour le regarder (car , révérence parler , mon bourgeois, vous saurez que ce cadet-là se donne

les airs d'être entier) ; il était donc si méchant, qu'on ne pouvait en venir à bout. Lassé de cela, le contrôleur de la bouche a un beau jour ordonné de vendre l'animal ; mais comme, bien entendu, personne ne voulait acheter ce bon sujet, tant on connaissait son gentil petit caractère, et qu'il mangeait plus qu'il ne valait, on l'a donné à un des cuisiniers du roi pour s'en débarrasser, à condition qu'il le nourrirait. Bon, voilà mon cuisinier tout faraud d'avoir un cheval pour la nourriture : mais qu'est-ce qui est arrivé ? c'est que c'est le cheval qui a manqué manger le cuisinier ; car, un jour, il vous a pris le gâte-sauce par le milieu des reins, et lui a enlevé une grosse bouchée de culotte et la peau avec ; alors mon cuisinier, piqué au vif, n'a plus voulu jamais se rencontrer avec le cheval. Je connais l'aide de ce cuisinier ; il m'a parlé de l'animal dont son maître voulait trente écus ; j'ai bataillé, et je l'ai eu pour vingt, mais c'était encore trop payé pour ce qu'il vaut. Aussi, c'est pour cela que je croyais que vous vous moquiez de moi, mon bourgeois, quand vous m'en avez offert quinze louis.

— Mais avant d'être dans les écuries du roi, où était ce cheval ? le sais-tu, ami ?

— Moi ? non ; c'est-à-dire si, il était d'un pays loin, loin, loin ; le moricaud sait ça.

— Mais quel est donc cet homme dont tu parles sans cesse ?

— Un gueux, un malheureux, un mendiant, couleur de buis, qui est du même pays que le cheval ; car, d'après ce que m'a dit l'aide du cuisinier, cette rosse-là a été, comme une demi-douzaine d'autres carcans de son espèce, envoyée au roi l'an passé par je ne sais pas quel mamamouchi d'un pays du côté des Turcs. Vous voyez le beau cadeau que c'était, mon bourgeois, pour le cas qu'on en a fait ? D'ailleurs, toutes ces carnes-là se valaient, c'étaient tous des vole-avoine ; aussi on a bien vite envoyé les uns aux tonneaux des jardiniers, les autres aux fourgons ; il y en a qui sont morts à la peine, et d'autres qui ont été vendus comme celui-ci, et qui n'ont pas valu plus d'agrément à leur maître...

En apprenant l'origine étrangère de ce cheval, donné en présent au roi de France, le quaker jeta un nouveau coup d'œil sur son acquisition. Quoiqu'il ne fût pas très-connaisseur, le bon Anglais avait l'habitude de voir des chevaux ; néanmoins, ce second examen ne lui révéla pas plus que le premier les qualités ou les dehors qui avaient pu mériter à ce cheval une si honorable distinction.

Une chose piquait vivement la curiosité du quaker, c'était les relations d'attachement qui semblaient exister entre le cheval et cet homme que le charretier appelait le moricaud ; aussi s'adressant à son guide :

— Mais encore une fois quel est cet homme qui, je le vois, est Africain, et que tu appelles le moricaud? qu'est-il devenu?

— Le moricaud? il est arrivé en France avec d'autres gaillards qui accompagnaient les chevaux, et qui avaient l'air d'être comme lui taillés à coups de serpe dans un morceau de buis; mais il faut qu'il n'ait pas pu ou pas voulu suivre ses camarades quand ils sont partis, car il est resté à Versailles, où on le nourrissait par charité, tant que le cheval a été aux écuries du roi; mais une fois que le cheval est venu ici, le moricaud l'a suivi, et il vit en mendiant son pain dans mon quartier.

— Cet homme est donc très-attaché à ce cheval?

— S'il lui est attaché, je le crois bien!! attaché comme le fouet à la monture, le maudit fainéant: aussi paresseux l'un que l'autre. Mais ce n'est pas tout; est-ce que l'Africain, comme vous appelez le moricaud, n'avait pas voulu me faire entendre par ses simagrées et par ses gestes, car il faut vous dire que le moricaud est muet comme un poisson, ou comme son cheval, n'ayant pas seulement grand comme ça de langue; est-ce qu'il n'avait pas voulu me faire entendre que, si je voulais, il panserait et soignerait le cheval pour rien? Mais, ah bien oui, le panser! un tas de délicatesses qui sont bonnes à rendre les chevaux aussi douillets que les femmes:

d'ailleurs , est-ce que je me panse ? est-ce que je me soigne , moi ? Pourquoi donc qu'un animal serait soigné ?

— Mais j'espère , ami , que tu n'as pas refusé à cette pauvre créature , déjà si malheureuse , la permission de voir son cheval tant qu'il l'a voulu ?

— J'en avais bien envie , parce que je croyais que c'étaient les câlineries du moricaud qui rendaient le cheval méchant pour moi ; mais comme ça m'amusait de les voir ensemble , tant c'était farce , je l'ai laissé. Figurez-vous la vie qu'ils mènent : dès que je sors , le muet , qui a passé la nuit dans mon hangar avec le cheval , sort aussitôt pour aller mendier son pain ; mais quand je rentre , je suis bien sûr de trouver le moricaud avec le chat qui attendent le cheval. Si je ne veux pas qu'on dételle ni qu'on touche la rosse , le muet reste là quelquefois deux ou trois heures , accroupi sur ses talons comme un singe , à couvrir le cheval des yeux , et puis il s'endort dans cette position-là... Mais quand je veux voir le moricaud faire ses gambades , je n'ai qu'à lui permettre de donner au cheval sa pitance et de le dételer comme je fais le dimanche ; alors , mon bourgeois , c'est à crever de rire ; il faut voir le damné muet aller , venir , tourner autour du cheval , le caresser , le flatter , lui prendre la tête dans ses mains , sauter dessus , en descendre , y remonter , tâcher de lui ôter du corps par-ci par-là

un peu de boue malgré mes ordres... lui essuyer les yeux avec la main : enfin , s'il a une écorchure à vif, et il n'en manque pas , car je ne veux pas qu'on les lui guérisse, parce que c'est des manières d'éperons qui l'activent à marcher : le muet regarde ça d'un air navré pendant une heure. Mais quelque chose de plus fort ! est-ce qu'une fois je ne l'ai pas surpris , qui, faute de mieux, chauffait de son haleine une écorchure que la rosse avait au front ? Enfin, mon bourgeois, j'ai une petite fille qui est tout mon portrait , ça je m'en flatte, mais que le diable m'enlève si j'ai l'air d'aimer autant cette enfant que le moricaud aime ce cheval.

— Et le cheval semble... semble-t-il le reconnaître ?

— demanda le quaker touché jusqu'aux larmes de cet attachement singulier.

— Je le crois bien ; c'est encore plus drôle qu'avec le chat , qui est aussi de toutes ces fêtes que je vous dis. Dès que le cheval aperçoit le muet, s'il est attelé, il hennit, il a l'air de l'appeler, il couche ses oreilles, il frappe du pied ; mais si je le laisse dételer et se goberger en liberté dans l'écurie, alors c'est une autre comédie : le cheval se couche, se relève , lui tend sa tête, se cabre à moitié, poussant comme de petits cris de joie ; enfin, je vous dis, mon bourgeois, qu'ils ont l'air tous aussi imbéciles les uns que les autres.

— Et cela ne vous a pas touché , ami ?

— Moi, ça me fait pouffer de rire toutes les fois

que ça ne m'embête pas ; mais, un jour que ça m'embêtait, il est arrivé une bonne farce. Ce jour-là j'administrais une bonne roulée au cheval à coups de manche de fouet : mais ne voilà-t-il pas que le moricaud devient furieux, et qu'il veut se jeter sur moi ? Mais un instant ; vous concevez, mon bourgeois, qu'avec cette poigne-là (et le charretier montrait son poing énorme) on n'a pas peur d'un moricaud qu'est mince comme un roseau ; aussi, après avoir rossé d'abord le muet pour lui apprendre à ne se mêler que des coups de poing qu'il peut être appelé à recevoir, je me suis remis à taper dessus le cheval. Mais alors ne voilà-t-il pas que le damné moricaud se met à pleurer deux grosses larmes ? lui ! dont les yeux étaient restés secs comme bois pendant que je le cognais ; ne voilà-t-il pas enfin qu'il se jette à mes genoux, en me tendant son dos, et me faisant signe de le battre au lieu de battre le cheval ? Eh bien, mon bourgeois ? faut-il qu'il soit bête, ce muet ?

En entendant ce brutal parler si grossièrement de l'attachement qui liait ces deux pauvres créatures, le quaker se sentant douloureusement ému, se savait plus de gré encore d'avoir cédé à un mouvement de compassion qui le mettait à même de réunir cet homme et le cheval qu'une bizarre destinée avait amenés en France à travers les vicissitudes sans nombre que l'on va raconter.

III

Scham et Agba.

Le charretier avait dit vrai : ce cheval, naguère attaché à sa lourde et ignoble voiture, était un des huit chevaux barbes dont le bey de Tunis avait fait hommage au roi Louis XV , en 1731 , ensuite du traité de commerce conclu en son nom par M. le vicomte de Manty, capitaine de ses vaisseaux.

Après avoir un instant attiré l'attention , ou plutôt la curiosité du roi et de sa cour, ces huit chevaux barbes, à l'allure brusque et impétueuse, à la physiologie sauvage , aux formes anguleuses , décharnées, et encore amaigris par les fatigues de la route, furent

d'abord reçus dans les écuries royales avec la plus grande insouciance, et, ensuite, traités avec un extrême dédain.

La cause de ce mépris était simple : le roi Louis XV affectionnait surtout pour la guerre et pour la chasse une espèce de chevaux anglais, ordinairement élevés dans le comté de Suffolk, courts de reins, ramassés, bien doublés, très-près de terre, et appelés en France *Courtauds*.

Or, comme le goût d'un roi fait et impose la mode, on conçoit quel mépris railleur dut accueillir ces chevaux barbes avec leur encolure sèche et plate, leurs formes saillantes, nerveuses, accentuées, un des traits typiques de cette race si précieuse, parce qu'elle est primitive, et, comme telle, religieusement conservée pure en Orient.

Des huit esclaves tunisiens envoyés d'Afrique par le bey pour amener les chevaux qu'il offrait au roi, Agba, le muet (appelé vulgairement le moricaud par le charretier), était seul resté en France, au lieu de retourner à Marseille, et de là à Tunis avec ses compagnons. Agba s'était caché sans doute afin de ne pas se séparer de ce cheval qu'il avait élevé et qu'il aimait d'abord comme les Arabes les aiment, c'est-à-dire avec passion, et qui, de plus, lui était singulièrement cher, en raison d'une circonstance bizarre qui motivait de la part du Maure cet attache-

ment dont il n'est peut-être pas un second exemple.

Sans doute, quelque autorité subalterne des écuries du roi s'étant intéressée au muet, avait facilité ses desseins, car il ne sortit pas des écuries de Versailles, et y vécut de charité.

Tant que Scham appartint à la maison du roi, Agba avait facilement obtenu de l'insouciance paresse des palefreniers la faveur de panser lui-même le barbe ; mais, dès que celui-ci passa du service des fourgons de la bouche à celui du charretier, le muet suivit et partagea le misérable sort de son cheval.

Et pourtant, ce cheval, si méprisé en France, à la grande douleur d'Agba, était un des plus dignes descendants d'une des plus anciennes races de Barbarie, nommée, à cause de sa vigueur et de sa vitesse, *race des Rois du jarret*.

Le bey de Tunis avait cru faire à Louis XV un présent magnifique et tout royal en lui envoyant *Scham* (ainsi s'appelait le cheval), qui, suivant l'usage, portait sa longue et glorieuse généalogie dans un petit sachet de poil de chameau richement brodé, et suspendu à son cou par un cordon de soie mi-partie rouge et or.

Mais à son entrée dans les écuries du roi, ce sachet précieux, ainsi que plusieurs amulettes destinés à préserver du mauvais sort le cheval qui les porte, avaient été enlevés à Scham et jetés avec dédain par les palefreniers.

Épouvanté de ce sacrilège, et redoutant dès lors pour Scham le plus funeste destin, Agba avait religieusement ramassé et conservé ces reliques, espérant un jour en parer son cheval, et le mettre ainsi à l'abri des tribulations sans nombre qui, on le voit, accablaient déjà le pauvre Scham, et qu'Agba dans son désespoir, attribuait, en grande partie, à la perte des amulettes.

L'attachement de ce Maure pour son cheval se peut facilement concevoir : le muet n'avait jamais quitté le haras du bey de Tunis, et Scham était venu au monde sous ses yeux ; peu à peu, ses merveilleuses qualités s'étaient développées devant lui. Mais ce qui, pour Agba, avait été et était encore un continuel sujet d'intérêt, de méditation, de crainte et d'espérance, c'était de voir son cheval réunir en lui, par une bizarrerie sans pareille, deux signes fatidiques et contradictoires, l'un bon, l'autre mauvais, dont la puissance, selon les idées superstitieuses des Orientaux, devait avoir la plus extraordinaire influence sur la carrière de Scham.

On n'ignore peut-être pas que les Maures et les Arabes, versés dans la connaissance des chevaux, reconnaissent soixante et dix pronostics d'heur ou de malheur qui leur servent à tirer l'horoscope de ces animaux ; or, on le répète, par un hasard singulier de conformation, on remarquait à la fois chez Scham

deux signes d'une puissance infaillible, dont l'un prédisait la vie la plus misérable, et l'autre l'existence la plus glorieuse. Le premier était une sorte d'épi formé au milieu du poitrail, par une disposition particulière des poils; or les Arabes mettaient ces épis au nombre des présages les plus funestes qui pussent traverser la carrière d'un cheval. Le second signe, qui annonçait au contraire une vie aussi longue qu'illustrée pour le cheval et sa nombreuse postérité, était une petite balzane blanche que Scham (dont la robe était bai-brune) portait au pied montoir de derrière.

Flottant sans cesse entre la bonne et la mauvaise destinée de son cheval, on conçoit par quelles douloureuses alternatives d'angoisses et d'espérances avait dû passer Agba depuis son départ de Tunis.

Scham ayant d'abord été destiné à un roi de France, un des plus puissants monarques du monde, le Maure avait reconnu là, l'influence souveraine de la balzane; mais bientôt voyant Scham relégué de l'écurie royale au service des fourgons, et des fourgons à la charrette d'un porteur de bois, Agba, dans cette décadence, avait malgré lui reconnu la puissance de l'épi, rendue plus funeste encore par la perte des amulettes qu'Agba n'osait remettre au barbe, de peur d'une nouvelle et brutale profanation du charretier.

Aussi, agité par ces perplexités, tantôt Agba se désolait amèrement, tantôt, plus sage, il ne pouvait renoncer à tout espoir pour Scham. Dans les calamités présentes, il voyait un temps d'épreuves; et d'ailleurs, avec la foi aveugle des Orientaux dans la fatale et impérieuse autorité des présages, il se rassurait et s'expliquait ainsi à lui-même son excessif intérêt pour le barbe : Si Scham avait été destiné à être tout à fait heureux ou tout à fait malheureux, pensait le muet, je l'aurais abandonné à la volonté du prophète; car, ne pouvant rien pour Scham, j'aurais pleuré ou applaudi son sort immuable; mais ces deux présages extraordinaires de bien et de mal annoncent des vicissitudes dont il sortira peut-être à sa gloire, et son sort devant toujours être incertain, je ne dois jamais cesser de le partager : car, enfin, Dieu n'a pas voulu que Scham soit toujours malheureux, puisqu'il l'a doué d'une balzane au pied droit de derrière; de même qu'il n'a pas voulu qu'il soit toujours heureux, puisqu'il l'a affligé d'un épi au poitrail. Dieu seul est grand, sa loi est sa loi !

Pourtant, malgré son habitude de résignation stoïque aux décrets de la Providence, quelquefois, en voyant par quelles phases dégradantes Scham était descendu jusqu'à tirer l'ignoble charrette du portefaix, Agba perdait tout espoir. Alors, dans son découragement, il considérait avec amertume l'heur

de la balzane comme passé , et tremblait en pensant que le fatal épi allait peut-être seul réagir sur la destinée de Scham.

En effet , avant de venir en France , qu'avait-il manqué à la glorieuse destinée promise à Scham par son bon destin ?

Scham , ce fier descendant de tant d'illustres ancêtres , n'avait-il pas été traité par le bey avec cette affection si touchante des Orientaux pour leurs chevaux ? Scham n'avait-il pas mangé l'orge ou le doura dans la main de son maître , et souvent bu le lait mélangé de maïs , dans une auge de marbre blanc ? Scham n'avait-il pas bondi , bien fier , sous ses caparaçons de tigre ou d'angora ? n'avait-il pas joyeusement secoué les houppes de soie de sa bride pourpre et or , en couvrant d'écume l'acier de son mors damasquiné d'argent ? Ne s'était-il pas mille fois lancé rapide et impétueux aux courses du désert , dont toujours il remportait le prix , tandis que d'autres fois de nouveaux triomphes l'attendaient au jeu du djérid , jeu martial , noble image de la guerre , où Scham brillait encore par sa souplesse , sa grâce et sa dextérité , comme il avait déjà brillé , parmi les sables sans fin du désert , par sa vitesse prodigieuse ? Puis , aussi bon , aussi soumis qu'ardent et courageux , lors des excursions du bey , le soir , à l'heure du repos , lorsque la caravane était paisiblement

abritée sous un bouquet de palmiers , et que les étoiles scintillaient dans le sombre azur de ce ciel d'Orient , Scham n'avait-il pas bien des fois soulevé la tente verte et rouge pour venir lécher les mains de son maître endormi ? Scham n'avait-il pas enfin voluptueusement régné en sultan sur les plus belles et les plus fières cavales du bey, destinées à perpétuer ainsi la race illustre et sans tache des Rois du jarret ?

Quel bonheur nouveau pouvait donc prétendre le pauvre barbe, dans cette terre de France, froide et maudite ? pensait Agba...

Mais revenons au charretier et au quaker, qui arrivèrent bientôt à l'écurie de Scham, où ils trouvèrent le muet et son chat fidèle.

IV

L'homme, le cheval et le chat.

Le charretier habitait le fond d'une espèce de mesure située rue Guénégaud ; la cour était petite et sombre ; de hautes murailles interceptaient l'air et le jour ; à droite, on voyait un puits humide et verdâtre ; à gauche, un hangar long, étroit, abrité par un auvent couvert de tuiles et de mousses. C'est au fond de ce hangar que se retirait habituellement Agba. Il y était alors ; le charretier l'aperçut, et s'adressant au quaker :

— Tenez, lui dit-il, voilà le muet ; j'étais bien sûr qu'il serait là à m'attendre avec son chat.

Le quaker regarda , et vit en effet Agba immobile , pensif, et sans doute absorbé dans ses rêveries, car il n'avait rien entendu.

Ce Maure paraissait avoir trente ans environ ; il était petit, maigre, frêle, et vêtu des restes d'un costume oriental en lambeaux ; sa physionomie basanée avait une expression de finesse, de douceur et d'intelligence remarquable ; son nez était droit et bien formé ; sa barbe noire , frisée , mais peu touffue ; ses pommettes saillantes et ses joues creuses ; un petit turban, jadis blanc , entourait son front brun et doré comme un bronze florentin. Agba , accroupi sur ses talons , était presque entièrement enveloppé dans un caban à capuchon fait de poil de chameau, étoffe grossière de couleur noirâtre , dont les plis roides et lourds tombaient sur les pieds du Maure, qui étaient nus malgré le froid. Un chat gris cendré , rayé de blanc , que le muet tenait pressé contre sa poitrine, et qui semblait doucement sommeiller , réveillé par le bruit , fit un mouvement qui vint arracher le Maure à ses réflexions, car il tressaillit et regarda le nouvel arrivant avec une sorte d'inquiétude. Mais aussitôt que le muet eut entendu le bruit des chaînettes du harnais et les pas du cheval, se levant brusquement, il alla aussitôt vers la porte de la cour pour tâcher d'apprendre la cause de ce retour inattendu.

Mais quel fut l'étonnement d'Agba lorsqu'il vit

Scham dételé de sa charrette. Scham que son maître paraissait traiter avec une certaine douceur, au lieu de le brusquer à son accoutumée, en lui faisant traverser le passage obscur, étroit et glissant qui communiquait de la rue à la cour et au hangar ! Quant au chat, il fut en deux sauts sur le dos de Scham, qui, pour la première fois, parut presque insensible aux caresses de son ami, tant il semblait lui-même étonné du changement de manières de son maître.

D'un air inquiet, le Maure promenait alternativement ses yeux vifs et perçants du cheval au quaker, et du quaker au charretier ; puis, remarquant la figure douce et bonne du premier, qui, de temps à autre, caressait Scham, Agba eut malgré lui une lueur d'espoir en pensant que la fatale puissance de l'épi allait peut-être céder à son tour devant l'heureuse influence de la balzane.

Rien d'ailleurs de si touchant que l'expression de contrainte et d'intérêt profond qui animait les traits du muet pendant qu'il examinait Scham avec l'attention la plus tendre et la plus scrupuleuse. Mais tout à coup il s'agenouilla, joignit les mains d'un air désespéré, et lança sur le charretier un regard de haine rapide comme l'éclair... mais terrible...

Agba venait de s'apercevoir que Scham était affreusement couronné... car, dans ses deux chutes sur le pavé, les genoux du malheureux cheval avaient été

entamés jusqu'au vif. Voyant ces deux plaies saignantes, le Maure baissant la tête sur sa poitrine avec accablement, laissa retomber ses deux bras sur ses cuisses. Pour lui, et selon les idées des Orientaux, voir Scham couronné, c'était le comble du malheur et de la dégradation.

Le quaker ne pouvant surmonter l'émotion que lui inspirait cette scène, jouissait d'avance de la douce surprise qu'il allait causer à ce pauvre Maure.

— Entend-il le français? — demanda-t-il au charretier.

— Très-bien, mon bourgeois; oh! pour certaines choses, c'est un gaillard qui n'est pas si bête qu'il en a l'air.

— Ami, — dit le quaker au muet avec un accent rempli de bienveillance et de douceur, veux-tu dételer ce cheval, le panser et lui donner à manger?

Le Maure était tellement absorbé par sa douloureuse contemplation, qu'il fallut que le quaker répétât sa question, et le frappât doucement sur l'épaule pour attirer son attention.

En entendant la demande du quaker, Agba secoua tristement la tête, fit le salut oriental en baissant le front, et d'un regard où brillaient deux grosses larmes, il montra le charretier avec une expression de crainte et de colère mal contenue.

— Va, va, tu peux l'emmailloter à ton aise, ta

rosse, — dit le brutal, — elle ne m'appartient plus, elle est à ce brave homme. Puis, s'adressant au quaker : — Ah çà, mon bourgeois, je vais m'occuper de chercher un autre cheval. Merci du marché, bien du plaisir je vous souhaite. Si vous n'avez pas d'écurie, je vous prêterai le hangar en attendant ; et saluant le quaker, il disparut.

Le Maure n'avait pas d'abord paru comprendre les paroles du charretier, mais lorsqu'il le vit s'éloigner, et que le quaker lui eut réitéré la même assurance, il se jeta à ses genoux, prit le pan de sa houppelande, qu'il baisa avec respect, et poussa dans sa joie quelques sons sourds et inarticulés, seul langage que pût faire entendre cette pauvre créature.

— Relève-toi, relève-toi, ami, — dit le quaker, — c'est devant Dieu seul qu'on se prosterne ; soigne bien ce cheval, il est à moi ; désormais tu ne le quitteras plus, si tu veux me servir et me promettre de te conduire comme un bon et fidèle serviteur.

A ces mots, joignant avec force ses deux mains tremblantes d'émotion, et le regardant avec des yeux stupéfaits et encore agrandis par la surprise, Agba, les lèvres entr'ouvertes, tressaillant de joie, se jeta encore aux genoux de l'Anglais ; puis, au risque de renverser cet excellent homme, peu habitué aux formes de soumission et de respect des Orientaux, Agba, dans son transport, prenant le pied droit du

quaker, se le posa respectueusement sur le front, voulant témoigner ainsi à son nouveau maître qu'il prenait l'engagement sacré de le servir toute sa vie comme l'esclave le plus dévoué.

— Bien, bien, bien, — dit le quaker en trébuchant et s'appuyant à propos sur un des montants du hangar ; — je te le répète, un homme fait à l'image d'un autre homme ne doit pas s'agenouiller devant lui. Sois honnête, fidèle, et tu m'auras payé ce que j'ai fait pour toi ; mais donne tes soins à cette créature... elle en a besoin... car elle a bien souffert...

Agba, se relevant aussitôt, dépouilla son caban, et mettant à nu ses bras grêles, mais nerveux, il s'approcha de Scham, qu'il considéra un instant avec une expression de bonheur profond, et pour ainsi dire possessif.

Puis il commença à débarrasser le cheval de ses grossiers harnais, avec une sorte de frénésie : le pesant collier recouvert d'une épaisse peau de mouton bleue, la lourde sellette de bois peint à clous de cuivre, la bride de cuir brut, le mors de fer rouillé, furent bientôt jetés dédaigneusement au loin par Agba.

Prenant alors, dans l'une des poches de son caban, une sorte de gants de crin qui n'avaient qu'un pouce, et enveloppaient le reste de la main, le muet se prépara à panser Scham à la façon des Maures de Tunis,

qui n'emploient jamais l'étrille , dont le mordant mettrait bientôt à vif la peau fine et soyeuse de leurs chevaux de pure race.

Scham , ainsi mis à nu , put être mieux examiné par le quaker.

C'était un cheval bai-brun très-foncé , haut de quinze paumes , et qui avait , on l'a dit , une petite balzane à la jambe droite de derrière. La maigreur de Scham était effrayante ; les os saillants semblaient percer sa peau naturellement si fine et si délicate , qu'elle avait été presque partout blessée par le contact du lourd collier et des brancards ferrés de la charrette. La poussière et la fange qui couvraient le pauvre animal rendaient terne et mate la couleur de sa robe , autrefois si vive et si brillante ; enfin , sa crinière était mêlée , poudreuse , touffue , hérissée.

Pourtant , oubliant cet état d'incurie et de misère , un connaisseur n'eût songé qu'à admirer la charpente osseuse de Scham , tant elle était remarquablement belle. En voyant sa poitrine profonde , sûr indice de la puissance des poumons , il eût deviné que Scham devait fournir sans peine et sans gêne une course rapide et de longue haleine , l'aspiration précipitée de l'air lui devenant facile avec de si vastes organes. Quant à la vitesse de Scham , elle devait être prodigieuse , à en juger du moins par sa construction et par la force de ses membres , de proportions si accomplies qu'on

ne pouvait songer aux dégradants stigmates qui marquaient ses genoux ; ses larges jarrets surtout , secs , plats et singulièrement descendus , semblaient être les ressorts d'acier de ces membres de fer ; car Scham se révélait surtout par leur incomparable beauté , comme un des plus illustres descendants des Rois du jarret.

Seulement , comme rien n'est absolument complet dans la création , ces gens chagrins et jaloux , toujours prêts à épier l'imperceptible tache du plus beau diamant , ou à chercher une ride sous un sourire , eussent remarqué sans doute que , malgré la légèreté sans pareille de son encolure , la tête de Scham manquait peut-être de grâce dans son attache , et était un peu longue ; mais qu'importe ? malgré cette imperfection à peine sensible , cette tête n'était-elle pas remplie de caractère et d'accent ? Son large front , ses grands yeux bien sortis , avec leurs prunelles couleur de topaze brûlée , et leur étincelle de lumière ; tout , enfin , jusqu'à ses naseaux saillants et ouverts qu'il agitait continuellement , ne donnait-il pas à ce barbe la physionomie la plus fière , la plus sauvage et la plus intelligente ?

Cependant , à force de broser Scham avec ses gants de crin , Agba semblait le sortir de ses limbes et le transformer ; à mesure que la fange et la poussière tombaient , la robe du barbe apparaissait de plus en plus noire , et marquée çà et là de feux. Alors Agba

prit une espèce de gants faits d'un velours très-épais, et destinés à lisser, à coucher le poil ; mais en vain Agba déploya sa patiente adresse : tel avait été l'état de misère et de malpropreté où avait languì le pauvre cheval, qu'au lieu de devenir soyeuse, douce et unie comme un satin noir nuancé de reflets fauves et bleuâtres, la robe de Scham resta rude et terne ; néanmoins le cheval n'était déjà plus reconnaissable : sa fine et longue crinière noire, soigneusement lavée par Agba, ondulait légèrement sur son col, et sa queue, véritable panache de soie, tomba bientôt de sa large croupe comme une pluie de jais.

Sans doute les traces de ses souffrances passées existaient encore ; mais on devinait toujours dans ce barbe une telle noblesse, une telle pureté d'origine, que le bon quaker, tout étranger qu'il était à ces connaissances, en fut vivement frappé ; aussi finit-il par se dire : — Lorsque la pauvre bête sera engraisée, quoique couronnée, elle pourra faire une bonne haquenée pour mon gendre le ministre. Ce cheval paraît doux et paisible comme un agneau ; les mauvais traitements seuls l'avaient maigri. Allons, je le vois, Dieu aura voulu que ma bonne action me fût profitable ; aussi je désire en faire une autre plus méritoire en tirant ce pauvre muet de la misère ; un homme digne d'un tel attachement pour un cheval doit avoir un bon cœur ; ce serait trop cruel de les

séparer, et j'en serai quitte pour une bouche de plus à nourrir à Burry-Hall.

Le quaker agit ainsi qu'il avait résolu ; il est inutile de dire la joie d'Agba, en remettant au col de Scham ses amulettes et sa généalogie, croyant cette fois la maligne influence de l'épi à tout jamais passée, et ne s'attendant plus qu'à voir Scham arriver au faite des grandeurs annoncées par la balzane.

Ce fut bercé par ces ambitieuses espérances qu'Agba partit pour l'Angleterre à la suite du quaker, qui voyageait à petites journées.

V

Burry-Hall.

Burry-Hall , demeure du quaker , était une champêtre et délicieuse habitation située à quinze mille de Londres , sur les bords de la Tamise. Devant la maison élevée , à mi-côte , un vaste tapis de gazon ras et uni comme du velours , et çà et là coupé par des massifs de grands arbres , descendait jusqu'au bord de la rivière. Derrière le logis du maître était un assez grand bois de chênes , traversé par une allée sinueuse qui conduisait aux écuries et aux bâtiments d'exploitation d'une petite ferme que le quaker faisait valoir. Ces dépendances , bâties en briques , et recou-

vertes de rosiers , de lierres et de chèvrefeuilles , avaient un aspect si pittoresque , qu'elles pouvaient servir de point de vue comme autant de charmantes fabriques.

C'est dans ce calme et riant asile que Scham avait été amené par sa bonne étoile.

Au lieu du hangar obscur, de l'écurie sombre et fétide de la rue Guénégaud , Scham habitait seul une grande box, proprement blanchie à la chaux et pavée de briques qui disparaissaient presque entièrement sous une épaisse litière. Deux fenêtres , garnies de persiennes vertes , l'une au midi , l'autre au nord , aéraient ou réchauffaient tour à tour cette écurie , dont la mangeoire de bois de chêne bien luisant et le râtelier de fer poli étaient toujours abondamment pourvus. Enfin , le chat lui-même qui avait suivi Agba et Scham , et que les gens du quaker avaient appelé Grimalkin , possédait une petite niche de bois peinte en vert , d'où il pouvait à son aise voir son ami , et d'un œil vigilant épier les souris auxquelles il faisait une guerre acharnée.

Ce n'est pas tout ; le bon quaker , par égard pour l'affection qui unissait Scham et Agba , avait fait construire pour ce dernier une petite chambre au-dessus de la box , et au moyen d'un large carreau , le Maure pouvait à chaque instant voir son cheval favori.

En un mot , l'homme , le cheval et le chat avaient

subi une sorte de transformation depuis leur arrivée dans cette maison calme et abondante ; la fourrure épaisse et lustrée de Grimalkin annonçait la quiétude et la santé ; aussi à le voir si gras , on devinait sans peine que la guerre aux souris n'était pour lui qu'une simple distraction , qu'une chasse récréative et désintéressée.

Agba avait quitté ses haillons africains , sa barbe et son vieux turban , pour des culottes de daim , des bottes à revers , une veste de panne et un chapeau de feutre ; sa figure était ronde , pleine , et bien que les gens de sa race ne deviennent jamais fort obèses , il avait acquis une rotondité fort respectable.

Quant à Scham , il était méconnaissable ; non qu'il eût très-engraissé , car ses formes , naturellement sailantes , nerveuses et accusées , ne pouvaient pas se surcharger d'embonpoint ; mais le repos , les soins d'Agba et une excellente nourriture avaient rendu à sa robe tout son éclat.

Son col , ses épaules , ses hanches et sa croupe étaient d'un noir tellement vif , brillant et satiné , que la lumière y miroitait , s'y brisait en mille reflets , tandis que de larges feux d'un fauve sanguin doraient ses flancs , le tour de ses yeux et de ses naseaux ; enfin , la divine balzane , objet particulier des soins reconnaissants d'Agba , mêlant sa blancheur argentée aux nuances roses et couleur de chair du pied et du

paturon , s'arrêtait brusquement au bas de la jambe , qui semblait dure, noire et polie comme de l'ébène.

Aux yeux du vulgaire, une seule, une imperceptible tache déparait , annihilait même toutes ces rares perfections : c'était un petit bouquet de poils blancs que Scham portait à chaque genou depuis qu'il s'était couronné sur le pavé de la rue Dauphine.

En vain Agba avait voulu teindre en noir ces marques infamantes ; le quaker s'y était formellement opposé , regardant cette dissimulation comme une sorte de mensonge.

Telle était l'existence heureuse et paisible d'Agba, de Scham et de Grimalkin , environ six mois après leur départ de France.

Mais , malgré ces dehors en apparence si fortunés , un orage grondait sourdement autour de ces trois êtres qui s'entendaient si bien ; car, il faut le dire , malgré l'inépuisable mansuétude du quaker, malgré son attachement pour Agba, la conduite sauvage, violente et désordonnée de Scham , à qui la vigueur était revenue avec la bonne nourriture et les soins , avait enfin mis à bout la patience du saint homme. Mais , ainsi que les gens de sa secte, mettant dans toutes les actions de la vie une sorte de solennité sentencieuse , le quaker n'eût pas voulu agir plus injustement envers un animal qu'envers un homme ; aussi ne fut-ce qu'après une sorte d'enquête minu-

tieuse et impartiale des faits et délits reprochés à Scham, que le maître de Burry-Hall se décida de faire comparaître devant lui et les siens, le pauvre Agba, non que ce dernier eût donné le moindre mécontentement au quaker, mais parce que le Maure pouvait seul servir de défenseur au barbe.

Or, au commencement du mois d'août 1752, le quaker, assis dans son parloir avec sa fille, son gendre, le révérend docteur Harisson, et M. Rogers, propriétaire de la taverne du *Lion-Couronné*, intime ami de la famille; le quaker attendait Agba, que mistress Kokborn, femme de charge, avait été querir.

La physionomie austère et grave des acteurs de cette scène domestique lui donnait encore un aspect plus solennel. D'une beauté froide et sérieuse, la fille du quaker, jeune femme de vingt-cinq ans environ, vêtue, selon la simplicité de sa secte, d'une longue robe grise à manches justes, et d'un fichu de batiste croisé jusqu'au cou, berçait son enfant sur ses genoux; son mari, le docteur Harisson, placé près d'elle et vêtu de noir, lisait attentivement la Bible, tandis que le quaker conversait à voix basse avec M. Rogers, grand homme sec, vigoureux, entre deux âges, portant une petite perruque noire qui donnait encore à ses traits sévères une expression plus dure; joignez à cela un menton osseux et

saillant qu'il enfouissait parfois dans une haute cravate, un long habit d'un rouge brun à boutonnieres d'argent, une veste de basin brodée en couleur, des culottes de peau, des bottes à revers, et des éperons d'acier à chaînettes, et vous aurez le fidèle portrait de M. Roggers, reconnu d'ailleurs pour un des meilleurs et des plus hardis cavaliers des trois royaumes.

Prévoyant le but de son message, ce fut avec une joie secrète que mistress Kokborn, la femme de charge, alla prévenir Agba que son maître l'attendait dans le parloir. Il faut le dire, Agba était l'objet d'une sorte d'horreur dans cette maison, car les gens du quaker ne partageaient pas sa tolérance, et à l'insu de cet excellent homme, ils traitaient le pauvre Agba comme un juif, un relaps, un hérétique, un paria. Mais le Maure ne pouvait ni n'avait jamais voulu se plaindre; insouciant de ces méchancetés, heureux de vivre avec Scham et Grimalkin, il s'était fait, malgré ces tracasseries journalières, une sorte de paradis de sa petite chambre, d'où il pouvait non-seulement contempler son cheval tout à son aise lorsqu'il l'avait soigneusement pansé, mais encore faire mille rêves d'or sur l'avenir brillant et glorieux qui attendait le barbe : car Agba, croyant plus que jamais à l'heureuse influence de la balzane, ne considérait le séjour de Scham dans la modeste habitation du quaker que comme une transition à de bien plus hautes destinées.

Ce fut donc de ce château de songes et d'illusions que le Maure fut tiré par la voix glapissante de mistress Kokborn, qui lui cria que son maître l'attendait à l'instant dans le parloir.

Malgré sa foi robuste dans l'influence de la balzane de Scham, Agba fut inquiet du sourire moitié moqueur, moitié dédaigneux que grimâça mistress Kokborn en lui indiquant la porte du parloir. Néanmoins, après avoir respectueusement frappé, il entra.

Aussitôt le révérend docteur Harisson ferma sa Bible, le quaker et M. Rogers cessèrent leur conversation, et la fille du quaker se redressant sur son siège, prit elle-même un air encore plus grave.

Le pauvre Agba, après avoir timidement porté ses regards de l'un à l'autre de ces personnages, ordinairement si bienveillants pour lui, se sentit glacé par leur air imposant et presque sévère.

M. Rogers surtout lui causa une répulsion instinctive, et par deux fois le Maure baissa les yeux sous le coup d'œil fixe et pénétrant du maître de la taverne du *Lion-Couronné*, qui examinait attentivement Agba, et ricanait dédaigneusement tout en frappant le bout de ses bottes du manche de son fouet.

Ayant fait signe au muet de s'avancer, le quaker lui dit de sa voix douce et calme :

— Ami, je t'ai trouvé dans la misère et dans la peine, je t'en ai retiré.

Agba salua profondément, et mit avec effusion sa main gauche à son front et la droite sur son cœur.

— C'est vrai, tu as été reconnaissant, — dit le quaker, qui s'était habitué à comprendre la pantomime expressive d'Agba ; — tu as été un bon et fidèle serviteur, aussi ce n'est pas de toi que j'ai à me plaindre, mais du cheval.

Le muet se redressa et fit un signe d'étonnement.

— Ce cheval était bien malheureux, — reprit le quaker, mais c'était une créature de Dieu, et j'ai dû en avoir pitié. J'ai été compatissant pour lui, je l'ai amené dans ma maison, je l'ai surtout aimé, parce que je l'avais délivré de sa triste condition, le jour où j'ai appris que Dieu avait béni ma fille en me donnant un petit-fils, et que tout ce qui se rattache à ce souvenir fortuné m'est bien cher ; mais comment le cheval a-t-il reconnu tant de bontés ?

Le muet regarda le quaker comme s'il ne l'eût pas compris.

— Tant qu'il s'est senti de sa misère passée, il s'est montré doux et paisible, j'en conviens ; aussi je le destinai à servir de monture à mon gendre ; et tu sais, ami, comment la créature a répondu à cette confiance la première fois que mon gendre l'a monté.

Le muet, après avoir regardé fixement le quaker, jeta vivement ses deux bras en avant, comme s'il eût

voulu peindre le vol précipité d'une troupe d'oiseaux, et exprimer par ce geste que Scham avait couru très-vite.

Le quaker le comprit sans doute ainsi, car il ajouta : — Oui certes, la créature a couru très-vite ! et si vite, et d'une manière si folle et si désordonnée, que sans un marécage dans lequel mon gendre est heureusement tombé sans se blesser, et où le cheval s'est embourbé, il l'emportait peut-être encore à cinq ou six milles de plus... Cela est-il vrai, ami ?

Le muet fit un geste d'approbation ; mais en même temps il porta l'index de chacune de ses mains aux deux coins de sa bouche.

— Oui, oui, je sais que tu m'as fait entendre que le mors étant mal choisi, mon gendre n'avait pu se rendre maître du cheval ; mais à la seconde épreuve ? mais lorsque toi-même tu as eu choisi le mors, cette créature indomptée, au lieu de poursuivre paisiblement son chemin, ne s'est-elle pas cabrée en se dressant si brusquement et si droit sur ses jambes de derrière, que mon gendre a heureusement pu quitter la selle en se coulant le long de la croupe, sans quoi peut-être la fougueuse créature se renversait sur lui ? Cela est-il vrai, ami ?

Le muet fit un nouveau geste d'approbation ; puis, après un moment d'indécision, et comme s'il eût été agité par une lutte intérieure, il regarda timidement

le docteur Harisson en simulant un geste saccadé de la main gauche.

— Il fait entendre, avec raison sans doute, que j'ai eu la main trop dure, et que c'est ma faute si le cheval s'est violemment cabré, — dit généreusement le gendre du quaker.

— Soit, — reprit ce dernier ; — mais lorsque nous convînmes, avant de nous décider à regarder cet animal comme absolument indomptable, lorsque nous convînmes, dis-je, de le faire monter et dresser par Tom Stag, le chasseur ? Quoique Tom Stag soit un des meilleurs écuyers du comté, chaque fois qu'il a tenté de réduire la créature, n'a-t-il pas été jeté à terre par ses bonds détestables et forcenés ? Enfin, lors du dernier essai de Tom Stag, furieuse de ne pouvoir le désarçonner, ne s'est-elle pas alors méchamment jetée contre un mur sans vouloir bouger, de sorte que Tom Stag, horriblement serré entre ce démon et la muraille, a poussé des cris terribles et a-t-il été bien obligé de lui céder. Ceci n'est-il pas vrai, ami ?

— Et ajoutez que Tom Stag n'était qu'un oison, — dit M. Rogers d'un air brutal en brandissant son fouet. — En deux séances, moi, j'aurais rendu et je rendrai ce vaurien de cheval souple comme un gant.

Le Maure jeta un coup d'œil sournois et méprisant sur M. Rogers, et baissa la tête.

— Enfin, n'est-il pas vrai, — reprit le quaker en

s'adresant à Agba , — que Tom Stag a été huit jours au lit par suite de la malice de ce cheval ?

Le visage du muet , jusque-là timide et résigné , s'anima tout à coup ; puis , approchant brusquement et à plusieurs reprises ses talons l'un de l'autre , il fit de grands gestes de son poing droit , comme s'il eût frappé sur quelqu'un.

— Il veut dire , — reprit le quaker , — que Tom Stag éperonnait et battait continuellement le cheval , ce qui est vrai ; mais les moyens de douceur étant épuisés en vain , ne fallait-il pas avoir recours à la sévérité pour dompter une créature que personne au monde ne peut parvenir à monter ?

Le Maure posa son index sur sa poitrine en redressant fièrement la tête.

— Sans doute toi , toi seul tu le montes , ce cheval , ami , et quoiqu'il soit fougueux , tu le maîtrises ; mais cela même prouve sa perverse malignité ; car , puisqu'il consent à se laisser guider par toi , puisqu'il t'obéit comme le chien à son maître , pourquoi se montre-t-il si rebelle et si opiniâtre envers tous les autres ? Lorsque , pour la première fois , mon gendre a voulu le monter , il ne l'avait pas battu ; jamais il ne lui avait montré son fouet , ni fait sentir le fer de son éperon ; il lui a parlé doucement et bonnement , il l'a flatté , il l'a caressé , et pourtant le cheval l'a jeté par terre au péril de sa vie. Enfin , ami , sois juste :

puis-je garder chez moi un cheval pour te servir à toi seul de monture ?

Le muet baissa tristement la tête.

— Et ce n'est pas tout encore , — continua le quaker, — car la créature se montre aussi malicieuse et aussi méchante avec les animaux qu'avec les hommes. N'a-t-elle pas presque entièrement arraché l'oreille à mon Pony Litle-Bryan , sans que l'innocente et paisible bête l'ait jamais provoqué ? Est-ce vrai , ami ?

Le muet prit une feuille de papier blanc sur un pupitre placé près de lui , et la montrant au quaker, il grinça des dents en secouant la tête pour exprimer la fureur.

— Je te comprends , tu veux dire que ce démon n'aime pas les chevaux de couleur blanche , n'est-ce pas ?

Le muet fit un signe de tête affirmatif.

— Soit ; mais mon autre Pony Black , qui est noir comme l'aile d'un corbeau , doux comme une colombe , et d'ailleurs si vieux , si vieux qu'il n'aurait pas la force d'être méchant ; n'a-t-il pas été aussi poursuivi , meurtri , déchiré par la créature , cette fois où elle était sortie de sa box par ta négligence ? Qu'as-tu à répondre à cela ?

Le muet montra son chapeau qu'il tenait à la main, et fit les mêmes gestes de fureur.

— Tu veux dire que la créature n'aime pas davantage les chevaux de couleur noire ? Soit ; mais alors elle déteste donc tous les animaux de son espèce ? car il y a quinze jours , lorsque le révérend ministre irlandais Fitz-Patrick est venu ici sur la haquenée baie , et que tu l'as rencontré , comme il s'en allait paisiblement après son dîner sur la route de Richmond , qu'est-il arrivé ? Ce démon de cheval que tu conduisais en main n'a-t-il pas , malgré toi , rompu sa longe , pour se précipiter comme un furieux sur la haquenée du ministre ? Ne s'est-il pas dressé si violemment sur ses jarrets , que non-seulement il a mis ses pieds de devant sur les épaules du pauvre M. Fitz-Patrick , mais encore qu'il lui a , d'un coup de dent , arraché son chapeau et sa perruque , sans lesquels d'ailleurs le ministre était peut-être dangereusement blessé ? Enfin , malgré ton pouvoir sur la créature , ne fut-ce pas à grand'peine et avec l'aide de voituriers qui passaient , que l'on est parvenu à arracher de dessous ce démon , le ministre et sa haquenée , qui fut elle-même cruellement mordue à la hanche ? Est-ce vrai ?

Ici la pantomime du muet se compliquant davantage , devint assez intelligible pour faire rougir mistress Harisson , la pudique fille du quaker.

En effet , après avoir exprimé d'abord la fureur à sa manière , Agba fit aussitôt un geste négatif pour

exprimer que ce n'était pas par méchanceté que Scham avait poursuivi la haquenée du ministre , mais qu'il avait, au contraire, cédé à un instinct beaucoup plus tendre , instinct que le Maure tâcha d'exprimer en caressant amoureusement le vide , et en souriant de l'air le plus gracieux qu'il lui fut possible.

Mais la physionomie du quaker, toujours si placide et si bienveillante , prenant aussitôt une grande expression de sévérité , mit un terme à la mimique d'Agba. Il se tut donc et attendit en silence la fin de cet interrogatoire qui ne lui présageait rien de bon, pensant involontairement que la bénigne influence de la balzane allait peut-être de nouveau abandonner Scham , et que , malgré les amulettes , le mauvais sort de l'épi devait encore s'appesantir sur le barbe.

Mais bientôt , comme s'il se fût reproché sa sévérité passagère , le quaker ajouta d'un ton plus doux : — Il est impossible que le cheval reste plus longtemps à Burry-Hall ; je l'ai vendu le prix qu'il m'a coûté à mon ami M. Rogers , que voilà ; il veut bien s'en accommoder et espère le dompter ; tu le lui mèneras aujourd'hui à Londres. Mais je ne te renvoie pas pour cela ; je suis satisfait de toi , ami , tu es fidèle , intelligent ; si tu le veux , et je t'en prie , tu resteras dans ma maison ; sinon , je te donnerai une petite somme d'argent , l'attestation de ta probité et de tes bons services , et que Dieu te guide , ami , vers un meilleur

maître que moi, — ajouta le bon quaker avec un soupir, et détournant la tête pour qu'on ne vît pas une larme lui venir aux yeux, car il aimait véritablement le pauvre Agba.

Il serait impossible de peindre l'expression de douleur et de chagrin désespéré qui renversèrent les traits du Maure en entendant cet arrêt. Joignant ses mains, il se jeta aux genoux du quaker d'un air suppliant ; puis voyant l'inutilité de ses prières, il se tourna vers le docteur Harisson et sa femme, qui semblaient eux-mêmes très-émus ; mais les méfaits épouvantables et l'inutilité absolue de Scham étaient trop évidents pour que le quaker changeât de résolution ; aussi dit-il à Agba d'un ton ferme quoique un peu altéré par l'émotion : — Ami, ce que j'ai dit est toujours dit. Si tu veux rester à Burry-Hall, tu seras traité comme par le passé ; si tu me quittes, mistress Kokborn te comptera la petite somme que je t'ai promise. Quant au cheval, voilà dès à présent son maître, — ajouta le quaker en montrant M. Rogers à Agba.

— Et de par ce fouet bien cinglant, la créature verra qu'elle a bien trouvé *son maître* ! — dit M. Rogers d'un ton rude et bourru en brandissant sa houssine.

La volonté de Dieu est écrite là haut, c'est donc au tour de l'épi maintenant!! pensa le Maure en

quittant le parloir avec une amertume navrante.

Le soir même Agba avait conduit Scham à la taverne du *Lion-Couronné*, et abandonné la douce et paisible existence de Burry-Hall, muni d'une petite somme d'argent que le bon quaker lui avait donnée, et suivi de Grimalkin.

Le Maure était résolu, quoique M. Rogers eût brutalement refusé ses services, à ne pas abandonner Scham qu'il savait livré à un aussi méchant maître.

VI

La taverne du Lion-Couronné.

Depuis plus d'un mois , Agba , Scham et Grimalkin avaient quitté le riant et paisible Burry-Hall. Pour la première fois depuis sept ans , c'est-à-dire depuis la naissance de Scham , Agba était resté trente-deux jours (car il comptait amèrement les jours) sans voir le barbe.

Chargé par le quaker d'amener Scham à Londres, Agba avait trouvé devant la porte de la taverne du *Lion-Couronné* un vieux groom à cheveux gris , portant des gamoches de peau et une veste écarlate , qui , prenant Scham par sa bride , avait assez bruta-

lement signifié au Maure qu'on n'avait plus besoin de lui.

Agba restait donc à Londres, sans place, à peu près sans ressource; mais, par suite de son incroyable attachement pour le barbe, il s'inquiétait peu de cette existence précaire, comptant d'abord pour vivre sur l'argent que le bon quaker lui avait donné, et plus tard sur la charité publique. Voulant donc à tout prix, et avant toutes choses, se rapprocher de Scham, moyennant trois pences, le Maure avait acheté le droit de se retirer chaque soir dans le coin d'une écurie, placée proche la taverne du *Lion-Couronné* qui renfermait son trésor le plus cher. Grimalkin, grâce aux services qu'il pouvait rendre par sa dextérité dans la chasse aux souris, qui lui redevenait une ressource, hélas! bien indispensable, avait eu le loisir de partager la retraite qu'Agba devait à la complaisance un peu vénale de son ami le palefrenier.

La taverne, placée au milieu de Charing-Cross, étendait fort loin ses dépendances. Ses écuries se trouvaient placées dans une petite rue voisine; en se logeant tout près, Agba avait cru que, grâce à quelques services rendus aux palefreniers de M. Rogers, rien ne lui serait plus facile que de revoir Scham tous les jours, et de l'aider, par ses soins, à supporter la mauvaise influence de l'épi, et à patiemment attendre le retour bienfaisant de la balzane;

car, pour le Maure, ces deux signes étaient, pour ainsi dire, deux constellations rivales qui, dans leurs évolutions, réagissaient tout à tour en bien et en mal sur la destinée de Scham. Mais, hélas ! le muet s'était cruellement trompé dans ses dernières prévisions.

En effet, le lendemain du jour où le barbe fut livré à M. Rogers, Agba s'étant muni de quelque argent afin de commencer la séduction par l'offre d'un verre de grog ou de whisky, était allé discrètement frapper à la porte de l'écurie du *Lyon-Couronné*.

Le même vieux groom aux gamoches de cuir, qui avait pris Scham des mains d'Agba, sortit, et, sans le laisser entrer, lui demanda d'un air courroucé ce qu'il voulait.

Mais en vain le pauvre muet employa-t-il toute sa pantomime pour faire comprendre à ce cerbère qu'il désirait voir le cheval vendu par le quaker ; en vain, après lui avoir montré une belle demi-couronne, leva-t-il son coude à la hauteur de sa bouche en mettant son pouce près de ses lèvres ; insensible à ces avances, pourtant bien significatives, le vieillard dit brutalement au Maure :

— Reconnais bien cette maison, porte-malheur que tu es ! et s'il t'arrive jamais d'y frapper de nouveau, moi et mes camarades nous t'ôterons, par le diable ! l'envie de revenir.

Puis, fermant brusquement la porte, il disparut en grondant.

Agba, désappointé, chagrin, et ne comprenant pas la colère du vieillard, resta dans la rue pour examiner les localités, ne pouvant se résoudre absolument à perdre l'espoir de revoir Scham.

Le Maure rêvait aux moyens qu'il tenterait pour parvenir à ces fins, lorsque la porte de l'écurie s'ouvrit de nouveau; deux hommes portant un brancard en sortirent, et elle se referma aussitôt sur eux.

Agba, s'approchant, vit sur le brancard un homme qui semblait souffrir et en même temps il entendit un des porteurs dire à son camarade :

— Au diable le cheval qui a ainsi arrangé ce pauvre Johny !

— Je l'avais bien prédit à M. Rogers, moi ! — reprit Johny d'une voix lamentable en prenant part à la conversation, qui devint alors pour Agba du plus haut intérêt.

— Et que lui avais-tu dit, pauvre Johny ? — reprit le porteur.

— Hélas ! en voyant arriver ce méchant animal couronné, qui ne vaut pas dix guinées, — dit Johny en se retournant avec effort sur le brancard, — j'avais prévenu M. Rogers que l'air sournois et effaré de ce démon ne promettait rien de bon, ça n'a pas manqué... et ce matin j'en ai reçu deux coups de pied

dans les côtes en voulant seulement l'approcher.

Ah ! mon bon et tendre Scham , je te reconnais là ! pensa le Maure ; je savais bien que tu ne te laisserais jamais soigner par d'autres que par moi !

— Mais va , sois tranquille , Johnny , — reprit le second porteur , — M. Rogers a juré par le fer de ses éperons que tu serais vengé ! Et j'aime mieux être dans ma peau que dans celle de cet animal damné... car je n'ai jamais vu M. Rogers, qui pourtant n'est pas tendre, dans une si épouvantable furie après un cheval !

Puis les porteurs se turent , et Agba ne put rien apprendre davantage.

Le lendemain , à la pointe du jour , le Maure était encore aux aguets , rôdant aux environs de l'écurie. Mais quel fut son étonnement lorsqu'il vit la porte s'ouvrir comme la veille , et un second brancard en sortir. Le muet s'en approcha , et , bien que cette fois les porteurs ne parlassent point , il devina sans peine qu'on transportait sans doute à l'hospice une nouvelle victime de Scham.

Tout en se trouvant extrêmement flatté de l'énergique persistance que mettait le barbe à repousser si nettement tout soin étranger , Agba frémit néanmoins, en songeant à quels excès M. Rogers pouvait se porter contre Scham , et son anxiété augmenta de plus en plus.

Comme celle de la veille, cette journée fut sans ré-

sultat ; le lendemain Agba revint encore , mais cette fois aucun brancard ne parut , et la porte demeura close tout le jour. Le Maure avait espéré qu'on sortirait au moins le cheval en main , et qu'il le verrait ; mais cet espoir fut toujours déçu.

Toutes les ruses essayées par le Maure pour s'introduire dans l'écurie de M. Rogers, ou pour y jeter seulement un coup d'œil quand on en ouvrait les portes , furent vaines ; car le damné vieillard en gamoches de cuir et en veste écarlate se trouvait toujours là , prêt à déjouer les moindres tentatives du muet.

Plus d'un mois se passa de la sorte. Il serait impossible de peindre les chagrins et les anxiétés sans nombre qui torturèrent le malheureux Maure. Dans sa douloureuse incertitude, tantôt il croyait que M. Rogers avait sacrifié Scham à sa colère , mais alors il aurait au moins dû voir sortir le cadavre du barbe ; d'autres fois il croyait , avec une amertume peut-être plus affreuse encore , que Scham s'étant facilement habitué à recevoir d'autres soins que les siens , l'avait oublié. A cette pensée , le muet entraît quelquefois dans des accès de violence et de jalousie incompréhensibles. Mais alors , se disait-il , si le cheval était dompté , il sortirait , et depuis un mois il n'a pas paru dehors !

Souvent enfin , dans ses perplexités toujours renais-

santes, Agba se persuadait que Scham était dangereusement malade : alors ses regrets et son désespoir redoublaient. Scham malade ! et livré à d'autres soins que les siens ! à lui Agba ! qui, connaissant si bien sa nature, avait apporté d'Orient des recettes miraculeuses ! Scham malade et privé des amulettes qui sont un préservatif si sûr contre tout danger !

Que dire enfin ? la position du Maure devint insupportable. Après avoir passé trente-deux jours dans cette cruelle incertitude, ne pouvant résister plus longtemps à son besoin impérieux de s'assurer par lui-même de l'état de Scham, espérant pouvoir lui remettre au cou les amulettes qui devaient adoucir ou changer sa destinée, Agba se décida, s'il le pouvait, à escalader le mur de clôture de l'écurie.

Le Maure, pour cette aventureuse expédition, avait choisi une nuit du commencement d'octobre, nuit noire et pluvieuse ; la petite rue était déserte. Sur les dix heures du soir, Agba s'approcha de la porte et prêta attentivement l'oreille ; il n'entendit rien, sinon par intervalle une sorte de bruissement sourd et éloigné.

Ne croyant pas encore le moment opportun, il s'éloigna.

Telle était d'ailleurs la disposition des lieux : de chaque côté de la porte de l'écurie s'étendait un assez long mur chaperonné et haut de huit pieds environ,

aboutissant à deux autres corps de logis. Comme cette muraille n'offrait aucune aspérité, Agba, pour l'escalader, s'était construit une sorte d'échelle aussi simple qu'ingénieuse. Au moyen d'une tringle de fer assez forte qu'il avait recourbée en forme de large crochet, et au bout de laquelle il avait fixé une longue et forte corde, garnie de gros nœuds de distance en distance, il comptait, jetant ce crochet assez ouvert sur le chaperon du mur, s'y guinder ensuite à l'aide des nœuds. Agile et vigoureux, rien n'était plus facile pour le Maure.

Muni de cette corde, et ignorant que s'il était surpris dans son escalade il s'exposait aux peines les plus graves, Agba attendait le moment favorable pour exécuter son projet.

Onze heures sonnèrent, et presque aussitôt la voix du watchman retentit. Aussitôt le Maure se blottit dans le renfoncement d'un mur, le garde-nuit passa, et le muet revint à son poste.

Ne pouvant résister plus longtemps à son impatience, après deux ou trois vaines tentatives, il parvint à fixer son crochet au sommet du mur; puis, en ayant atteint le faite avec agilité au moyen des nœuds de sa corde, il s'y arrêta un instant et tâcha de reconnaître les localités; mais la nuit était si noire, qu'il ne put rien distinguer autour de lui. Pourtant, à tout hasard, il se laissa glisser de l'autre côté de la muraille.

En touchant le sol de cette cour , son cœur battait à se rompre ; il prêta l'oreille : le bruit sourd qu'il avait déjà entendu devenait plus distinct ; il s'avança donc à tâtons.

Suivant toujours le mur , il arriva à l'entrée d'une sorte de passage , au fond duquel il aperçut quelques rayons de lumière à travers les ais mal joints d'une porte. Indécis , le Maure s'arrêta un moment, pouvant alors entendre plus distinctement le bruit dont on a parlé , il reconnut le son d'un roulement de tambour qui résonnait par intervalle.

A la faveur des lueurs qui éclairaient faiblement le fond du corridor, suspendant sa respiration, le Maure arriva près de la porte , et profitant d'une ouverture qui s'y trouvait, il regarda.

Quelle fut sa joie , puis son épouvante et sa rage contre M. Roggers , lorsqu'il eut reconnu Scham , mais dans quel état !

Attaché de si près au râtelier par une chaîne de fer, que la tête du barbe demeurerait continuellement levée , il était entravé solidement des quatre jambes , et avait sa croupe assujettie par une forte plate-longe dont les bouts étaient attachés au sol par deux anneaux de fer, afin sans doute d'empêcher le cheval de ruer.

Le malheureux Scham était maigre à faire pitié ; de plus , son poil paraissait marbré de coups de fouet ; il semblait si faible qu'il pouvait à peine se tenir.

Enfin, le barbe avait probablement été malade, car plusieurs épingles, entourées d'un nœud de crin, et fixées, soit au cou de Scham, soit sur le trajet de la veine de l'éperon (les Anglais la saignaient quelquefois), témoignaient que le barbe avait dû perdre beaucoup de sang.

Au mur étaient accrochés plusieurs objets qui parurent aux yeux d'Agba autant d'effroyables instruments de torture, à savoir : des lanières à doubles passants, un caveçon à scie, un torche-nez, etc., etc. Mais ce qui sembla surtout au Maure le comble de la barbarie, ce fut l'impitoyable opiniâtreté avec laquelle le vieux groom qu'il avait déjà vu, faisait résonner lugubrement son tambour, dès que Scham, brisé de fatigue, vaincu par le sommeil, fermait les yeux pour s'endormir, quoique debout.

Aux yeux du Maure, l'existence misérable de Scham, à Paris, chez le porteur de bois, avait été une vie de délices, comparée à cet enfer où son mauvais sort venait de le jeter. Aussi, en voyant le cheval dans un état si déplorable, Agba, atterré, écrasé, ne put faire un mouvement; deux grosses larmes coulèrent lentement le long de ses joues, et il demeura comme anéanti dans cette contemplation douloureuse.

Tout à coup le muet fut arraché de sa stupeur par le bruit des pas de plusieurs personnes qui s'avançaient vers le corridor. Impossible de fuir : Agba se

trouvait dans une impasse terminée par la porte de l'écurie où était renfermé Scham.

A la réverbération soudaine qui vint éclairer le mur de ce passage, Agba vit, pour comble de malheur, que les nouveaux arrivants avaient une lanterne.

De moment en moment, les pas devenaient plus distincts. Le Maure comprit tout le danger de sa position s'il était découvert. Mais que faire?... Un instant il eut la pensée de se précipiter dans l'écurie et de s'y blottir; il n'était plus temps : la lumière qui s'approchait donnait alors en plein sur la porte, et il entendit la rude voix de M. Rogers qui disait, avec un accent d'horrible moquerie : — Nous allons voir si ma dernière ordonnance l'aura calmée, cette bique si récalcitrante...

Agba, se voyant pris, voulut tenter un dernier effort. Par un mouvement aussi rapide que la pensée, il se précipita sur M. Rogers, comptant renverser sa lanterne et lui échapper dans l'obscurité. En effet, au moment où le maître de la taverne du *Lion-Couronné*, apercevant enfin dans l'ombre un objet inconnu, disait : — Que diable est ceci? — Agba, bondissant comme une panthère, le renversa contre le mur et gagna l'issue du corridor. Mais malheureusement celui des gens de M. Rogers qui tenait sa lanterne, ne la laissa pas échapper, et cria : — Au voleur! — Un autre domestique courut après Agba; le

vieux groom au tambour, entendant cette alerte, sortit de l'écurie; M. Rogers, sa première surprise passée, se joignit à ses gens, et tous se mirent à la poursuite du Maure, qui, ignorant les êtres, s'était égaré dans une vaste cour en cherchant le mur auquel pendait sa corde. Enfin, après s'être mille fois heurté, Agba la trouvant enfin, commençait à y grimper, lorsque, l'apercevant opérer son ascension, M. Rogers le saisit par la jambe, et le muet se sentit serré comme par une main de fer.

Aussitôt le vieux groom et les autres palefreniers arrivèrent; le Maure, terrassé, fut d'abord cruellement battu; puis M. Rogers, l'arrachant des mains de ses gens, et approchant sa lanterne de la figure du muet, le reconnut aussitôt.

— Ah ! ah ! c'était donc toi, misérable mendiant, qui rôdais depuis si longtemps autour de ma taverne pour faire ce beau coup, et me voler sans doute ? Allons, allons, une bonne potence et une bonne corde, voilà ce qui t'attend, et ton compte ne sera pas long.

Puis, s'adressant à ses domestiques : — Attachez-le bien avec une longe, car il vous glisserait des mains comme une anguille, et conduisez cet honnête homme chez le shérif.

Et le pauvre Agba, saisi, lié, fut aussitôt emmené chez le schériff, accompagné de M. Rogers, qui

portait la corde à nœuds comme pièce de conviction d'une tentative d'escalade nocturne, grave délit dont le Maure allait avoir à répondre devant la justice.

VII

La Prison.

Avant de raconter ce qui advint à Agba après sa comparution devant le shérif, on doit dire pourquoi M. Roggers avait infligé à Scham le singulier traitement dont on a parlé.

Comme maître de taverne, M. Roggers, ayant toujours eu un assez grand nombre d'attelages de poste et de louage, était fort connaisseur en chevaux, et excellent cavalier.

Ce que lui avait raconté le quaker du naturel indomptable de Scham l'avait frappé, et, par amour-

propre, il s'était proposé de réduire ce cheval, jusqu'alors intraitable.

Son premier soin fut de ne pas permettre que le Maure approchât du barbe, afin de le déshabituer de cet homme, mais aussi de traiter d'abord le cheval avec la plus grande douceur. Malheureusement on a vu, par la triste aventure du pauvre Johny et de son camarade, que ces tentatives ne furent point satisfaisantes. Alors M. Rogers employa les moyens de rigueur, croyant abattre par l'affaiblissement physique le caractère farouche du barbe, qui, depuis sa séparation d'Agba et de Grimalkin, semblait devenir de plus en plus irascible et méchant.

Aussi, pour se défendre de ses coups et de ses morsures, commença-t-on par l'entraver rudement; puis on réduisit peu à peu sa nourriture, et on le saigna souvent. Ces moyens extrêmes réussirent d'abord. Les forces manquant à Scham, au bout de quelques jours il souffrit assez patiemment d'être pansé par d'autres que par le Maure, et même il se laissa monter par M. Rogers, qui le fit ainsi manéger triomphalement dans sa cour, dûment garnie de litière.

Mais lorsque, satisfait de cet essai, M. Rogers eut ordonné d'augmenter peu à peu la nourriture du barbe, la méchanceté de Scham revint avec ses forces.

Un jour enfin, après avoir en vain tenté de désar-

çonner M. Rogers , il renouvela la scène de Tom-Stag, c'est-à-dire qu'il se cabra, en se jetant si violemment contre la muraille, que le maître de la taverne du *Lion-Couronné* faillit à être étouffé.

Alors s'opiniâtrant, par un singulier point d'honneur, à vaincre une résistance si extraordinaire, M. Rogers remit Scham à un régime affaiblissant, en y joignant la privation de sommeil. Le barbe était donc soumis à cette dernière expérimentation, si consciencieusement pratiquée par le vieux groom au moyen de son éternel tambour, lorsque le fatal destin voulut qu'Agba, surpris dans son escalade, fût conduit chez le shérif.

Les faits étaient si accablants, le flagrant délit si positif, qu'Agba ne pouvait espérer d'échapper à son triste sort. De plus, singulièrement jaloux de cet ascendant que le Maure pouvait seul exercer sur ce cheval intraitable, et mû par un sentiment d'envie et de rancune assez misérable, mais fort humain, M. Rogers n'avait rendu aucun témoignage capable d'atténuer la faute du muet, en la rejetant, par exemple, sur l'attachement extraordinaire de ce malheureux pour son cheval.

Convaincu d'escalade nocturne, et accusé de tentative de vol, Agba, conduit de la maison du shérif dans la prison de Newgate, y demeura donc écroué en attendant le jour de son jugement.

Le hasard voulut qu'un geôlier se trouvât parent de mistress Kokborn, la femme de charge du quaker, et que celle-ci, dans une visite à son cousin monsieur le porte-clefs, fût instruite de l'arrestation du Maure.

Bien que fort acariâtre, mistress Kokborn n'était pas absolument méchante ; aussi lorsque son cousin lui eut appris que le muet, convaincu d'escalade, était aussi accusé de tentative de vol, la femme de charge s'écria que cela était impossible ; que sans doute le Maure était païen et qu'il serait un jour justement et éternellement brûlé comme tel, mais qu'il fallait pourtant avouer que ce païen, véritablement incapable d'une méchante action, n'avait sans doute tenté cette escalade que poussé par l'envie irrésistible de voir son cheval, dont cette malheureuse créature, ainsi que le chat Grimalkin, était affolée. Enfin, pour preuve de ce qu'elle avançait, mistress Kokborn apprit au porte-clefs une foule d'anecdotes sur le bizarre attachement du Maure pour le cheval et du cheval pour le Maure ; non sans faire observer que le Pied-Fourchu, en d'autres termes l'ennemi des hommes, pouvait n'être pas absolument étranger à ces relations presque incroyables entre des êtres si peu chrétiens.

Ce récit, joint à la pénible position du muet, intéressèrent assez le geôlier pour qu'il conseillât à mistress Kokborn de prévenir le quaker du sort de

son protégé ; mais craignant que son maître , après avoir tiré le Maure de ce mauvais pas , ne le reprît à son service , la femme de charge ne goûta pas cette proposition , et les habitants de Burry-Hall continuèrent d'ignorer le déplorable sort de leur ancien commensal. Néanmoins , grâce à ces renseignements donnés au porte-clefs par mistress Kokborn , cet homme s'intéressa davantage au Maure.

Ensuite de la plainte portée par M. Rogers , la justice informa. Le palefrenier qui permettait au muet de loger dans son écurie fut interrogé , et ce que possédait Agba mis sous les scellés. Ce pauvre inventaire se termina bien vite : il se composait du vieux caban oriental d'Agba , de ses deux paires de gants en crin et en velours destinés à panser Scham ; enfin , d'un peigne et d'une sorte de composition onctueuse destinée à lisser l'ondoyante crinière du barbe. Quant à la généalogie et aux amulettes de Scham , Agba les portait sur lui , en regrettant amèrement de n'avoir pu les replacer au col de son cheval , et de le laisser ainsi désarmé à la merci du mauvais sort de l'épi.

Lors de leur descente domiciliaire dans le coin d'écurie occupé par le Maure , les gens du shérif avaient trouvé Grimalkin bravement couché sur le caban et sur le vieux sac de poil de chameau où étaient enfermées les richesses de son maître , et fort disposé

à le défendre. Mais en vain Grimalkin jura, se cramponna au caban, et donna même un assez violent coup de griffe à l'un des policemen; Grimalkin, débusqué de sa position, fut fait prisonnier et emporté à Newgate dans le sac qu'il avait voulu si vaillamment disputer aux gens de loi.

Tout est consolation pour le malheureux; aussi la joie d'Agba fut grande lorsqu'après le départ du shérif qui était venu lui demander s'il reconnaissait comme sa propriété les objets saisis dans l'écurie, le geôlier entra tenant Grimalkin, et qu'il lui rendit ce fidèle compagnon.

Sans doute cette société fut douce et précieuse pour Agba; mais bientôt la mélancolie la plus noire et la plus désespérée vint accabler le Maure. En vain le porte-clefs lui apportait de temps en temps quelques douceurs secrètement envoyées de Burry-Hall par mistress Kokborn, qui, tout en gardant le silence envers le quaker, avait à sa manière pitié du malheureux muet. Grimalkin profitait seul de ces bonnes choses, le Maure mangeait à peine, et dépérissait à vue d'œil.

Sa prison était petite et sombre; une lucarne grillée, étroite et fort élevée, y jetant une lumière vive et rare, l'éclairait à la manière de Rembrandt. Le Maure passait tristement ses jours accroupi sur son lit de bois, sa tête appuyée sur ses genoux, ses yeux

noirs et perçants , souvent baignés de larmes involontaires, attachés sur l'ouverture par laquelle il voyait au moins quelquefois un coin de ciel bleu. Pendant cette contemplation extatique , d'une main il caressait machinalement Grimalkin , et de l'autre il froissait quelquefois avec rage contre sa poitrine les amulettes de Scham.

Jamais le Maure ne s'était trouvé dans une position si affreuse. Seul au monde , loin de son pays , accusé d'un crime des plus graves, ignorant ce dont on l'accusait , incapable de se défendre , et ne pouvant, d'ailleurs , offrir qu'une justification inadmissible , parce que personne n'eût compris le sentiment excentrique qui l'avait fait agir ; torturé par le souvenir de la terrible position de Scham ; se croyant pour toujours séparé du barbe, subissant enfin l'influence énervante du malheur, de la solitude et de la prison, le Maure perdit bientôt tout espoir.

Alors , avec une résignation stoïque , il se courba sans murmurer sous le joug de la fatalité qui l'écrasait, bien convaincu que l'épi l'emportant décidément sur la balzane, Scham ne devait pas survivre aux horribles traitements dont l'accablait M. Rogers. Aussi le Maure, malgré l'horreur des Orientaux pour le suicide, se résolut-il d'abandonner une vie si malheureuse. Selon sa croyance , il espérait alors retrouver bientôt et pour toujours , dans les riantes plaines du

paradis de Mahomet, son beau Scham, plus fier, plus ardent que jamais.

En un mot, Agba prit le parti de se pendre avec le cordon de soie qui supportait la généalogie de Scham.

Pourtant il donna encore une dernière pensée à son cheval, à son pays, aux radieux souvenirs de la première gloire de Scham. Alors le barbe lui apparut comme une vision magique, tout étincelant d'or ou d'acier sous sa housse de pourpre; il le vit encore hennissant, tendant ses naseaux enflammés à la brise odorante et fraîche qui courbait la cime des palmiers; il le vit encore heurtant de son pied libre et impatient le sable du désert, ou mollement couché à l'ombre de la tente du bey; il le vit, une dernière fois, régner en maître et en sultan sur une troupe de blanches cavales, empressées, amoureuses, et jalouses de devenir les glorieuses mères de ces rejetons illustres que le capricieux destin avait semblé promettre à Scham en le douant d'une balzane blanche.

Puis ces souvenirs douloureux augmentant encore la frénésie d'Agba, il monta sur son lit, attacha le cordon de soie à un des barreaux de la lucarne, et passa sa tête dans le nœud coulant qu'il y avait ménagé...

A ce moment la porte de la prison s'ouvrit brusquement.

VIII

La Visite.

Rappelé à lui par ce bruit soudain , le Maure ne put exécuter son dessein.

Mais sa surprise , son embarras , ses traits altérés, et le cordon qui resta suspendu aux barreaux de la fenêtre , tout révéla à quelle extrémité ce malheureux se serait porté dans son désespoir, sans cet incident.

Il était presque nuit , et les personnes qui entrèrent , brillamment éclairées par les flambeaux des porte-clefs , formèrent un singulier et étincelant contraste avec le sombre aspect de cette prison.

Au premier rang on voyait une femme d'une taille imposante ; elle venait d'atteindre sa soixante et onzième année, et pourtant ses traits nobles et réguliers étaient loin d'annoncer un âge aussi avancé. Habillée d'ailleurs très-simplement d'une longue robe de satin brun, elle tenait sous son bras gauche un de ces petits épagneuls à soies blanches et orangées, devenus la souche, depuis, d'une race si précieuse et si connue sous le nom de chiens de Blenheim. Son bras droit s'appuyait sur celui d'un homme jeune encore, vêtu, avec une extrême magnificence, d'un habit de velours bleu brodé d'or, à la mode française, poudré de poudre rose, et portant des manchettes de dentelles si longues et si magnifiques, qu'elles couvraient entièrement ses doigts chargés de pierreries. Enfin, des bas de soie blancs à coins brodés, un chapeau à plumes blanches et des souliers à talons rouges complétaient le costume de ce gentilhomme qui pouvait rivaliser d'élégance avec le plus brillant seigneur de la cour de France.

Cette femme d'un si grand air était Sarah Jennings, duchesse de Marlborough, veuve du fameux Jean Churchill, prince et duc de Marlborough, à la mémoire duquel elle était demeurée si fidèle, qu'elle répondit à lord Conningsby, et, plus tard, au duc de Somerset, qui demandaient sa main : « N'eussé-je que trente ans au lieu de soixante, je ne consentirais

pas que l'empereur du monde succédât dans un cœur qui appartient tout entier au duc de Marlborough. »

Bienfaisante et pieuse, oubliant dans des œuvres charitables une des plus grandes existences de son siècle, madame la duchesse de Marlborough visitait souvent les prisons, s'informant des fautes ou des crimes de ceux que la loi y renfermait, et s'intéressait vivement à ceux qui tâchaient de faire oublier le passé par leur repentir, ou aux malheureux dont la triste position méritait la pitié...

Le seigneur qui donnait le bras à madame la duchesse de Marlborough était le comte de Godolphin, son gendre, fils du fameux Sidney, vicomte de Rialton et comte de Godolphin, grand trésorier d'Angleterre, qui joua un rôle si important dans la révolution de 1688, et mourut en 1710.

Lord Godolphin accompagnait donc ce jour-là madame la duchesse de Marlborough, sa belle-mère, dans une visite qu'elle répétait assez souvent à Newgate.

On l'a dit, le cordon de soie encore pendant, la pâleur, les traits bouleversés du Maure n'annonçaient que trop son fatal projet. Cette circonstance, jointe à son air étranger et à l'infirmité dont il était frappé, émurent vivement la duchesse de Marlborough. Elle fit sa demande habituelle au directeur de la prison : — Quel est le crime de cet homme ?

Heureusement pour Agba, le cousin de mistress Kokborn avait jaser; or l'histoire du Maure escaladant une écurie pour revoir son cheval était devenue une des touchantes chroniques de Newgate, et le directeur la raconta avec un sentiment de bienveillance pour le muet.

La duchesse de Marlborough fut émue jusqu'aux larmes, et son gendre, lord Godolphin, se transporta d'admiration pour Agba et pour son cheval.

Voyant l'intérêt qu'on prenait à son protégé, le geôlier se hasarda de dire tout bas au directeur que le quaker de Burry-Hall répondrait bien certainement de l'honnêteté du Maure; qu'il le déclarerait incapable de tout vol ou méchante action, et qu'au besoin toute la maison du quaker appuierait cette assertion.

Le directeur fit part de cette nouvelle circonstance à madame la duchesse de Marlborough, qui, de plus en plus satisfaite de pouvoir dignement exercer sa bienveillance, le pria de lui donner quelques notes sur Agba, tandis que lord Godolphin jura tous ses serments que le Maure et son cheval, une fois retirés, l'un de Newgate, l'autre de la taverne du *Lion-Couronné*, ne quitteraient jamais son haras de Gog-Magog, du comté de Cambridge.

Inquiet, tremblant, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, parce qu'il s'y croyait absolument étranger, le Maure debout, les yeux baissés,

s'appuyait contre le mur , car il se sentait très-faible.

Ce pauvre malheureux entend-il l'anglais ? — demanda la duchesse de Marlborough.

— Oui, Votre Grâce , — répondit le directeur , — il l'entend assez bien.

Alors s'adressant à Agba, la duchesse lui dit avec un accent rempli de douceur et de bonté : — Vous avez manqué de devenir bien coupable en attendant à vos jours, mon ami ; vous doutiez de la Providence, et vous voyez pourtant qu'elle est venue à votre aide... Ce qu'on m'a dit m'intéresse à vous. Comptez sur mon appui et sur la justice de vos juges... Tenez, voilà pour vous... Reprenez courage et bénissez Dieu.

Et ce disant, la duchesse lui donna deux guinées que le Maure reçut d'un air stupide.

— Et moi, mon garçon, je te jure, de par Dieu ! qu'une fois hors des griffes de tes juges, puisque tu aimes tant ton cheval, tu trouveras toute la vie un abri pour toi et pour lui à Gog-Magog ; car, par le ciel ! ta conduite sera un exemple vivant à donner aux gens de mon haras, qui verront ce que doit être l'affection de l'homme pour le cheval. Aussi, tiens, voilà deux guinées pour acheter une bride neuve à ton cheval ; je ferai venir Rogers, et, par le diable ! je lui payerai ton barbe ce qu'il voudra, car je ne veux pas que vous soyez jamais séparés.

Puis, sur un signe de la duchesse, lord Godolphin lui offrit de nouveau son bras.

Les lumières disparurent avec les geôliers, les portes se refermèrent, et Agba se retrouvant seul dans l'obscurité avec Grimalkin, crut d'abord fermement avoir fait un rêve.

Pourtant, sentant les guinées tinter dans sa main, Agba fut bien forcé de croire à la réalité de cette scène; puis il vint à se rappeler quelques mots confus, entre autres: — Tu ne quitteras plus ton cheval; je l'achèterai à Rogers. — Ces mots surtout résonnaient si délicieusement à ses oreilles, que le pauvre muet ne voulut plus douter qu'ils fussent vrais.

Enfin, si tant d'espérances si peu attendues se réalisaient, pensait Agba, l'influence de la balzane n'était-elle pas miraculeusement démontrée?

Que dire de plus? les promesses de madame la duchesse de Marlborough et de lord Godolphin se réalisèrent. Traduit devant les juges et défendu par le bon quaker, qui était venu en hâte de Burry-Hall avec le révérend ministre Harisson, au premier avis qu'il avait eu de l'arrestation du Maure, Agba fut acquitté à la demande même de M. Rogers, d'ailleurs enchanté de se défaire avantageusement d'un animal aussi intraitable que Scham, qu'il vendit vingt-cinq guinées à lord Godolphin.

Agba, mis en liberté, dut donc aller remercier son

bienfaiteur. Ce dernier avait réservé au Maure le plaisir d'aller lui-même chercher Scham chez M. Rogers, mission dont les palefreniers du *Lion-Couronné* témoignèrent une grande joie, car le sort du pauvre Johny et de son camarade leur était toujours resté présent à la mémoire.

On pense avec quel bonheur Agba se rendit à la taverne de M. Rogers ; quelle fut son émotion et ses larmes lorsqu'il revit Scham , et qu'il put lui ôter un à un tous les indignes liens qui entravaient les mouvements de ce noble animal.

Lorsque Scham se sentit tout à fait libre, il regarda fixement Agba, puis il tressaillit sous sa longue crinière, coucha ses oreilles, et s'approcha peu à peu du Maure, d'abord avec une sorte de défiance ; puis s'arrêtant tout à coup, il fit entendre un petit hennissement craintif, en plissant ses larges naseaux ; mouvement qui, joint à la mobilité expressive de ses grands yeux bruns, inquiets et étonnés, donnait à sa belle tête la physionomie la plus intelligente.

Enfin, Agba ayant frappé dans ses mains d'une façon particulière, le cheval fit un bond : il n'avait plus de doute, c'était lui, son ami ; alors se cabrant à demi, puis bientôt courbant son col nerveux, il s'approcha d'Agba, et vint frotter sa tête contre sa poitrine pour lui demander une caresse.

Cet accès de sensibilité passé, le premier soin du

Maure fut de remettre pieusement au col du barbe ses amulettes et sa généalogie, et de baiser religieusement la balzane, source de tant de prospérité.

Après quoi, Scham quitta la taverne du *Lion-Couronné*, sans y laisser, il faut le dire, de regrets. Le Maure le monta fièrement pour aller rejoindre lord Godolphin, qui l'attendait dans la cour de ses écuries. Quoique faible encore, Scham, semblant heureux et fier du poids qu'il portait, piaffait et se cabrait. Ce fut ainsi qu'il arriva devant lord Godolphin.

Il faut le dire, lors même que le préjugé qu'on avait alors presque généralement en Angleterre contre les chevaux race barbe et arabe n'eût pas été aussi prononcé, l'état de maigreur de Scham et les stigmates des souffrances qu'il avait supportées n'étaient pas faits pour triompher de cette antipathie.

Lorsque le Maure arriva triomphant sur Scham, lord Godolphin causait avec un petit homme, jeune encore, maigre, nerveux, et vêtu d'un habit de drap vert de Lincoln, galonné en argent, portant des culottes de daim et des bottes de voyage. Sa physionomie était fine, railleuse; mais la perte presque absolue de ses dents donnait quelque chose de hideux à son sourire moqueur, qui découvrait des gencives presque dégarnies.

— Arrête-toi là, — dit lord Godolphin à Agba.

Le muet s'arrêta fièrement campé en empereur romain.

— Regarde un peu ce cheval, Chiffney, — dit lord Godolphin au petit homme vêtu de drap vert, qui n'était autre chose que le chef du haras de Gog-Magog.

— Eh bien ! Chiffney ? — dit lord Godolphin.

— Votre Grâce m'a dit, je crois, qu'il ne se montait ni ne s'attelait qu'avec la permission de cet homme.

— Sans doute ; mais comment le trouves-tu ?

— Des membres assez beaux, une carcasse passable et une vilaine tête ; de plus c'est un véritable fils de Barbarie. Qu'est-ce que Votre Grâce pense faire d'une pareille bête ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Ce pauvre diable et son cheval m'ont intéressé, voilà tout, et je n'ai pas songé à ce que j'en pourrais faire. Mais comme le cheval n'est bon à rien, on le lâchera dans les prés de Gog-Magog, et tu emploieras l'homme au haras ; avec un tel amour des chevaux, il ne peut qu'être utile.

— Votre Grâce me permet-elle de lui faire une observation ?

— Parle.

— Votre Grâce sait qu'il faut remplacer *l'agaceur* d'Hobgoblin (1) ; si milord y consent, ce barbe fera parfaitement l'affaire.

(1) Agaceur, boute-en-train.

— Ah ! pardieu ! Chiffney, tu es un homme merveilleux ! Eh ! mais , sans doute ce pauvre diable en servira !

Puis s'adressant à Agba : — Tu suivras monsieur, — et il montra Chiffney, — et tu lui obéiras comme à moi.

Le Maure salua profondément et suivit Chiffney.

Et pourtant si Agba eût été instruit du triste et odieux rôle qu'on destinait à Scham , il eût préféré mille fois voir le barbe de nouveau enfermé dans l'écurie de M. Rogers, ou peut-être mort de la mort la plus cruelle.

IX

Gog-Magog.

Ignorant donc le sort que lord Godolphin , à l'instigation de Chiffney, réservait au pauvre Scham , Agba partit le lendemain pour Londres , se dirigeant joyeusement vers le nord monté sur un double pony bai, la seule robe dont la couleur n'irritât pas Scham, que le Maure conduisait en main , et sur le dos duquel Grimalkin , à la grande joie des passants , se prélassait fièrement.

Agba suivait la route du comté de Cambridge , où était situé Gog-Magog , propriété du lord. Le muet ne voyageait pas seul ; il accompagnait Chiffney qui , retournant au haras , voyageait à cheval avec un

domestique ; les communications par les voitures étant alors peu commodes et peu rapides.

Agba , voyant en Chiffney le représentant de lord Godolphin , tâcha de lui plaire par tous les soins qu'il put rendre , soit à lui , soit à ses chevaux. Rien d'ailleurs n'était plus méritoire que la conduite d'Agba , car Chiffney ne perdait jamais l'occasion d'accabler Scham de plaisanteries et de sarcasmes ; mais le Maure les supportait presque indifféremment et avec un fier dédain...

Ayant vu Scham arraché déjà deux fois si miraculeusement au plus fatal destin, s'étant vu lui-même, au moment de se pendre , non moins miraculeusement sauvé par la généreuse intervention de madame la duchesse de Marlborough , la foi du Maure dans l'heureuse influence de la balzane était décidément devenue des plus robustes , et il s'était juré de se livrer désormais aveuglément et sans crainte aux caprices du sort , quelque extraordinaires qu'ils lui parussent , certain qu'ils ne pouvaient , malgré les plus affreuses traverses , n'aboutir jamais qu'à la plus grande gloire et illustration de Scham.

On doit seulement remarquer qu'en s'adonnant à une si imperturbable confiance dans la bonne étoile de Scham , Agba ignorait encore le nouveau destin réservé au barbe , odieuse particularité qui eût sans doute modifié ses radieuses espérances.

Néanmoins le Maure s'épuisait en vaines conjectures pour tâcher de pénétrer quelle serait la nature des fonctions qu'on attribuerait à Scham ; ce dernier ayant trop bien fait ses preuves d'invincible opiniâtreté pour laisser croire qu'il consentirait désormais à être monté ou soigné par d'autres que par le muet. Aussi Agba ne comprenait-il absolument pas ce que lord Godolphin pouvait attendre d'un animal si indomptable.

Néanmoins, [une idée radieuse, splendide, traversant la pensée d'Agba comme un trait de feu, illuminait quelquefois à ses yeux l'avenir du barbe de la gloire la plus éclatante... Mais cette idée semblait si en désaccord avec le peu de cas qu'on paraissait faire de Scham, que le muet n'osait s'y arrêter.

Pourtant la balzane ne prédisait-elle pas clairement à Scham une carrière illustre et magnifique, pour lui et pour sa descendance ? En un mot, le Maure, dans ses accès d'ambition frénétique, pensait quelquefois que le lord voulait peut-être tirer race de Scham.

Cependant, tout en traitant bien et convenablement le barbe, on ne l'entourait pas de ces soins délicats et particuliers qu'on prodigue ordinairement à un étalon de prix. Puis le Maure entendait souvent Chiffney parler avec l'admiration la plus excentrique, la plus passionnée d'un certain Hobgoblin, unique sultan du haras de lord Godolphin.

Selon Chiffney, rien au monde n'était plus merveilleux, plus rare et plus précieux qu'Hobgoblin; car les fils et les filles de ce cheval, prodiges de force et de beauté, réunissaient comme leur illustre père les plus divines perfections. Enfin Hobgoblin devait avoir l'inappréciable honneur de régénérer le sang de la race anglaise qui, à cette époque, commençait à s'appauvrir en perdant sa première pureté, due, selon les historiens, à l'inappréciable croisement des chevaux ramenés d'Orient lors des croisades.

Hobgoblin n'était pourtant pas un cheval de race barbe ni arabe; quoique beau et plusieurs fois vainqueur à New-Market, sa construction le distinguait presque radicalement de ce type incomparable. Mais tels étaient les préjugés du temps, qu'au lieu de remonter à cette source primitive et pure pour y retremper une espèce abâtardie, on se contentait d'une lointaine et pâle descendance, souvent affaiblie par d'obscurs mélanges.

Toutefois, selon les idées de lord Godolphin, Hobgoblin réunissait les qualités nécessaires à cette régénération complète; aussi ne pouvait-on trouver pour le sérail d'Hobgoblin de cavales d'assez noble origine; chacune de ces fières sultanes devait réunir les formes les plus parfaites et les plus exquis, à la généalogie la plus précieuse. Lord Godolphin venait même d'acheter six cents guinées une merveille de ce genre, nom-

mée Roxana, fille de Fling-Childers et de Manica, et citée dans les trois royaumes pour sa vitesse, sa force et sa beauté non pareilles.

D'une nature essentiellement irritable et nerveuse, Roxana, encore un peu souffrante des suites de son dernier triomphe à New-Market, n'était pas encore arrivée à Gog-Magog; mais M. Chiffney ne tarissait pas sur les qualités extraordinaires et sur les espérances que lord Godolphin devait fonder sur la génération future de Roxana et d'Hobgoblin.

Or, de tous les renseignements précédents donnés par Chiffney à Agba, il ne résulta qu'une chose, à savoir qu'avant d'arriver à Gog-Magog, le Maure détestait cordialement Hobgoblin, auquel, à part même son affection, il eût préféré mille fois Scham pour le seul fait de l'inappréciable noblesse de son origine. Les rares qualités qu'on attribuait à Hobgoblin n'étaient dues, selon le Maure (qui en cela devinait juste) qu'à une goutte de ce sang si riche et si pur dont les veines de Scham étaient gonflées.

Enfin les voyageurs arrivèrent à Gog-Magog.

Aussitôt M. Chiffney indiqua au Maure une grande et belle box, plus belle encore que celle du quaker, qui devait servir d'écurie à Scham. Agba eut sa chambre à côté, et jusque-là, aux yeux du Maure, tout était satisfaisant et conséquent à l'influence qu'il attribuait à la balzane.

Le haras de lord Godolphin était tenu et ordonné avec un soin et une splendeur rares ; mais ce qui excitait vivement l'inquiète et jalouse curiosité d'Agba, c'était le désir de voir Hobgoblin, l'heureux roi, l'orgueilleux sultan de ce séjour.

Le lendemain de son arrivée, le Maure fut admis à jouir de cet honneur, ce fut M. Chiffney lui-même qui daigna le conduire à l'écurie, ou plutôt au palais de ce cheval si vanté ; car le luxe extrême qu'on déploie encore dans certaines écuries d'Angleterre était dans ce temps-là de beaucoup surpassé et devenait même souvent très-ridicule à force d'éclat et de recherche.

Avant de l'introduire auprès d'Hobgoblin, M. Chiffney, d'un air triomphant et dédaigneux, dit au pauvre Maure, avec un accent de fatuité inexprimable : — Tu vas enfin voir ce que c'est qu'un cheval... ce qu'on peut appeler un cheval !

Agba dévora cet outrage amer et suivit M. Chiffney.

Hobgoblin habitait un vaste bâtiment séparé des écuries par une grande cour sablée d'un sable fin et épais, et destinée à ses ébats de chaque jour. Cette cour traversée, on entrait dans une sorte de vestibule surmonté à l'extérieur d'un fronton de marbre bleu turquin, supporté par deux hippogriffes, au milieu duquel était écrit, en lettres de bronze doré : HOBGOBLIN !!! nom triomphal suivi de trois points

d'exclamation de l'effet le plus impertinent et le plus audacieux.

Le vestibule était, comme le reste du bâtiment, pavé de briques d'une pâte si fine et d'un rouge entretenu si vif par l'huile qu'on y répandait modérément, qu'on eût dit une brillante porcelaine. Les murs étaient de stuc blanc sans autre ornement que des bas-reliefs d'après l'antique, représentant la cavalcade du Parthénon.

Venait ensuite une vaste pièce à demi lambrisée de boiseries de chêne sculpté et orné d'incrustations de bois de houx dont la blancheur luisante étincelait comme de l'argent sur le fond brun des panneaux. Ces sortes d'arabesques, du travail le plus fin et le plus délicat, et dont le dessin avait été donné par Keller, fameux ornementiste français, encadraient, au milieu de leurs gracieux rinceaux, des centaures et des têtes de chevaux parfaitement rappelés dans chaque motif. Ces lambris n'ayant que huit pieds de haut, le reste de la pièce était tendu du plus fin drap vert de Lincoln, galonné aux armes du lord. Sur cette tenture on voyait un grand nombre de tableaux peints par Stubbs, qui représentaient Hobgoblin dans toutes les phases de sa gloire et de ses triomphes — à l'écurie — en liberté — avant la course — après la course.

Enfin, à travers les vitres de deux sortes de reli-

quaires du même précieux travail et du même caractère que les lambris , et placés de chaque côté de la porte , on remarquait , se détachant sur un fond de velours cramoisi , dans l'un les coupes d'orfèvrerie d'or et d'argent gagnées par Hobgoblin , et dans l'autre ses fers de course à peine ternis par le contact du turf , ainsi que la bride , le mors et la selle qui avaient habituellement servi à son jokey pour le courir .

Dans cette pièce , deux palefreniers uniformément vêtus se tenaient jour et nuit attentifs aux moindres mouvements d'Hobgoblin , qu'ils voyaient continuellement à travers de larges fenêtres garnies de carreaux et grillées du côté de la box par un fil de laiton doré très-serré.

Ébloui de ces merveilles , mais surtout profondément convaincu que Scham devait être mille fois plus digne qu'Hobgoblin d'habiter ce palais , Agba suivait M. Chiffney , qui lui laissait malicieusement le temps d'admirer chaque chose.

Enfin , les portières de drap aux pentes richement brodées et blasonnées aux armes du lord crièrent sur leurs tringles ; les deux portières sculptées de la porte de la box , mues par un ressort , disparurent dans leurs coulisses (les portes étaient ainsi construites de crainte que leurs battants , saillant en dehors , ne blessassent le cheval en entrant ou en sortant) , et Agba put contempler la divinité du temple.

Paresseusement couché sur une molle et épaisse litière de paille fine et dorée, Hobgoblin, après avoir jeté un regard de dédain sur les opportuns qui venaient l'interrompre, se leva nonchalamment. D'une robe grise à crinière noire, Hobgoblin, comme tous les étalons consacrés à la reproduction, était d'un grand embonpoint, fruit d'une nourriture des plus substantielles. Cette obésité faisant disparaître les muscles sous la graisse, empêchait de distinguer quelle était la pureté de lignes de sa construction.

Seulement ses membres semblaient grêles pour sa taille; mais sa tête, petite et carrée, était charmante d'expression et de caractère.

De grands coussins rembourrés de crin et recouverts d'un épais cuir de Cordoue, hauts de huit pieds, et cloués à la muraille par des clous dorés, entouraient la partie inférieure de cette box. Le reste était tapissé de drap vert qui, se mariant harmonieusement aux tons fauves de cuir, faisait encore valoir la couleur brillante et claire d'Hobgoblin.

Deux rateliers en bronze doré, placés à chaque angle du mur, et deux petites mangeoires revêtues (par un luxe digne du cheval de Caligula) d'étincelantes plaques d'argent assez épaisses, complétaient les accessoires de cette écurie splendide.

Enfin, à travers deux fenêtres opposées à celle de l'antichambre, et grillées comme elle de fil de

laiton doré , on voyait une immense prairie, traversée par un ruisseau d'eau vive , et semée de petits bouquets d'arbres , qui servait de parc à Hobgoblin , lorsque le temps venait de le laisser au vert.

Une porte faisant face à celle du vestibule ouvrait sur un porche élégant , qui conduisait à ce délicieux tapis de verdure , mélangé d'un trèfle épais , ras et parsemé de petites fleurs d'un violet pourpré.

On le répète , tout en admirant cette splendeur , Agba songeait avec une amertume navrante à la modeste simplicité de l'écurie de Scham , et regardait plus décidément que jamais Hobgoblin comme un impudent et indigne usurpateur.

Le Maure ignorait toujours l'emploi qu'on réservait au barbe. Du reste, à part sa haine méprisante contre Hobgoblin , jamais Agba ne s'était trouvé plus heureux. Il soignait et montait Scham à sa guise ; il lui avait religieusement remis ses amulettes et sa généalogie au col. Enfin le barbe , sortant de l'état de maigreur et de misère, qu'il devait aux expérimentations de M. Rogers , reprit , ainsi que Grimalkin , un embonpoint raisonnable , et leurs robes brillèrent d'un nouveau lustre.

Quelques mois se passèrent ainsi. Ce ne fut que lors de l'arrivée de la sultane Roxana à Gog-Magog , que les terribles et nouvelles tribulations de Scham et d'Agba atteignirent leur apogée.

X

Roxana.

Le printemps de 1733 commençait à couvrir de verdure les environs de Gog-Magog ; le temps était radieux, lord Godolphin et quelques-uns de ses hôtes de Gog-Magog attendaient l'arrivée de Roxana avec une grande impatience. On doit donner d'abord quelques particularités des plus bizarres et des plus excentriques sur le caractère de cette beauté célèbre.

Impressionnable et fantasque à l'excès, Roxana, sans être nullement vicieuse, était d'une organisation si délicate et d'une si grande susceptibilité nerveuse, qu'on ne pouvait prendre avec elle trop de ménage-

ments. Timide et presque farouche, un son de voix trop rude, un mouvement trop brusque, lorsqu'on s'approchait d'elle, la rendait tremblante et ombreuse... Remplie d'ardeur et de feu, jalouse, impatiente, d'un orgueil presque féroce, une fois arrivée sur le turf, et reconnaissant ses rivaux et ses rivales aux jockeys qui les montaient, elle se serait montrée envers eux (rivaux, jockeys et rivales), avant ou après la course, dans des dispositions si hostiles, qu'on était obligé de ne l'amener au point de départ que la dernière et les yeux bandés.

Une autre particularité du caractère de Roxana, qu'on expliquera bientôt nécessitait d'ailleurs impérieusement cette dernière mesure. Mais une fois le mot sacramentel : —Partez ! prononcé, toutes ces fureurs jalouses, toute cette ambition dévorante, se concentraient en un immense désir de vaincre, servi par une force puissamment nerveuse, par un courage de lionne et une vitesse d'oiseau ; aussi Roxana était-elle toujours sortie victorieuse des luttes les plus acharnées.

Une circonstance fort singulière peut d'ailleurs donner une idée de son caractère, d'une pénétration, d'une intelligence et d'une activité vraiment incroyables.

Les chevaux que l'on destine à courir sont préalablement soumis à un régime et à un traitement d'hy-

giène particulier. Entre autres habitudes , on ne les exerce journellement que soigneusement couverts de caparaçons et de camails chauds et moelleux qui les enveloppent entièrement ; puis , de temps à autre , afin de faire une répétition de la course , on les découvre , et on les monte à peu près dans les mêmes conditions que le jour où ils doivent concourir pour le prix. Enfin , à des époques déterminées par le système de leur constitution , on augmente le nombre des couvertures , et on les fait galoper ainsi une distance donnée , afin de débarrasser leurs muscles de tout embonpoint superflu par cette transpiration forcée.

Roxana se soumit une première fois à ces formalités , ainsi qu'à toutes celles qui complètent le régime de course , et gagna brillamment le prix de New-Market.

Mais telle était la pénétration de son instinct et l'ardente vivacité de ses impressions , que lorsque , l'année suivante , on mit de nouveau Roxana au même régime , devinant à ces préparatifs qu'on la destinait à courir encore , sa tête s'exalta tellement (1), soit par le souvenir de son premier triomphe , soit par

(1) La célèbre Miss Annette , appartenant à lord Henri Seymour , et qui a gagné 120,000 fr. de prix , était particulièrement sujette aux mêmes symptômes , et offrait la même analogie de caractère.

l'impatience d'en rapporter un nouveau , soit par la crainte de n'y pas réussir, que Roxana, continuellement préoccupée de cette idée , inquiète , agitée par une incessante excitation fébrile , perdit bientôt le sommeil et l'appétit ; puis ses forces s'épuisant peu à peu par cet état d'anxiété perpétuelle , lors d'un premier essai préparatoire , on la trouva , avec le plus grand étonnement , tout à fait au-dessous d'elle-même.

Avec cette persévérance et cette sagacité d'observation naturelle aux gens qui , aimant les chevaux avec passion , étudient attentivement leurs instincts et leurs mœurs , le maître de Roxana , après plusieurs expériences , pénétra la cause de l'état maladif de sa favorite , et s'arrangea de façon à ce qu'elle ne sût jamais qu'elle était en condition de course , en retranchant de son régime tout ce qui aurait pu lui apprendre qu'on la destinait à courir de nouveau. Ainsi les galops en couvertures , la privation d'eau , le ferrage avec des plates , et jusqu'à l'élégant nattage de sa crinière , tout fut supprimé.

Aussi quelle joie ressentit le maître de Roxana , lorsqu'il la vit , cessant d'être absorbée par la pensée de courir , reprendre son sommeil , l'appétit et la santé. Puis un jour , jugeant ses forces suffisamment rétablies , il l'amena brusquement sur le terrain d'essai.

Prête à partir comme ses concurrents , Roxana

n'eut pas le temps d'user ses forces par les stériles élans d'une impatience physique et morale ; aussi, concentrant tant de volonté, d'énergie et d'ardeur dans un effort de vitesse, elle battit ses rivaux. Mais pour avoir été éludée, l'espèce de révolution que causaient à Roxana toutes les anxieuses péripéties d'une course n'en fit pas moins ressentir sa réaction, qui, suivant l'essai, au lieu de le précéder, rendit Roxana souffrante pendant quelques jours.

Comprenant alors cette extrême susceptibilité d'organisation, mais confiant dans sa force et dans son énergie, son maître continua de tromper l'impatiente ardeur de Roxana en lui déguisant ses projets jusqu'au moment solennel, ne la soumit à aucun essai, et le jour de la course de New-Market, l'ayant fait conduire sur le turf les yeux bandés, il ne lui ôta son bandeau qu'au moment du départ.

Or, ce qui était arrivé lors de l'essai se renouvela : Roxana gagna ce nouveau prix royalement, mais une assez longue maladie suivit ce second triomphe.

Ce fut donc après avoir été rétablie des suites d'une troisième victoire, que Roxana, alors appartenant à lord Godolphin, arriva soigneusement accompagnée à Gog-Magog, afin d'être la sultane favorite de l'heureux, trois fois heureux Hobgoblin.

On dit trois fois heureux Hobgoblin, parce que la merveilleuse beauté de Roxana qu'on va tenter de

peindre, l'eût rendue digne de l'amour du cheval de Mahomet lui-même.

Roxana arrivant, conduite par Chiffney, s'arrêta donc devant la porte de Gog-Magog, coquettement encapuchonnée dans son camail de drap vert, comme une femme dans ses coiffes. Tout ce qu'on voyait d'elle c'était d'abord, à travers les œillères du chanfrein, deux yeux noirs à fleur de tête, bien brillants, bien ouverts, et, quoiqu'un peu étonnés, remplis d'intelligence et de feu; puis deux naseaux bleuâtres, nuancés de rose, qui, dans leurs mouvements continuels pleins de grâce et de mutinerie, laissaient apercevoir, de temps à autre, des lèvres du plus tendre incarnat; enfin le jeu de ses larges hanches, et de ses jambes déliées et nerveuses qui faisaient onduler doucement les pans armoriés de sa housse, ainsi qu'en marchant, l'Andalouse fait tressaillir les plis de sa courte basquine.

En tâchant de deviner la beauté de Roxana sous les vêtements qui la cachaient, les amis de lord Godolphin qui ne la connaissaient pas encore, devaient à peu près ressentir ce désir curieux et irritant qu'on éprouve, lorsqu'au bal on a rencontré deux grands yeux étincelants à travers l'immobilité du masque, et qu'à chaque pas d'un pied charmant on a vu voluptueusement tressaillir le satin noir du domino.

Un instant lord Godolphin fut indécis; il ne savait

s'il devait faire assister ses amis à la toilette de Roxana, et jouir de leur surprise, de leur extase croissante, à mesure qu'on découvrirait à leurs yeux charmés chacune de ses beautés idéales, ou bien s'il la leur montrerait tout à coup, et rayonnante de ses seuls attraits, comme une autre Vénus Aphrodite... Ayant pris ce dernier parti, le lord dit quelques mots à l'oreille de Chiffney, et, l'heure du déjeuner sonnant, tous entrèrent au château.

Le pauvre Agba avait admiré plus que personne ce qu'on pouvait admirer de Roxana; pour la première fois depuis son départ d'Afrique, il s'était même senti profondément remué par cette sensation inexprimable, mais familière à ceux qui, aimant ou cherchant le beau par passion ou par instinct, n'importe où il se trouve, ne peuvent vaincre une sorte d'extase lorsqu'ils le rencontrent.

Ceci fut fatal; car le Maure s'était si complètement identifié à son cheval, qu'il fut presque effrayé en s'apercevant qu'il commençait d'admirer Roxana et de la désirer pour Scham, avec un emportement qui tenait de la passion... Non qu'Agba pensât que le barbe n'était pas digne d'une telle alliance... jamais, à ses yeux, au contraire, plus de convenances, plus de conditions de noblesse et de valeur ne s'étaient rencontrées réunies; mais le Maure pressentait avec désespoir que, favorisé par l'aveugle destin, ce par-

venu d'Hobgoblin amblerait de prime saut une si rare et si précieuse fortune.

Ce fut donc avec un sentiment de tristesse et de jalousie amère que le muet alla s'enfermer avec Scham et Grimalkin, croyant d'ailleurs agir sagement en n'assistant pas à l'exhibition de Roxana, dont les charmes incomparables eussent peut-être tout à fait altéré sa raison, en lui faisant regretter plus éperdument encore qu'on regardât Scham comme indigne d'elle.

Lord Godolphin s'était conduit avec la plus savante coquetterie en faisant apparaître Roxana ainsi qu'elle apparut, non le jour de son arrivée, mais le lendemain, aux yeux éblouis des hôtes de Gog-Magog.

Il était dix heures du matin; le soleil éclairait splendidement une assez vaste prairie sur laquelle lord Godolphin avait ordonné d'amener Roxana, sachant combien le grand jour et la verdure avantaient les chevaux.

Arrivant menée en main par Chiffney, enfin Roxana parut devant les hôtes de Gog-Magog.

Après un contemplatif et long silence, une sorte de murmure d'admiration allant *crescendo* finit par éclater par les louanges les plus excessives.

Roxana, absolument nue, était conduite en main par Chiffney, au bout des rênes d'une légère bride de

soie orange, seulement ornée de chaque côté du frontail de deux houppes de même couleur.

Inondée de lumière, il serait presque impossible de peindre la couleur changeante de la robe de Roxana ; d'un blanc de lait à reflets argentés ou vermeils selon qu'elle était dorée par le soleil, ou voilée par le clair-obscur, ses flancs se nuançaient de rose, tandis que des tons d'un gris d'azur, d'une délicatesse extrême, dessinaient le tour de ses grands yeux et de ses naseaux ; enfin ses crins ondoyants, d'un gris sombre et sanguin, qui teignait aussi ses extrémités nerveuses, faisaient encore ressortir la blancheur de son col.

A mesure que la vue de l'espace et de la prairie animait Roxana, à mesure qu'elle sentait l'air vif et frais soulever la frange soyeuse de sa crinière, ses veines, commençant à se gonfler, marbraient le satin de sa peau de leur réseau bleuâtre.

Arrondissant alors son beau col comme un cygne qui veut mettre sa tête sous son aile, marchant, se cadencant avec tant de grâce et de légèreté sur l'épais et vert gazon, qu'il se courbait à peine sous l'ivoire de ses pieds ; Roxana, voulant sans doute exprimer à sa manière l'épanouissement de vie, de joie et de jeunesse qui, rayonnant en elle à la vue du soleil et de la verdure, la soulevait pour ainsi dire de terre, fit entendre un long hennissement, mais fier, mais re-

tentissant comme le son d'une trompette d'airain...

Presque aussitôt un hennissement lointain, et non moins fier, non moins retentissant, lui répondit...

Ce n'était pas Hobgoblin ; car, après avoir gloutonnement vidé sa mangeoire d'argent, il sommeillait paresseusement couché sur la litière de son palais...

C'était la voix de Scham, toujours inquiet, agité, nerveux, auquel ce hennissement, sans doute, venait de rappeler une des blanches favorites de son harem de Tunis.

A ce bruit, Roxana devint admirable d'expression, d'intelligence, de geste et de couleur.

S'arrêtant brusquement elle tressaillit... tourna lentement sa belle tête du côté du haras, et la prunelle de son grand œil noir à moitié caché par la longue mèche de sa crinière, se détachant sur le blanc nacré de l'orbite, prit une indicible expression d'étonnement et de stupeur... puis... dressant la conque veloutée de sa petite oreille, elle parut écouter avec une agitation ardente et silencieuse...

Aucun nouveau bruit ne s'éleva... le vent bruissait dans les feuilles de mai, tandis que le lord et ses hôtes attentifs suspendaient leur respiration.

Rendue plus inquiète peut-être par ce silence profond, Roxana fit entendre un nouveau hennissement ; mais plus contraint, plus timide, plus court, et presque interrogatif...

Appesanti par sa digestion , Hobgoblin continuait de sommeiller ; mais Scham , qui avait sans doute discrètement attendu cette seconde interpellation , pour y répondre , fit à deux fois résonner les échos de Gog-Magog du cri le plus fier , le plus éclatant , le plus terriblement passionné qui soit jamais sorti de la vaillante poitrine d'un cheval de désert !

Alors Roxana parut être sous l'influence d'une obsession nerveuse. Elle demeura immobile et tremblante ; sa respiration se précipita ; ses larges flancs battirent convulsivement , puis sa robe naguère lisse , blanche et argentée , devenant bientôt humide d'une moiteur fiévreuse , cette tiède vapeur l'ombrant çà et là de tons plus sombres , irisa aussi son cou , ses épaules et ses robustes hanches des mille nuances de la nacre et de l'opale.

Assez longtemps confuse et interdite , Roxana paraissait hésiter encore entre un désir ardent de répondre à Scham , et peut-être un instinct naturel de contrainte et de retenue... par deux fois sa poitrine gonflée sembla prête à laisser échapper un cri retentissant , et par deux fois elle sut impérieusement le contenir.

Tout à coup un autre hennissement , mais lourd , mais gêné , mais étouffé , et presque insolent à force de brièveté , attira l'attention de Roxana.

C'était le sultan Hobgoblin , qui , s'éveillant enfin ,

avait prêté l'oreille , et avait répondu tant bien que mal à une provocation qu'il s'attribuait présomptueusement. Il serait impossible d'exprimer l'air de fier mépris avec lequel Roxana , redressant sa belle tête , alors mutine et dédaigneuse, écouta cet appel essoufflé.

Mais lorsqu'elle eut entendu de nouveau les nobles hennissements de Scham , rendus cette fois plus puissants encore par un cri sauvage de courroux et de haine qui s'y joignait , comme un sanglant défi jeté au présomptueux Hobgoblin , Roxana ne se content plus , perdit toute retenue , et dévergondée , rayonnante , impérieuse , elle répondit à Scham , à l'heureux Scham , par des accents d'abord doux et plaintifs , puis de plus en plus passionnés.

Ce fut en vain que le sultan Hobgoblin tâcha de placer son mot dans cette conversation si tendre ; car chaque fois qu'il s'y hasardait , il était accueilli soit par le complet et impertinent silence de Roxana , soit par les cris injurieux de Scham , qui étouffaient sous leur bruyante explosion les hennissements embarrassés d'Hobgoblin.

Cette scène avait beaucoup amusé lord Godolphin et ses hôtes ; seulement il dit à Chiffney , lorsqu'il reconduisit la belle Roxana :

— L'agaceur braille déjà comme un âne ; c'est signe que le pauvre diable fera bien son ridicule et insipide métier.

Puis, le soir, après dîner, lorsque les flacons de cristal, remplis d'un pur et précieux vin de Bordeaux, circulèrent entre les convives du lord sur l'acajou poli de la table, de nombreux toasts furent portés aux prochaines épousailles d'Hobgoblin et de Roxana, et surtout à leur illustre postérité sur laquelle lord Godolphin fondait pour l'avenir les plus magnifiques espérances.

XI

I'Epi.

Près de trois années s'étaient passées depuis le jour où Roxana avait, pour la première fois et d'une façon si romanesque, lié une conversation amoureuse avec l'invincible Scham.

Quoiqu'on fût au commencement du printemps, l'air était froid, le ciel pluvieux; un violent vent d'ouest chassait pesamment de gigantesques nuages noirs qu'une ligne de lumière rougeâtre séparait à peine du sombre horizon.

Au milieu d'une plaine de bruyères, vaste, nue, déserte, et partout bornée par les plis mouvementés

de ce terrain aride et brun , on voyait un homme, un cheval et un chat.

Faut-il dire que l'homme était Agba , le cheval Scham , et le chat Grimalkin ?

Le Maure avait élevé un hangar fait de pierres et de boue , recouvert d'un toit de fougère. Il se trouvait alors accroupi sous cet abri , bien enveloppé dans son vieux caban de poil de chameau, fidèle compagnon de son infortune. Aux pieds du maître était couché Grimalkin , assez misérable , mais tâchant avec une résignation stoïque de lustrer sa fourrure hérissée.

Le vent qui , soufflant dans la bruyère , interrompait seul le morne et profond silence de cette solitude , venait parfois soulever en désordre la longue crinière et la longue queue de Scham. Celui-ci , non loin de la cabane , paissait quelques rares brins d'herbe verte qui commençaient à poindre parmi les bruyères noirâtres dont la fleuraison empourprée devait encore tarder longtemps à paraître.

Le poil terne , long , rude et épais du barbe , annonçait que depuis bien longtemps il était misérablement abandonné aux intempéries des saisons.

De temps à autre , Agba frappait dans ses mains ; alors , obéissant à ce signal , Scham arrivait tout joyeux près du Maure , le regardait d'un œil intelligent et doux ; puis , en ayant reçu quelques caresses

ou quelques durs morceaux de galette d'avoine , le barbe retournait dans la plaine qu'il parcourait souvent d'un élan rapide et désordonné ; et alors l'allure vagabonde de Scham lui donnait un air sauvage , magnifique à voir.

D'autres fois , au coucher du soleil , s'arrêtant tout à coup , comme pensif et inquiet , sur le sommet de la colline qu'il avait impétueusement gravie , Scham restait longtemps immobile , semblant avec tristesse interroger l'espace... Alors la silhouette de ce noble animal aux longs crins flottants se détachant noire et majestueuse sur le ciel enflammé , semblait grandir à l'horizon comme une apparition fantastique.

Maintenant , on doit dire ensuite de quels graves et terribles événements Agba , Scham et Grimalkin avaient quitté Gog-Magog , dont ils étaient alors honteusement bannis depuis près de trois ans.

Le Maure, devenu éperdument amoureux de Roxana, toujours en substituant les instincts de Scham aux siens propres , avait d'abord éprouvé toutes les affreuses tortures de la jalousie la plus désespérée en reconnaissant que le barbe devait à tout jamais oublier cette incomparable beauté , destinée par lord Godolphin au harem d'Hobgoblin , malgré le dédain qu'elle avait semblé témoigner à ce dernier, et le goût très-vif avec lequel cette belle sultane avait au contraire répondu aux accents passionnés de Scham.

Bien que ces tourments fussent terribles, ils ne furent rien auprès de ce que ressentit Agba, lorsqu'il sut quelle devait être la condition de Scham dans le haras du lord.

Alors le Maure faillit à devenir fou. Sans les idées superstitieuses, sans l'espèce de respect et de culte qu'il avait pour Scham; enfin, sans ce secret et inexplicable espoir qui surnage souvent l'abîme des plus profondes douleurs, Agba eût poignardé le barbe, se fût tué ensuite, arrachant ainsi son cheval au comble de l'ignominie et de la dégradation.

En butte aux sarcasmes de tous les gens du haras, dévorant sa honte et sa rage, mais soutenu par cette lueur d'espérance dont on a parlé, et que rien ne pouvait éteindre ni expliquer, le Maure se résigna donc à voir Scham, pendant environ deux mois, accomplir sa déplorable destinée. Mais, lorsque Roxana, relevant d'une assez longue maladie, causée sans doute par les fatigues de sa route de Londres à Gog-Magog, revint à la santé, plus belle, plus adorable que jamais, et que le moment arriva où Scham dut se résoudre à aller, pour ainsi dire, offrir à Roxana le mouchoir que lui jetterait dédaigneusement Hobgoblin, Agba, exaspéré, perdit complètement la tête.

Sur ces entrefaites le jour des fiançailles de Roxana et d'Hobgoblin arriva.

Qu'il suffise de savoir que Roxana, ayant sans doute reconnu Scham à ses hennissements pendant sa première entrevue, se montra aussi méprisante qu'hostile et farouche envers Hobgoblin.

Lord Godolphin et ses hôtes, spectateurs de cette scène singulière, ne pouvaient comprendre la cause de l'opiniâtre et énergique refus de Roxana, qui, accueillant le sultan Hobgoblin de la manière la plus brutale, ne faisait que répondre avec passion aux hennissements du barbe, qu'on avait malgré lui reconduit dans sa box.

Alors, voyant avec transport et admiration Roxana si fidèle au souvenir de Scham, au risque d'amener un épouvantable combat entre ce cheval et Hobgoblin, le Maure, perdant la raison, ouvrit la porte de l'écurie du barbe, et le laissa libre.

Scham fut d'un bond dans la cour.

Épouvantés, les palefreniers qui conduisaient Hobgoblin prirent malheureusement la fuite.

En vain lord Godolphin, du haut d'une fenêtre et pâissant d'effroi, ordonnait à Agba, avec les menaces les plus terribles, de tâcher au moins de ressaisir son cheval, avant qu'il en vînt aux prises avec Hobgoblin...

Le Maure, ivre de colère, d'espoir, d'admiration, trouvant enfin le moyen de voir Scham doublement vengé d'Hobgoblin, au lieu d'obéir au lord,

s'oublia même jusqu'à fermer la seule porte qui communiquât dans cette vaste cour, et par laquelle les palefreniers s'étaient enfuis, afin que personne ne pût s'opposer au combat effroyable qu'allaient se livrer Scham et Hobgoblin pour posséder Roxana, qui, attachée à un poteau, semblait encourager le barbe par ses hennissements fiers et éclatants.

Alors commença une lutte admirable qu'il est impossible de peindre.

Surpris, presque effrayés de se voir libres, les deux étalons, d'abord indécis, avaient paru s'examiner un instant, car ils devaient traverser presque toute cette vaste cour avant de pouvoir se joindre.

Scham était presque noir, Hobgoblin était gris; tous deux sentaient leur fureur jalouse, animale et féroce, encore enflammée par la présence de Roxana.

Mais bientôt, l'œil sanglant, les naseaux frémissants et retroussés, la dent menaçante, les veines gonflées à se rompre, échevelés, le poil rude et hérissé par la rage, jetant au vent leur crinière et leur queue comme un panache de guerre, Scham et Hobgoblin, en braves champions, fournirent la moitié de la carrière qui les séparait, et, se précipitant l'un sur l'autre en rugissant, ils se heurtèrent dans un formidable choc, front contre front, poitrail contre poitrail, au milieu d'un nuage de poussière.

Un instant ébranlés , mais bientôt brusquement pressés et raffermis sur leurs vigoureux jarrets , face à face , acharnés , ils tâchèrent alors de se saisir avec les dents. Hobgoblin se cabrant à demi , après avoir de ses durs sabots effleuré l'épaule de Scham , se laissa retomber de tout son poids sur le barbe , et , s'allongeant à propos , le mordit aux reins avec fureur et sans lâcher prise... La douleur fut si aiguë que Scham se ploya comme un ressort d'acier , rasa presque la terre , et poussa un cri terrible en renversant sa tête en arrière , avec une expression de douleur épouvantable.

Mais , revenant à lui , il put à son tour saisir Hobgoblin à la gorge , et sa morsure fut si acérée que le sang jaillit d'une veine.

Alors , exaspérés par le goût et la vue du sang , les deux étalons continuèrent avec une impitoyable frénésie cette lutte terrible , pendant laquelle on entendait sourdement gronder leurs hennissements rauques et farouches... Pourtant , de temps à autre , lorsque leurs dents , fatiguées de mordre , se desserraient pour faire une nouvelle blessure , alors ces hennissements , un instant étouffés , éclataient tout à coup comme des fanfares de guerre... Haletants , souillés de poussière et de sang , les deux combattants furent bientôt marbrés de sueur et d'écume. Mais , prolongé par leur rage incessante , le combat

devint inégal : Hobgoblin , malgré son courage désespéré , était depuis longtemps presque énérvé par les plaisirs, tandis que Scham, au contraire, affreusement surexcité , se trouvait d'une vigueur fulgurante.

Aussi, Hobgoblin, après avoir vaillamment résisté, sembla faillir ; deux fois ébranlé par le choc du nerveux poitrail de Scham , il s'affaissa sur ses jarrets ; enfin, épuisé, hors d'haleine, n'ayant plus le courage ni la force de lutter , à une nouvelle et impétueuse attaque de Scham, Hobgoblin tomba sur ses genoux ; mais, se relevant par un dernier effort , il prit la fuite, et alla honteusement se réfugier dans la box de Scham.

Resté vainqueur , Scham n'abusa pas de la défaite de son rival pour le poursuivre. Fier, radieux, triomphant, il s'arrêta. Alors, la tête haute, l'œil ombragé par une longue mèche de sa crinière sanglante , il jeta un hennissement long et retentissant comme un chant de gloire.

Un autre hennissement , impatient , nerveux , passionné , haletant , lui répondit.

C'était Roxana , noble prix du vainqueur...

.
.
Il est inutile de dire la part incessante que le Maure avait prise à ce combat effrayant ; son espoir , sa

joie, son ivresse, son triomphe, selon toutes les phases de ce spectacle, si saisissant, qu'il avait suspendu les effets de la colère de lord Godolphin, effrayé de voir quels dangers courait Hobgoblin, son précieux étalon, sur lequel il comptait pour régénérer, avec l'incomparable Roxana, la race des chevaux en Angleterre.

Mais lorsque lord Godolphin eut vu le triomphe et les conséquences de la victoire de Scham, on pense quelle fut sa rage.

Leur enivrement passé, Scham et Agba retombèrent du ciel sur la terre. Revenu à lui, le Maure comprit que son châtiment devait être aussi grand que sa faute, et il le fut en effet.

.

Telle fut la cause du bannissement de Scham, d'Agba et de Grimalkin, qui eut lieu le jour même de la scène qu'on vient de raconter; seulement, par un reste de pitié, lord Godolphin envoya les exilés à soixante milles du haras, dans une pauvre ferme qu'il possédait de ce côté.

Agba devait avoir du pain noir et un lit de fougère chez le fermier, et Scham errer dans la bruyère, sans autre nourriture que celle qu'il y pourrait trouver, et sans autre abri que celui du ciel. Heureusement l'industrie d'Agba adoucit la rigueur de cette peine en élevant l'espèce de hutte dont on a parlé.

Telle fut l'issue des amours de Scham et de Roxana.

Cette dernière avait d'ailleurs été traitée avec la même sévérité qu'une fille de condition qui refuse un noble mariage, pour tout sacrifier à un bandit. Ce fut donc, reléguée dans une box solitaire du haras de Gog-Magog, que la pauvre Roxana, maudite et abandonnée de tous, mit obscurément au monde le fils méprisé de Scham : pauvre petit dont la gentillesse adoucissait les ennuis et les regrets profonds de Roxana, qui, pensant toujours au banni, continua de refuser opiniâtrément de revoir Hobgoblin.

C'est donc environ deux années après la naissance du fils de Roxana et de Scham, que l'on a retrouvé Agba, le barbe et Grimalkin sur une terre d'exil.

Il faut dire que cette punition, quoique rude, n'avait que médiocrement affecté les coupables. Doué de l'esprit paresseux et contemplatif des Orientaux, passant ses journées dans le *far niente*, ou à bâtir des rêves d'or pour Scham, car le muet espérait encore, heureux surtout de ne pas quitter son cheval ; Agba, sobre et insouciant, s'était stoïquement accommodé de la couche de fougère et du pain d'avoine de la ferme. Quant à Scham, heureux de n'avoir plus à subir le supplice de Tantale, qui avait causé son triomphe, son bonheur éphémère et sa ruine, il s'arrangeait assez de sa vie errante et libre.

Nos trois compagnons étaient donc rassemblés par ce jour sombre et pluvieux, Agba rêvant, Scham paissant, et Grimalkin lustrant sa fourrure.

Tout à coup, le muet redressant sa tête, prêta l'oreille du côté du sud, car il percevait les sons de fort loin.

Le bruit qu'il croyait entendre devenant sans doute plus distinct, il se coucha près de terre et écouta de nouveau.

Au même instant, Scham devenant aussi inquiet et agité, poussa de longs gémissements à plusieurs reprises.

Puis, le bruit approchant de plus en plus, on put entendre le retentissement sourd des pas de plusieurs chevaux qui galopaient sur la bruyère; enfin un cavalier parut sur le faite d'une des collines qui entouraient la plaine.

Mais quel fut l'étonnement du Maure lorsque bientôt il eut reconnu Chiffney, suivi de deux domestiques à cheval et d'un léger fourgon.

Scham effrayé avait pris la fuite; mais Agba frémit en songeant que la colère de lord Godolphin était peut-être passée, et qu'on venait chercher le barbe pour le remettre à ses anciennes fonctions.

Pourtant Agba remarqua que M. Chiffney, au lieu de l'aborder comme autrefois d'un air fier, sarcastique et dédaigneux, le salua cordialement, et enga-

gea la conversation avec une sorte de familiarité bienveillante.

— Eh bien ! mon ami, — dit donc Chiffney au Maure en lui frappant joyeusement sur l'épaule, — il y a du nouveau à Gog-Magog ; vous allez être bien surpris et bien content. Je viens chercher vous et votre cheval pour retourner au haras...

A l'expression subite qui assombrit les traits d'Agba, Chiffney comprit sans doute les craintes du Maure, car il reprit en lui montrant le fourgon qu'un des domestiques venait d'ouvrir : — Rassurez-vous, ce n'est pas pour lui faire faire son métier d'autrefois, mon cher Agba, bien au contraire. Tenez, voyez ces couvertures du plus fin drap magnifiquement brodées aux armes de milord, ces longes et ce licol de cuir blanc souple comme de la soie ; et de plus ma boîte de pharmacie, sans laquelle je ne marche jamais lorsque je vais chercher un cheval de grand prix.

Le muet suivait cet inventaire d'un œil curieux, et à mesure que les domestiques déposaient ces différents objets sous le hangar, il interrogeait à chaque instant le regard de Chiffney.

— J'espère que vous comprenez, mon cher, — reprit ce dernier, — qu'on ne vient pas chercher un *agaceur* avec cet appareil. Milord ne m'a jamais recommandé tant de soin pour aucun cheval que pour

le barbe , qui d'ailleurs les mérite bien. Ah ! si l'on avait su cela plus tôt , — dit Chiffney en secouant la tête ; puis il reprit : — Ah ça , vous allez tâcher de l'attraper , car nous devons retourner à Gog-Magog le plus tôt possible, ce précieux cheval ne devant pas rester une heure de plus dans cet affreux séjour , si indigne de lui.

Ayant eu le temps de se remettre , et attribuant aussitôt à l'influence de la balzane ce revirement de fortune si inattendu , et véritablement presque merveilleux , Agba ne témoigna pas la moindre surprise aux yeux étonnés de Chiffney ; il prit une bride , sortit , frappa dans ses mains , et le barbe , qui depuis quelques moments se tenait d'un air inquiet aux environs du hangar , arriva docile et joyeux.

Aussitôt Agba le brida et l'enveloppa des chaudes et magnifiques couvertures que Chiffney avait apportées. Le Maure semblait agir par un mouvement presque machinal ; on eût dit un homme rêvant éveillé. Et en effet , la bizarre impression que ressentait le muet ensuite de cet accident si étrange , avait beaucoup d'analogie avec ce phénomène.

Enfin , montant un cheval qu'un domestique tenait en main , Agba prit Scham par sa longe , et précéda triomphalement la petite escorte , accompagné de Grimalkin qui , en deux sauts , selon sa coutume , s'était établi sur le dos de Scham.

Une heure après , tous avaient quitté la ferme des Bruyères.

On doit dire maintenant la cause de ce changement inespéré de fortune qui retira Scham , Agba et Grimalkin de leur asile , et assura enfin et pour toujours à Scham le rang glorieux prédit par la balzane.

XII

Godolphin Arabian.

On a dit que Roxana avait eu un fils de Scham ; en naissant ce fils fut appelé Lath. Enveloppé dans l'animadversion qu'on portait à son père , sévèrement puni d'une faute qui n'était pas la sienne , et profondément méprisé de tous pendant les premiers mois de son existence , Lath resta livré aux seuls soins de sa mère qui l'aimait avec passion.

Pourtant , à mesure que Lath grandit et se développa , l'espèce d'antipathie que lui avaient jusqu'alors témoignée lord Godolphin et Chiffney sembla perdre peu à peu de sa première vivacité. En effet , jamais

poulain n'avait annoncé de plus rares qualités, et promis davantage pour l'avenir. D'une force, d'une vigueur au-dessus de son âge, il dépassait et primait toujours comme en se jouant ses jeunes émules de Gog-Magog, lors des folles courses qu'ils essayaient entre eux parmi les vastes prairies du comté de Cambridge.

Dans ces courses, Roxana ne quittait jamais Lath; courant lui, et mesurant sa vitesse à la jeune ardeur de son fils, elle le dépassait assez pour exciter son émulation, mais non pour le fatiguer jamais.

Que dire de plus? A un an, Lath devait être un jour un cheval extraordinaire, tant la pureté de son sang et l'incomparable beauté de ses formes l'élevait déjà au-dessus de ses compagnons.

Alors aussi la répugnance qu'on avait encore en Angleterre contre les chevaux arabes comme reproducteurs s'affaiblissait peu à peu; d'ailleurs la descendance de Darley-Arabian, cheval barbe amené d'Alep en Angleterre, en 1717, à la fin du règne de la reine Anne, se maintenait si supérieure aux autres chevaux qu'on commençait à comprendre qu'il fallait toujours chercher la source de toute force et de toute beauté dans ce type primitif et pur.

En effet, les rejetons de Darley-Arabian, Dart, Skip-jak, Dædalus, Aleppo et Manica (mère de Roxana), n'avaient jamais trouvé de rivaux à New-Market, à Epsom ou au Durby.

Voyant donc le développement presque merveilleux du fils de Scham, lord Godolphin se souvint que le pauvre barbe, père de ce jeune prodige, d'une origine peut-être aussi illustre que Darley-Arabian, errait misérablement dans les bruyères. Mais un préjugé depuis longtemps enraciné dans l'esprit ne se détruit pas facilement, il fallut donc la victoire remarquable que Lath remporta sur les chevaux de deux ans, lors de leur course d'essai ; il fallut l'admiration générale que ce jeune cheval excita, pour que lord Godolphin pensât qu'il pouvait bien avoir dans Scham un trésor inappréciable pour la régénération de la race chevaline.

Ce fut donc ensuite du triomphe de Lath que Chiffney partit, afin d'aller chercher Scham et le ramener de son exil.

Alors, l'astre d'Hobgoblin, jusque-là si resplendissant, commença de pâlir, car ses nombreux enfants furent complètement vaincus par le jeune et précoce Lath, qui se montrait déjà digne descendant des *Rois du Jarret*.

Contrarié de ce mauvais succès, perdant peu à peu la haute opinion qu'il avait jusqu'alors eue d'Hobgoblin, lord Godolphin déposséda d'abord son étalon favori du palais splendide qu'il occupait, et le relégua dans une box beaucoup moins confortable que celle de Scham, nouvellement arrivé à Gog-Magog, car, si

le barbe n'habitait pas encore le palais du malheureux Hobgoblin, il semblait du moins très-avant dans les bonnes grâces de son maître.

Agba, naguère si méprisé, jouissait d'une extrême distinction, et Grimalkin lui-même se ressentait de l'heureuse influence qui semblait rayonner autour de Scham.

Mais, pour assister à toute la splendeur du triomphe de Scham, pour le voir jouir, dans l'illustration de sa postérité, de la destinée merveilleuse à lui promise par la balzane et si longtemps contrariée par la maligne influence de l'épi, il faut se transporter à près de quatre ans de distance de l'époque dont on parle, c'est-à-dire de 1754 à 1758.

Trois fils de Scham, qui annonçaient et avaient prouvé les plus rares qualités, se trouvaient alors engagés pour les différentes courses de New-Market.

Lath, pour le prix des chevaux de cinq ans ;

Cade, pour celui des chevaux de quatre ans ;

Régulus, pour celui des chevaux de trois ans.

Lord Godolphin, partageant d'ailleurs l'opinion générale, était si sûr de voir les fils de Scham remporter les prix qui s'allaient disputer, que, par une bizarrerie digne de son caractère excentrique, il voulut que le barbe vînt, pour ainsi dire, assister en grande pompe aux victoires de sa race.

Scham vint en effet.

La santé, l'âge, le repos et sa nouvelle condition lui avaient donné un embonpoint majestueux. Magnifiquement harnaché à l'orientale, il s'avança gravement, sous sa housse de pourpre, monté par Agba aussi superbement vêtu à l'arabe. Pour plus de sûreté, et pour maintenir dans l'occasion les élans d'orgueil ou de joie de Scham, un palefrenier se tenait de chaque côté du barbe, avec une longe de soie qui se rattachait à sa bride d'or.

La descendance de Scham était déjà si universellement renommée, et les amateurs du turf savaient tant de gré au barbe de l'amélioration extraordinaire qu'il apportait dans la race des chevaux en Angleterre, que l'arrivée de Scham fut saluée avec acclamation.

Enfin la cloche tinta, et toute l'attention des spectateurs, un moment distraite, se concentra sur la course.

Les prédictions de Godolphin se réalisèrent.

La course des chevaux de trois ans s'engagea, et ce fut Régulus, fils de Scham, qui gagna.

Dans la course des chevaux de quatre ans, ce fut Cade, fils de Scham, qui gagna.

Vint enfin la course des chevaux de cinq ans, et ce fut encore Lath, vainqueur trois années de suite et fils de Scham, qui gagna.

Alors les applaudissements et les hurras devinrent frénétiques.

On doit déclarer que Scham reçut ces marques de l'admiration générale avec une modestie pleine de convenances et de dignité, et qu'il parut remarquer à peine l'attention dont il était l'objet.

Quant à Agba, il ne se possédait pas, il rêvait, il délirait; dans un état complet d'hallucination, il croyait voir étinceler sur le ciel bleu autant de balzanes blanches qu'on y aperçoit d'étoiles pendant la nuit, et au fond des entrailles de la terre une myriade de noirs épis qui disparaissaient dans les ténèbres comme une volée de chauves-souris.

Les courses terminées, Scham fut ramené en triomphe à Gog-Magog; c'était là qu'une dernière ovation l'attendait.

Le palais d'Hobgoblin détrôné lui était désormais destiné.

Mais ce qui prouvait l'admiration de lord Godolphin pour Scham, c'est qu'on lisait en lettres d'or sur le fronton de marbre de cette écurie splendide :

ARABIAN GODOLPHIN.

Ainsi le gendre du duc de Marlborough, le fils de l'illustre Sidney, grand trésorier d'Angleterre, donnait son nom à Scham !

.

Enfin, comme dernière preuve de l'inconstance de la fortune, qui cette fois ne fut pas aveugle,

Hobgoblin, le malheureux Hobgoblin détrôné, méprisé, fut réduit à son tour à être, pendant le restant de ses jours, *l'agaceur* de Scham, ou plutôt d'Arabian Godolphin...

Agba partagea le sort splendide du barbe, et Grimalkin eut l'insigne honneur de poser devant le fameux peintre Stpubss, et de voir ses traits passer à la postérité dans le tableau qui représente Godolphin Arabian, et se trouve encore dans la bibliothèque de Gog-Magog.

Ainsi s'accomplirent les faits extraordinaires dus à l'heureuse influence de la balzane; ainsi se perpétua, au milieu des pompes de la victoire, la digne race orientale des *Rois du Jarret*.

Parmi l'illustre prospérité d'Arabian Godolphin, on doit citer quelques noms glorieux, tels que Lath, Cade, Régulus, Babram, Blanch, Dismal, Bajazet, Tamerlan, Tarquin, Phénix, Stug, Blassom, Dormouse, Skewball, Saltan, Old-England, Noble, Thécowar, Stattion, Godolphin, Colt, Cripple.

Enfin, comme dernière preuve de l'inappréciable supériorité de cette race primitive d'Orient, Éclipse, le fameux Éclipse, qui ne fut jamais frappé d'un coup de cravache, et ne sentit jamais le fer d'un éperon; Éclipse, le cheval le plus vite de son siècle; Éclipse, qui parcourut une fois, avec un poids de cent soixante-huit livres, une distance de quatre

milles (une lieue un quart) en huit minutes ; Éclipse enfin qui ne fut jamais vaincu , et qui mourut à l'âge de vingt-quatre ans , le 26 février 1789, après avoir gagné à son maître 625,000 fr. , fut le petit-fils de Godolphin Arabian.

Que dire de plus ? Pendant le reste de ses jours , la vie du barbe fut aussi sereine, glorieuse et honorée, qu'elle avait été malheureuse et agitée.

Enfin , la plupart des chevaux modernes d'une réputation grande et méritée, doivent leur renommée à la transmission pure et sans mélange du sang précieux de ce noble fils des Rois du Jarret.

Après une carrière si diversement remplie, Scham-Arabian-Godolphin mourut paisiblement à Gog-Magog, en 1755, à l'âge de vingt-neuf ans.

Il fut enterré dans un passage couvert qui conduisait à l'écurie, sous une dalle de marbre blanc, portant son grand nom pour toute inscription. Grimalkin l'avait précédé dans la tombe, et Agba ne leur survécut que bien peu de temps.

Telle fut la vie singulière de ce cheval barbe, à qui l'Angleterre doit presque absolument l'importante et admirable régénération de son espèce chevaline.

Ainsi donc , Darley-Arabian et Godolphin-Arabian représentent, si cela se peut dire, la souche de l'arbre

généalogique du pur sang, d'où sortent les innombrables et précieux rameaux qui, s'étendant jusqu'à la génération actuelle, perpétuent en elle la sève primitive de l'inestimable race orientale.

Malgré l'apparente futilité de ce récit biographique, nous croyons utile de signaler la conclusion nécessaire de ces faits, car elle prouve l'irrécusable puissance du pur sang comme moyen régénérateur des races abâtardies, et touche ainsi à une grave question d'agriculture, de commerce, et d'intérêt national.

Il est donc important d'insister sur les immenses avantages qui résulteraient pour notre pays : 1° si l'amélioration apportée dans la race de nos chevaux devenait assez sensible pour que la France ne fût pas obligée d'aller chercher en Angleterre, à des prix énormes, les chevaux de luxe et les étalons qui nous manquent ; 2° si, à l'imitation des Anglais, en remontant à la source primitive du pur sang, représenté maintenant par le cheval de course, qui n'est autre que le cheval arabe grandi, nous retrempions l'espèce en général qui se compléterait ainsi ; car la plupart de nos races, déjà précieusement douées, gagneraient à cette régénération les qualités qu'elles n'ont pas.

Et pourtant, bien que de la dernière importance, cette question de l'entier renouvellement de notre espèce chevaline, par le fait d'une certaine propor-

tion du pur sang, introduite dans les croisements, selon le genre de service qu'on attend des chevaux, cette question, disons-nous, restera longtemps incomprise; car, malheureusement, en France, le plus grand nombre ignore encore le véritable but des courses de chevaux; on croit qu'un cheval de course n'est bon qu'à courir plus ou moins vite, et demande enfin quelle est son utilité, ou quelle amélioration il peut apporter dans l'espèce des chevaux de harnais, de selle, de guerre, de chasse ou de gros trait.

Or il n'en serait pas ainsi, si l'on savait que pour sortir victorieux de l'épreuve d'une course fournie dans de certaines conditions données, il faut qu'un cheval réunisse l'excellence et presque l'idéal de toutes les qualités possibles et désirables en lui; c'est-à-dire la force, l'énergie, la vitesse, la docilité, le fond, la patience et la beauté; non pas exclusivement la beauté de forme élégante et coquette, mais toujours une beauté mâle et utile, telle qu'une poitrine profonde, une encolure légère, des membres irréprochables, etc.

Ces axiomes admis et posés : — qu'un excellent cheval de course est le type de la perfection de l'espèce; que par une loi naturelle les différentes variétés d'une famille se conservent et se reproduisent toujours pures et pareilles lorsqu'elles ne seront pas abâtardies par des croisements hétérogènes; — on conçoit

avec quel scrupule on doit se garder d'altérer jamais cette race dite de *pur sang* ou du cheval de course, puisqu'elle est reconnue comme le type régénérateur par excellence.

Maintenant l'extrême influence qu'une certaine proportion de ce sang précieux transmise par la combinaison des croisements exerce sur la constitution physique, et pour ainsi dire morale des individus étant irrécusablement prouvée par l'expérience, en cela que le *pur sang* donne surtout aux chevaux, de quelque espèce qu'ils soient, du cœur, de la race, et du fond, on concevra qu'un cheval de gros trait, par exemple, arrivant après quatre ou cinq générations, par des métissages successifs, à compter parmi ses ancêtres un cheval de course, héritera d'une certaine proportion de courage, de force et de beauté qu'il n'eût jamais possédée, s'il eût été seulement perpétué par des individus de son espèce, essentiellement lymphatique, molle et pesante.

Nous résumerons et apprécierons notre pensée par la citation suivante, empruntée à un traité spécial sur la matière, ouvrage qui jouit en Angleterre d'une juste et grande autorité :

« Et admettant une quantité convenable de pur sang par le moyen des croisements et du métissage, nous sommes parvenus à rendre nos chevaux de chasse, de promenade, de guerre, de voiture, et

même nos chevaux de gros trait , plus forts , plus actifs , plus légers et plus propres à endurer la fatigue qu'ils ne l'étaient avant l'introduction du cheval de course et de pur sang arabe ; et en un mot , le cheval de pur sang entre pour beaucoup dans la valeur des autres races , augmente leur mérite , ou plus souvent même est la cause de leur valeur. »

Encore une fois , on sait à quels merveilleux résultats sont arrivés les Anglais par l'attention scrupuleuse avec laquelle ils ont conservé pure , et comme seul moyen régénérateur , la source si riche et si féconde du sang de Darley-Arabian et de Godolphin-Arabian qui , nous ne saurions trop le répéter , représentent les prototypes des chevaux de pur sang.

Qu'en France on adopte le même système. Puisque , par des achats faits en Angleterre , nous possédons aussi des rejetons sans taches de cette illustre race orientale , qu'on n'admette pour étalons du gouvernement que des chevaux victorieusement éprouvés par les courses ; que la science , c'est-à-dire la pratique et la combinaison des croisements , soit généralement répandue chez les éleveurs et les fermiers de nos provinces : alors nos races de chevaux , déjà si belles et si variées , approcheront assez de la perfection pour pouvoir rivaliser avec les produits des Anglais , et nous ne serons plus obligés de payer un tribut onéreux à leur incontestable supériorité.

COMÉDIES SOCIALES.

INTRODUCTION.

Le juge, le législateur et le prêtre, représentant la loi, la justice, la divinité, sont les agents des trois plus formidables influences sociales.

Le but de ces esquisses est de mettre simplement en opposition et relief l'idéale et souveraine poésie de ces trois imposantes missions, avec les intérêts prosaïques et les penchants inexorablement humains de leurs fonctionnaires.

L'espèce de chœur dialogué qui précède et suit chaque acte de ces comédies est destiné à

montrer chacune de ces trois fonctions telle qu'elle devrait être pratiquée, selon toute la majesté de sa lettre et de son esprit... La comédie la montre telle qu'elle est exercée selon toute la pauvreté de notre nature.

Ainsi, dans cette première partie, dont le juge est le sujet, le chœur tâche de faire comprendre tout ce qu'il y a de presque surhumain dans ce redoutable sacerdoce; et non-seulement de prouver combien peu d'hommes vertueux, parmi les plus vertueux, sont dignes de l'exercer, mais encore par combien d'épreuves, de méditations et de sacrifices sérieux ils ont à s'épurer pour s'y préparer, et prétendre à une autorité morale et personnelle, qui devrait seule garantir l'autorité de fait dont ils sont revêtus par la constitution de pouvoirs.

La comédie montre, au contraire, comment la cupidité, jointe à un misérable népotisme, décide absolument de la vocation d'un de ces fonctionnaires qui, plus tard, dans la profession de sa charge (quant aux vices de l'humanité), ne diffère en rien des autres hommes, dont il demeure pourtant le suprême arbitre.

Sans doute ceci est une des dernières et des plus épouvantables vulgarités sociales; sans doute il est difficile qu'il en soit autrement; sans doute il en a été, il en est et il en sera

bien souvent ainsi : l'homme, dans quelque position éminente qu'il se trouve, subissant presque toujours l'inévitable réaction de sa condition humaine; mais enfin on ne peut nier que bien des fois cela se passe de la sorte; et ce contraste entre l'idéal et le positif des trois fonctions qui résument les moyens d'action de la société tout entière; ce contraste a semblé un curieux sujet d'étude à celui qui écrit ces lignes.

Quant à la pensée première de cette œuvre, elle dérive du profond mépris que l'auteur a toujours eu pour ce paradoxe, à son sens aussi puéril qu'immoral et dangereux, à savoir qu'il est une distinction à établir entre la vie publique et la vie privée de l'homme public.

Non, il n'y a pas de vie privée pour l'homme public; sa maison doit être de verre, et l'imposante autorité de son caractère public doit être seulement la conséquence rigoureuse et absolue de l'autorité morale de son caractère privé : sans cela, on se soumet indifféremment à la justice qu'il rend, à la loi qu'il fait, à la divinité qu'il proclame; on la subit, mais on n'y croit pas. En un mot, si ceux qui représentent cette loi, cette justice, cette divinité, n'inspirent pas une vie exceptionnelle, comme l'éminent sacerdote dont ils sont revêtus, une sorte de respect religieux et sacré; ce sera un métier; on n'aura

en eux ni foi ni créance. Or du manque de foi au mépris il n'y a qu'un pas; du mépris à la négation d'autorité, un autre pas. La conclusion de ceci va de soi-même.

LE JUGE.

COMÉDIE SOCIALE.

LE JUGE

CONTE DE SOCIÉTÉ

LE JUGE.

LE CHOEUR.



O justice! ô justice sainte et sacrée! magnifique reflet de la divinité! quel est celui qui ne tremblera pas d'effroi en abordant ton sanctuaire? quel est celui qui comprendra dans toute son immensité la redoutable mission qu'il accepte en osant t'interpréter? quel est celui qui, sans terreur, viendra dire aux hommes assemblés : — Écoutez-moi!... ceci est la vérité!

Et pourtant, ô justice sainte et sacrée! les hommes austères, majestueusement assis à ton suprême et terrible tribunal, doivent être sages... parmi les plus sages, éclairés parmi les plus éclairés! ils doivent imprimer à leur vie privée

le caractère religieux et pur de leur mission solennelle; et, de même que leur imposant costume ne ressemble en rien à celui des autres hommes, de même aussi leur existence solitaire et recueillie ne doit ressembler en rien à l'existence frivole et joyeuse des autres hommes!

UNE VOIX.

Mon père, je sens dans mon âme une incurable tristesse! les plaisirs de mon âge me sont indifférents. Souvent le soir, ô mon père! dans notre solitude, je vous ai vu pensif, le front chargé de soucis, méditer et méditer encore sur de longues pages; et vous disiez, en levant les yeux au ciel avec une douloureuse angoisse : — Homme! je dois juger les autres hommes! Mon Dieu, éclaire-moi d'un de tes divins rayons!

UNE AUTRE VOIX.

— Mon fils... mon devoir est si formidable, que mon âme est toujours inquiète, mon sommeil toujours agité. En vain ma vie est pure et sainte; en vain je me recueille dans l'isolement; en vain je fuis les vaines joies du monde... ces mots : — Homme tu dois juger les autres hommes —, m'épouvantent chaque jour; car c'est là une bien effrayante mission, ô mon fils!

— Et pourtant, malgré l'amertume où je vous

vois, ô mon père ! malgré vos longues nuits passées en réflexions dévorantes, malgré la mélancolique retraite où vous vivez loin de tout, je me croirais béni de Dieu, ô mon père ! si un jour je vous semblais digne de juger aussi les hommes !

— Pauvre et ambitieux enfant ! sais-tu ce que tu demandes ? Sais-tu les continuelles épreuves que tu devras subir, les privations que tu devras supporter ? Sais-tu qu'il te faudra renoncer à tous les plaisirs du monde ? Sais-tu que l'homme placé si haut parmi ses semblables, ses semblables qu'il doit rencontrer au jour du malheur devant son tribunal redouté ; sais-tu que celui-là ne doit jamais être vu parmi leurs enivrements ? Car si l'accusé que demain je dois condamner ou absoudre, allait reconnaître sous la toge magistrale celui qu'il coudoyait hier dans le tumulte d'une fête, que penserait-il en me voyant si grave sur mon siège, alors qu'il m'a vu si emporté, si frivole dans un joyeux tourbillon ? il penserait qu'à l'heure dite je revêts avec ma toge un caractère faux et factice.

— Comme vous, ô mon père ! je m'abstiendrai de ces joies bruyantes. Je vous le dis, les paisibles jeux de mon âge m'attristent ; je préfère songer en silence, à l'ombre de nos grands arbres, à tout ce qu'il y a de grand et de saint dans la mission que vous remplissez si vertueusement.

— Sais-tu encore, ô mon fils ! qu'il te faudra peut-être redouter ou fuir jusqu'aux tendres épanchements de l'amitié, de peur que cette douce influence n'amollisse la froide et inexorable impartialité de ton jugement ? Hélas ! ne me vois-tu pas pour cela presque solitaire ?

— Je vous le dis, ô mon père ! l'isolement plaît à mon âme ; qu'ai-je besoin d'autre ami que vous, ô mon père !

— Sais-tu encore, mon fils, qu'il te faudra vivre de notre modeste patrimoine ; car notre sacerdoce est de ceux qui ne doivent pas être rémunérés ici-bas ?

— Comme vous, ô mon père ! je vivrai content du peu que nous avons.

— Sais-tu, mon fils, qu'il te faudra de nouveau pâlir sur de tristes et bien arides enseignements, et consumer ainsi dans de laborieuses veilles les fraîches et florissantes années de ta jeunesse ?

— Ce nouvel avenir de travail me plaît et m'intéresse, car il peut me mener, si vous m'en trouvez digne, au terme que je souhaite si ardemment, ô mon père !

— Il est vrai, mon fils, que tu es laborieux, grave et pensif, il est vrai que le germe des plus sévères et des plus rares vertus est en toi. Je sais que les nobles aspirations de ta jeune âme, si pure et si radieuse, t'emportent vers cette souveraine mission ! Mais, hélas ! mon enfant, songe

bien que celui qui doit juger ses semblables n'aura jamais la satisfaction sereine et consolante de savoir qu'il a justement jugé! Toujours un doute effrayant, ô mon fils! Toujours craindre que notre raison, obscurcie par une influence humaine, n'ait peut-être pas su discerner le juste de l'injuste! ait confondu le coupable et l'innocent! O mon enfant! mon enfant! cela n'est-il pas bien affreux de penser, enfin, qu'au jour de l'éternité seulement... la voix de Dieu nous dira si le jugement que nous avons porté est selon la vérité!

— O mon père! vous m'épouvantez; je le sens aux craintes qui m'agitent, je ne suis pas encore à la hauteur de cette vocation sainte et solennelle! Je vais m'épurer davantage, me recueillir davantage, et un jour, peut-être, un jour! me trouverez-vous digne d'aspirer humblement à ce divin sacerdoce.

LE CHOEUR.

— O justice! ô justice sainte et sacrée, magnifique reflet de la divinité! Quel est celui qui ne tremble pas d'effroi en abordant son sanctuaire? Quel est celui qui comprendra dans toute son immensité la terrible mission qu'il accepte, en osant l'interpréter? Quel est celui qui, sans terreur, viendra dire aux hommes assemblés : Écoutez-moi, ceci est la vérité!!!

PERSONNAGES.

M. DE CLERVILLE, conseiller d'une cour royale.

M^{me} DE CLERVILLE, sa femme.

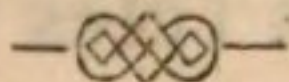
ÉPAMINONDAS DE CLERVILLE, leur fils, d'abord
étudiant en droit, puis juge, puis conseiller.

MARCELLINE, femme de charge.

La scène se passe à Paris.

LE JUGE.

LA COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

Un salon moderne. Il est quatre heures.

M. ET MADAME DE CLERVILLE.

M. DE CLERVILLE A MADAME DE CLERVILLE, qui entre.

Eh bien ! madame ?

MADAME DE CLERVILLE , avec un soupir.

Eh bien ! mon ami, vous aviez raison , Épaminondas est rentré hier à minuit.

M. DE CLERVILLE , éclatant.

C'est un monstre !

MADAME DE CLERVILLE, timidement.

Mon ami , peut-être sera-t-il resté beaucoup plus

tard que d'habitude chez son répétiteur de droit , afin de travailler à ses examens.

M. DE CLERVILLE.

Oui ! va-t'en voir s'ils viennent... chez son répétiteur de droit !... Il faut , en vérité , que vous soyez aussi aveuglée que vous l'êtes pour croire à cela. Je parie qu'en en sortant il aura été dans quelque café , dans quelque estaminet , avec son garnement de M. Simonneau.

MADAME DE CLERVILLE, effrayée.

Épaminondas dans un café ! dans un estaminet !

M. DE CLERVILLE.

Et pourquoi pas ? Je vous dis que ce sera encore ce mauvais sujet de M. Simonneau qui l'aura entraîné là pour boire du punch ! fumer... que sais-je ?

MADAME DE CLERVILLE , joignant les mains avec terreur.

Fumer dans une pipe ! notre Épaminondas... élevé comme nous l'avons élevé !... Ah ! mon ami , c'est impossible.

M. DE CLERVILLE.

Je vous dis qu'il en est capable , moi ; vous ne connaissez pas le caractère impérieux et opiniâtre de cet enfant-là. Joignez à cela la détestable influence de ce misérable Simonneau sur lui... Vous verrez qu'il le perdra... Son avenir m'épouvante !

MADAME DE CLERVILLE.

Mais aussi, ne vous exagérez-vous pas l'influence de M. Simonneau sur Épaminondas? Ils sont du même âge, camarades de collège; M. Simonneau est bien né, sa famille honorable; quel mal voyez-vous à ce que Épaminondas aille avec lui?

M. DE CLERVILLE.

Le mal? le mal?... Vous voilà toujours à voir tout en beau. Quand je vous dis que ce Simonneau est un vaurien, qui, sous prétexte d'étudier la peinture, passe sa journée à ne rien faire, et à manger l'argent que ses parents lui envoient de leur province. C'est lui, je vous le répète, madame, qui dérange mon fils, qui lui met cent balivernes dans la tête, et, j'en suis sûr, tâche de le dégoûter de la carrière de la magistrature. Mais il aura beau faire, il sera magistrat, corbleu! Il sera magistrat, ou il dira pourquoi!

MADAME DE CLERVILLE.

Mais aussi, mon ami, peut-être Épaminondas n'a-t-il pas de vocation pour cette carrière; et puis à son âge, à dix-sept ans, que voulez-vous? la magistrature doit sembler une chose bien grave... bien sévère.

M. DE CLERVILLE.

La vocation! qu'est-ce que cela signifie, la voca-

tion ? Y a-t-il besoin de vocation pour faire son droit, prendre ses degrés, devenir substitut, procureur du roi, juge, et peut-être conseiller à 12,000 francs inamovibles ? Mais en vérité, madame, vous êtes folle avec votre vocation ; est-ce que j'avais plus que lui la vocation, moi ? Cela m'a-t-il empêché d'arriver ? Et d'ailleurs, n'a-t-il pas été élevé là-dedans ? N'est-il pas enfant de la balle, comme on dit ? Est-ce qu'il ne voit pas sans cesse chez moi des magistrats ? Qu'y a-t-il donc là de si effrayant ? Est-ce qu'il n'y a pas parmi nous de vrais boute-en-train ? Est-ce qu'on doit être triste comme un bonnet de nuit parce qu'on est juge ? Et pourvu que notre vie publique soit convenable, personne n'a rien à voir dans notre vie privée ; seulement il y a certains dehors à garder, et on peut bien, ce me semble, faire ce sacrifice-là à l'espoir d'une aussi belle position ! 12,000 francs d'appointements inamovibles, bien positivement inamovibles ; où trouverez-vous un tel avantage ? et dans cette vie, il faut, avant tout, songer au solide ; aussi, avec cet avenir et la fortune que nous lui laisserons, il pourra faire un superbe mariage. Voilà à quoi vous ne songez jamais.

MADAME DE CLERVILLE.

Vous avez raison, mon ami ; mais sans vouloir excuser Épaminondas, il a les goûts de son âge : il

est gai ; il n'a ni sérieux ni gravité dans le caractère ,
et pour une profession aussi austère... il me paraît
bien étourdi.

M. DE CLERVILLE.

Mais enfin, puisqu'on ne peut le changer... n'est-ce
pas ? il faut bien le prendre comme il est.

MADAME DE CLERVILLE, hésitant et avec timidité.

Mais , puisqu'on ne peut changer son naturel , ne
pourrait-on pas... au moins... changer sa carrière ?

M. DE CLERVILLE. avec une effroyable explosion.

Changer sa carrière , madame !... changer sa car-
rière !... Ah ça ! y pensez-vous ? Et que diable voulez-
vous que je fasse de cet enfant , s'il vous plaît ? Où
trouverai-je ailleurs toutes les facilités que j'ai pour
le pousser là-dedans ? Est-ce que mes amis , mes pro-
tecteurs ne sont pas dans la magistrature ? Est-ce que
sa ligne n'est pas ainsi toute tracée ?... Changer sa
carrière ! mais c'est absurde. Après tout , voilà ce qui
arrive : suez sang et eau pour assurer l'avenir de vos
enfants... et ils prennent justement tout au rebours...
Changer sa carrière !... et c'est vous, vous, sa mère ! qui
l'entretenez peut-être dans ces sottes idées-là !

MADAME DE CLERVILLE.

Mon ami , le pensez-vous , le pouvez-vous penser ?

MONSIEUR DE CLERVILLE.

Ce que je pense , madame , c'est que je n'aurai pas travaillé quarante années de ma vie , cultivé des connaissances précieuses , entretenu mes amis de mes projets sur mon fils , pour voir un beau jour tout cela s'en aller à vau-l'eau. Mon fils sera dans la magistrature , entendez-vous ! Et ce ne sera pas sa carrière qui changera , mais , corbleu ! ce sera son naturel , ou il dira pourquoi.

SCÈNE II.

LES MÊMES , MARCELLINE.

M. DE CLERVILLE.

Marcelline , pourquoi m'avez-vous caché que mon fils était rentré hier à minuit ?

MARCELLINE.

Ah ! mon Dieu , monsieur , il ne lui est rien arrivé , allez , à ce pauvre cher enfant ! M. Simonneau l'a accompagné jusqu'à la porte , et...

M. DE CLERVILLE, avec impatience.

Encore ce M. Simonneau ! Mais je trouverai donc partout cet homme-là ?

MARCELLINE.

Ah ! c'est là un jeune homme jovial et aimable , et

qui a de l'esprit plus gros que lui. Figurez-vous , monsieur, qu'hier, en revenant avec M. Épaminondas, il a aboyé à la porte , mais si naturellement , que j'ai cru que c'était un vrai chien. Ah ! mon Dieu , mon Dieu , le drôle de corps que ça fait !

M. DE CLERVILLE, gravement.

Marcelline , quoiqu'il y ait quarante ans que vous soyez à mon service , je vous chasserai de chez moi la première fois qu'il vous arrivera de me cacher à quelle heure rentre mon fils , et de soutenir ainsi ses débordements.

MARCELLINE.

Mais , monsieur, il était avec M. Simonneau , et d'ailleurs il va vous répondre lui-même , car il vient de rentrer avec ses gros livres sous le bras, le pauvre chérubin.

M. DE CLERVILLE, avec une colère concentrée.

Ah ! il vient de rentrer.

MARCELLINE.

Oui , monsieur, et jamais il n'a été plus gai , il chante comme pinson.

M. DE CLERVILLE.

Ah ! il chante ; eh bien ! dites-lui de monter et de venir me trouver. (A sa femme.) Madame, laissez-moi seul avec lui.

MADAME DE CLERVILLE.

Mon ami, ne vous emportez pas ; ne le grondez pas trop ! prenez-le par la douceur, vous savez que c'est le meilleur moyen d'en faire quelque chose.

M. DE CLERVILLE.

Je sais ce que j'ai à faire, madame.

MARCELLINE.

Ah ! tenez, monsieur, le voici : l'entendez-vous comme il chante ?

(On entend une voix chanter : « *Il faut rire, il faut boire à l'hospitalité.* » Sur un signe impérieux de M. de Clerville, madame de Clerville et Marcelline sortent.)

M. DE CLERVILLE, seul.

A nous deux maintenant, monsieur : *Il faut rire !*

SCÈNE III.

M. DE CLERVILLE, ÉPAMINONDAS.

Entre Épaminondas, il a dix-huit ans, mais l'air encore fort écolier.

M. de Clerville s'assied gravement dans son fauteuil, et regarde un instant son fils en silence.

M. DE CLERVILLE.

A quelle heure, monsieur, êtes-vous rentré hier soir ?

ÉPAMINONDAS.

Je suis rentré en sortant de chez mon répétiteur de droit ; il devait être à peu près... dix heures.

M. DE CLERVILLE.

Vraiment... il devait être à peu près dix heures...
(Il le regarde fixement.) Vous êtes bien sûr de cela ?

ÉPAMINONDAS.

Je ne puis pas en être sûr à la minute , car je ne suis pas une horloge , non plus ! mais qu'est-ce que tu as donc à me regarder comme ça ? Je te dis qu'il était dix heures , c'est qu'il était dix heures..

M. DE CLERVILLE, éclatant.

Vous êtes un imposteur!... il était minuit , monsieur, minuit passé... Qu'avez-vous fait jusqu'à cette heure ? répondez !

ÉPAMINONDAS.

Mais, puisque je vous dis que je suis rentré à dix heures , en sortant de chez mon répétiteur de droit.

M. DE CLERVILLE.

Je vous dis que vous mentez impudemment ; vous êtes rentré à minuit , monsieur, avec ce garnement de M. Simonneau qui vous perdra.

ÉPAMINONDAS.

Simonneau n'est pas un garnement , il a beaucoup de talent pour la peinture , sa famille est riche et...

M. DE CLERVILLE.

Il ne s'agit pas de la famille de M. Simonneau , mais de vous , monsieur , qui vous permettez de rentrer à des heures indues , et de ce vaurien , qui vous encourage dans votre paresse et votre dissipation.

ÉPAMINONDAS.

Au contraire, il me donne de très-bons conseils.

M. DE CLERVILLE.

Oui... ils sont beaux , ses conseils ! Je vous le répète, c'est lui qui vous met en tête mille balivernes.

ÉPAMINONDAS.

Aussi, vous lui en voulez toujours , parce qu'il m'a mené une fois au manège avec lui.

M. DE CLERVILLE.

Au manège!... au manège!... et qu'alliez-vous faire au manège , monsieur ? est-ce au manège que vous prendrez vos grades ?

ÉPAMINONDAS.

Quel mal y a-t-il à ce que je monte à cheval ?

M. DE CLERVILLE.

Monter à cheval ! est-ce qu'un magistrat monte à cheval ? Est-ce que j'ai monté à cheval de ma vie ?... Mais allez donc tout de suite à l'école de droit en cra-

vache et en éperons ! A cheval... et c'est ainsi que vous pensez vous distinguer dans la carrière que vous voulez embrasser... n'est-ce pas ?

ÉPAMINONDAS.

Tiens... vous savez bien que ce n'est pas moi qui l'ai embrassée, cette carrière !

M. DE CLERVILLE.

Comment, ce n'est pas vous ? Vous le regrettez peut-être maintenant ?

ÉPAMINONDAS.

Je ne dis pas cela... mais enfin j'aurais tout autant aimé entrer dans la diplomatie comme de Verneuil ou être artiste comme Simonneau.

M. DE CLERVILLE.

Diplomate !... artiste !... ah çà ! mais vous êtes fou ! est-ce que vous avez le nom et la fortune de M. de Verneuil pour être diplomate ? Est-ce que vous avez la moindre disposition pour être artiste ?... D'ailleurs c'est un bel exemple que vous me citez-là, votre Simonneau, un mange-tout ! un vaurien !

ÉPAMINONDAS.

Vous attaquez toujours Simonneau, parce qu'il n'est pas là pour se défendre.

M. DE CLERVILLE.

Taisez-vous monsieur , et ne faites pas l'impertinent... songez plutôt à mériter votre pardon... ingrat que vous êtes...

ÉPAMINONDAS.

Ingrat... ingrat...

M. DE CLERVILLE.

Certainement oui, ingrat ! ingratissime !... N'avez-vous pas, grâce à moi, à mes travaux, à mes amis, un avenir magnifique, qui ferait l'envie de tout autre ? Ne pouvez-vous pas arriver un jour à être juge , puis conseiller à une cour souveraine, avec 12,000 francs d'appointements inamovibles... traitement supérieur à celui d'un lieutenant général , sur lequel vous avez même le pas dans les cérémonies, sans compter l'avantage de juger les autres , ce qui vous donne toujours une grande considération, un grand relief, et vous met à même de cultiver les belles connaissances qui viennent vous solliciter et que vous pouvez obliger ? Mais non , rien ne vous plaît ; vous n'avez pas le moindre amour-propre, pas la moindre vanité : vraiment, quand on pense à cela, c'est à désespérer pour votre avenir !

ÉPAMINONDAS.

Ah ! oui, de l'amour-propre !... Ayez donc de

l'amour-propre avec un bonnet carré, une bête de robe noire comme un professeur, et un rabat comme un prêtre.

M. DE CLERVILLE, ne pouvant croire ce qu'il entend.

Une bête de robe noire! un rabat comme un prêtre!... Voilà autre chose maintenant, il est habillé comme un prêtre!

ÉPAMINONDAS.

Ne pouvoir pas seulement porter des habits de couleur claire.

M. DE CLERVILLE.

Allons... des couleurs claires à présent...

ÉPAMINONDAS.

C'est vrai aussi, être toujours vêtu de noir comme un croque-mort! et puis vous ne voulez pas seulement me permettre de porter des bottes!

M. DE CLERVILLE, haussant les épaules.

Des bottes!! Des bottes? non, monsieur!... La botte a un air cavalier et impertinent qui ne sied pas à un magistrat; et tant que je vivrai, du moins... vous n'en porterez pas. (Avec une dignité triste et un soupir.) Après ma mort, monsieur, après ma mort..., vous serez libre...

ÉPAMINONDAS, peu touché de cette funèbre réflexion.

Ah mon Dieu!... mon Dieu! je vous demande un

peu ce que ça fait qu'on porte des bottes ou non... Mais c'était bon autrefois, ces préjugés-là !

M. DE CLERVILLE.

C'était bon autrefois!... C'est-à-dire qu'autrefois on n'avait pas le sens commun, n'est-ce pas, monsieur ? Taisez-vous... vous êtes un novateur... un révolutionnaire ; car je soupçonne fort ce M. Simonneau d'être un fieffé jacobin.

ÉPAMINONDAS.

Vous me grondez toujours, aussi !

M. DE CLERVILLE.

Je vous gronde, parce que vous le méritez, drôle que vous êtes !

ÉPAMINONDAS.

Eh non ! je ne le mérite pas, car c'est ennuyeux à la fin. Qu'est-ce que ça me fait à moi, après tout, d'être magistrat?... Ça m'est bien égal de juger les autres... Avec ça que c'est bien régaland : toujours entendre parler de voleurs et d'assassins, et ne pouvoir pas seulement se déguiser au carnaval !

M. DE CLERVILLE, avec épouvante.

Se déguiser au carnaval!... Encore une idée de ce M. Simonneau... j'en suis sûr ! Ah ! le malheureux !

ÉPAMINONDAS, outré.

Eh bien oui ! Simonneau est mon ami. Je le regarde

comme mon frère ; je ne puis pas en entendre dire du mal ; et , si on me tourmente , je m'engage : voilà ce qu'on y gagnera.

M. DE CLERVILLE.

Ah ! vous parlez de vous engager ! Eh bien ! c'est moi... mauvais sujet, qui vous engagerai , qui vous ferai manger de la vache enragée ; et si vous ne marchez pas droit, je vous ferai mousse , entendez-vous , mousse sur un vaisseau !

ÉPAMINONDAS.

Eh bien ! j'aime mieux encore être mousse sur un vaisseau que de passer toute ma jeunesse , toute ma vie dans un état aussi assommant que celui de juge.

M. DE CLERVILLE , stupéfait.

Un état aussi ass... (il n'ose prononcer le mot). Vous êtes un mauvais fils... sortez de ma présence.

ÉPAMINONDAS.

Eh bien ! je sors ; mais je vous déclare que je déteste la carrière que vous voulez que j'embrasse... Oui, je la déteste , je l'abhorre ! et je ne souffrirai jamais qu'on dise du mal de Simonneau , parce que c'est entre nous deux à la vie et à la mort.

(Épaminondas sort furieux, et M. de Clerville reste absorbé dans ses douloureuses pensées.)

LE CHOEUR.

O justice sainte et sacrée, magnifique reflet de la Divinité! quel est celui qui ne tremblera pas d'effroi en abordant ton sanctuaire? Quel est celui qui comprendra dans toute son immensité la terrible mission qu'il accepte en osant t'interpréter, quel est celui qui, sans terreur, viendra dire aux hommes assemblés : Écoutez-moi, ceci est la vérité.

LE JUGE.

ACTE II.

W. H. H. H.

THE J. H. E.

W. H. H. H.

LE JUGE.

LE CHOEUR.



UNE VOIX.

Mon fils, votre front est sombre et soucieux ;
vous êtes pourtant arrivé au terme de vos vœux.
Il y a cinq ans vous me disiez : « Je me croirais
béni du ciel, si un jour je pouvais comme vous,
ô mon père ! être digne de la sainte et souve-
raine mission de proclamer l'innocence et de
punir le crime. » Cette mission, vous la rem-
plissez, ô mon fils ! qu'avez-vous, qu'avez-vous ?
Épanchez vos chagrins dans mon sein.

UNE AUTRE VOIX.

O mon père ! mon âme est triste et désolée,

que n'ai-je suivi vos conseils? Chaque jour je vois de plus en plus combien est formidable notre mission, et combien peu, hélas! j'en suis digne! En vain j'ai renoncé aux joies du monde; en vain ma vie privée est pure de toute souillure; en vain je passe comme vous de longues nuits à méditer sur les terribles questions dont je dois souverainement décider. Hélas! hélas! l'immense pouvoir dont je suis revêtu m'effraye malgré moi, je suis toujours épouvanté quand je pense que je puis confondre le mensonge et la vérité, et je dis comme vous : Seigneur, Seigneur, au milieu de ces ténèbres éclairez-moi d'un de vos rayons.

LE CHOEUR.

O justice, ô justice sainte et sacrée! si celui qui doit absoudre ou condamner ses semblables ne les dominait pas de toutes fortes et sereines vertus, d'une vie exemplaire, les innocents ne lui diraient-ils pas : — « De quel droit nous absous-tu? » — et les coupables : — « De quel droit nous condamnes-tu? — Si tu as commis la faute, quelle est ton autorité pour flétrir la faute? — Ne frémis-tu donc pas, ô juge indigne! lorsque tu t'écries : Honte et châtiment au prévaricateur, alors que toi-même tu es prévaricateur! — Honte et châtiment à l'adul-

« tère, alors que toi-même tu es adultère! —
« Honte et châtiment aux passions mauvaises,
« alors que toi-même tu es sous le joug des pas-
« sions mauvaises !... — N'entends-tu pas les
« coupables te dire : Allons, allons, notre com-
« plice, quitte ton trône magistral et viens t'as-
« seoir sur la sellette de l'infamie avec nous
« autres criminels! — »

O justice sainte et sacrée! quel est celui qui
ne tremblera pas d'effroi en abordant ton sanc-
tuaire? etc.

PERSONNAGES.

M^{lle} FANNY LELOUP, figurante d'un petit théâtre.

SIMONNEAU, ami d'Épaminondas.

M. DE BLENAC, colonel en retraite.

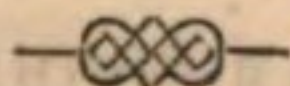
Un président du tribunal.

Un avocat.

Gardes municipaux, etc.

LE JUGE.

LA COMÉDIE.



ACTE II.



SCÈNE PREMIÈRE.

ÉPAMINONDAS, FANNY.

La scène se passe chez Épaminondas de Clerville ; il a trente-deux ans, il est procureur du roi. A l'étourderie de la première jeunesse succède l'air fat et rengorgé ; la gravité roide de sa profession lui donne habituellement un air faux, impertinent et guindé. Sa chambre à coucher est meublée d'acajou. Pendules et vases d'albâtre remplis de fleurs artificielles. Dans les cadres on voit une Lédà et une Danaé. Sur une console une Vénus callipyge en plâtre, et plusieurs charges de Dantan. Il est dix heures du matin. Épaminondas, vêtu d'une robe de chambre à ramages, ayant dépouillé la morgue magistrale, est gracieusement assis par terre sur

un coussin aux pieds d'une assez jolie fille de vingt ans, mademoiselle Fanny Leloup, figurante d'un petit théâtre ; elle est brune, vive et rieuse.

FANNY, après un moment de silence , et promenant une main un peu grosse et un peu rouge dans les cheveux blonds ardents d'Épaminondas.

Mon Dieu ! mon Dieu ! que je ris donc quelquefois toute seule , quand je pense que tu es comme qui dirait un juge !

ÉPAMINONDAS.

Comment ?

FANNY.

Oui , enfin , que tu es là en robe noire et en bonnet carré pour faire d'une grosse voix de la morale aux autres.

ÉPAMINONDAS.

D'abord , ma charmante , je ne prends pas une grosse voix pour cela ; mais qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à ce que je parle au nom de la morale ?

FANNY.

Rien, si tu veux ; mais moi je trouve ça drôle.

ÉPAMINONDAS , avec une nuance d'impatience.

Moi... je ne trouve pas...

FANNY.

Si, enfin , c'est toujours drôle , que toi , un vrai

farceur quand nous sommes ensemble, un chéri qui, quand il veut, singe Arnal à crever de rire, tu ailles tous les matins à onze heures précises prendre un air grognon pour faire de la morale aux autres, et leur reprocher, par exemple, des farces comme celles que tu as faites cent fois avec ce grand scélérat de Simonneau quand tu étais étudiant en droit !

ÉPAMINONDAS, se contenant encore.

D'abord, ma charmante, si j'ai fait ce que vous appelez assez vulgairement des farces, ç'a été tout au plus et absolument dans la vie intime ; et quant à mes fonctions publiques, une fois pour toutes, rappelez-vous que je ne fais pas de morale en mon nom, mais, ce qui est, pardieu ! bien différent, au nom de la société. Car c'est comme son organe que j'appelle la vindicte des lois sur ceux qui troublent l'ordre et le repos public.

FANNY.

C'est possible... c'est peut-être dans la nature que ça soit comme ça ; mais tu ne peux pas empêcher que je trouve ça drôle, n'est-ce pas ?

ÉPAMINONDAS, se levant avec dépit.

Enfin cela est ainsi ; on est homme après tout, et on ne peut pas non plus se faire trappiste parce qu'on est dans la magistrature.

FANNY.

Trappiste !... moi , je voudrais te voir trappiste ! ah ! par exemple , ce pauvre chéri ! trappiste !... le plus souvent... Les trappistes , ce sont des curés qui ne mangent que des carottes pour punition de leurs fredaines , n'est-ce pas ? et qui disent toujours : *Bière il faut nourrir*, comme emblème que les hommes finissent toujours par aller dans la bière , n'est-ce pas ? Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! c'est ça qui doit être triste à la longue !

ÉPAMINONDAS , avec mépris.

Ce que vous dites là est absurde et bête à faire pitié.

FANNY.

Écoute donc , moi je ne suis pas une savante non plus ; je répète ce qu'on m'a dit.

ÉPAMINONDAS , levant les épaules.

Et vous répétez de jolies choses... Mais voilà dix heures , il faut que j'aille au Palais. Prenez votre manteau , baissez bien votre voile , et passez vite devant la loge du portier.

FANNY.

Tu me renvoies déjà ? Mais , au fait , tu as raison , c'est ton heure. (L'embrassant malgré lui.) Allons, allons, allez faire juquette , mon chéri ; allez mettre votre robe

noire et votre bonnet carré. Ah ! mon Dieu , que nous avons donc ri avec ce grand scélérat de Simonneau , quand , pour la première fois , nous t'avons vu déguisé comme ça ! et ce monstre de Simonneau qui , au fond de la salle , te faisait des grimaces pour te faire rire ! Mais toi ! ah bien oui ! fier comme Artaban , tu regardais en l'air... sans cela je suis sûr que tu n'aurais pas pu y tenir. Ah ! mon Dieu ! que tu étais donc drôle !

ÉPAMINONDAS, en colère.

J'étais drôle... j'étais drôle ! vous n'avez que ce mot-là à la bouche... Eh bien ! après ?

FANNY.

Allons , allons , ne vas-tu pas te fâcher maintenant et me brutaliser ?

ÉPAMINONDAS.

Non , je ne me fâche pas , mais c'est qu'aussi vous êtes toujours à me parler de cela, à me dire que je suis juge , que j'ai une robe noire ; je le sais bien , ce n'est pas la peine de me le répéter sans cesse , car à la fin c'est insupportable , et il est des convenances qu'on doit respecter !

FANNY.

Ah ! par exemple ! voyez-vous ça, des convenances ! Ne vas-tu pas me faire aussi de la morale , à moi ?

ÉPAMINONDAS.

Je ne vous ferai pas de morale, mais je vous dirai, une bonne fois pour toutes, que, puisque j'ai pu m'oublier assez pour faire connaissance avec vous, et continuer cette liaison par des relations coupables, il est de votre intérêt de ne pas me devenir insupportable, parce que...

FANNY.

Parce que ?

ÉPAMINONDAS.

Parce que je vous prierais de ne jamais remettre les pieds chez moi.

FANNY.

Ah ! c'est une scène !... Bon, nous allons joliment rire... car tu vas être à croquer, tu vas ressembler comme deux gouttes d'eau à Arnal dans *l'Humoriste*. Va... va... je t'écoute... (Elle s'asseyoit.) Me voilà aux premières, va maintenant, mon chéri.

ÉPAMINONDAS.

Nous n'allons pas rire du tout, et je vous prierai de choisir ailleurs vos comparaisons. Mais, puisque vous m'écoutez, apprenez que si un jeune homme a des faiblesses, il faut au moins qu'il ait le tact d'en choisir les objets dans une classe dont il ne puisse pas rougir !

FANNY.

Dans la classe des femmes mariées, n'est-ce pas ?
c'est plus moral...

ÉPAMINONDAS.

Vous êtes une sotte.

FANNY.

Et vous un sot ! Tiens, voyez donc, après tout, qu'avez-vous à me reprocher ? Je suis figurante aux Variétés, c'est vrai ; mais le peu que j'y gagne me suffit, car un serin n'aurait pas de quoi se soutenir avec ce que vous me donnez, vu que vous ne me donnez rien du tout. Quant à ça, ce n'est pas un reproche, car vous êtes un amant de cœur ; mais ce n'est pas une raison pour me traiter... comme vous me traitez... Et puis vous ne voulez jamais sortir avec moi ! Depuis que nous sommes ensemble, vous ne m'avez pas menée une seule fois au spectacle... Pour toute partie fine, vous me dites d'aller vous écouter à l'audience : comme c'est régalant ! La première fois j'ai ri avec Simonneau, parce que ça me paraissait farce ; mais après ! ça devient joliment embêtant, ma parole d'honneur.

ÉPAMINONDAS, fronçant les sourcils.

En vérité ! il sied bien à une créature de votre espèce de...

FANNY, l'interrompant par un soufflet

Une créature ! Voilà ce que vous méritez, manant que vous êtes !

ÉPAMINONDAS, furieux.

Si je m'en croyais !....

FANNY.

Allons, bien ! il ne vous manque plus que cela, battez les femmes à cette heure ! monstre ! Vous ne me reverrez de votre vie !

ÉPAMINONDAS.

Allez aux cinq cent mille diables, et ne revenez plus !

FANNY, avec gravité.

Vous ne me reverrez plus non plus ! Mais je me vengerai ! car vous êtes un scélérat, et je ne sais pas où vous finirez ! (Elle sort.)

SCÈNE II.

ÉPAMINONDAS, SIMONNEAU.

ÉPAMINONDAS, d'abord seul.

Elle m'a donné un soufflet ; mais c'est égal, per-

sonne ne l'a vu , et m'en voilà débarrassé , c'est bien heureux ! mon Dieu , depuis deux mois quel supplice ! et dire que j'étais assez faible pour la supporter !

(Entre Simonneau ; vingt-cinq ans, moustache et barbe épaisse. Il a un cigare à la bouche, son chapeau posé de côté, et ses mains dans les poches de son large pantalon. La porte est restée ouverte. Épaminondas reste absorbé ; Simonneau entre sur la pointe des pieds, s'approche de l'oreille de son ami, et, sans être aperçu, pousse un cri effroyable ; Épaminondas fait un bond de frayeur, et se retourne.)

SIMONNEAU, d'une voix de basse-taille.

Bonjour, magistrat !

ÉPAMINONDAS, se remettant de son effroi.

Tu peux te vanter de m'avoir fait joliment peur !

SIMONNEAU.

Nous rêvons à nos amourrrrrrs , à ce qu'il paraît , car je viens de voir Fanny qui sortait de chez toi , comme si le diable l'emportait ; je n'ai pas pu lui dire un mot. Qu'est-ce qu'il y a donc ? de la brouille dans le ménage !

ÉPAMINONDAS.

Il y a , mon cher, que je viens de lui faire une scène, de la mettre à la porte, et que je suis ravi d'en être débarrassé. Voilà ce qu'il y a.

SIMONNEAU.

Eh bien ! tu as tort ; vois-tu , c'était une bonne fille,

rieuse, pas gênante, qui ne te coûtait pas un liard, et avant que d'en trouver une pareille...

ÉPAMINONDAS, d'un air fat.

On peut pourtant, mon cher, trouver mieux... bien mieux... beaucoup mieux... mais beaucoup, beaucoup mieux !

SIMONNEAU.

Est-ce que vraiment tu te lancerais dans les femmes du monde ? (Gravement.) Prends garde, magistrat ! prends garde, la femme du monde est dure à cuir !... comme dit Bossuet !

ÉPAMINONDAS.

Écoute... entre nous, une créature comme Fanny ne pouvait plus me convenir, pour toutes sortes de raisons : mais la meilleure de ces raisons est que je suis amoureux fou, mon cher, je délire... en un mot. On peut te confier cela à toi... mon ami d'enfance ; j'en tiens pour madame Grasset.

SIMONNEAU.

Madame Grasset ! la femme de l'ancien avoué, une grosse blondasse qui a des yeux de poisson !

ÉPAMINONDAS, piqué.

Une grosse blondasse, une grosse blondasse !... on t'en donnera des grosses blondasses comme ça !...

Quelle femme ! quel bon genre ! et surtout tante de mon ministre , mon cher... tante de mon ministre ! ce qui est un peu flatteur pour l'amour-propre , j'espère...

SIMONNEAU.

Et pour ton courage donc ! Magistrat , voilà un courage ! Qu'est-ce que le courage civil... le courage militaire... auprès de celui-là... qu'on pourrait appeler... le courage Grasset?...

ÉPAMINONDAS, haussant les épaules.

Il est impossible de causer sérieusement avec toi.

SIMONNEAU.

Eh bien ! sérieusement cette femme-là sera pour toi à la fois une mère et une maîtresse. C'est bon... mais c'est rare.

ÉPAMINONDAS.

Parbleu ! je sais bien qu'elle n'a pas quinze ans.

SIMONNEAU.

Comment , elle n'a pas quinze ans ! mais elle les a plutôt trois fois qu'une... au contraire.

ÉPAMINONDAS.

C'est justement parce que c'est une femme d'un âge mûr, qu'on la dit très-influente sur son neveu, et,

pour parvenir, vois-tu, mon cher, il n'y a que les femmes... et une femme qui peut vous protéger... n'a pas d'âge.

SIMONNEAU.

Tiens... tiens... tiens... je comprends... Voyez-vous le finaud... avec ton petit air bonasse, tu ne t'endors pas, toi !

ÉPAMINONDAS, secouant la tête avec fatuité.

Mais non... mais non...

SIMONNEAU.

C'est que c'est très-bien calculé... la tante d'un ministre!... Ton chemin est sûr... Et où en es-tu ?

ÉPAMINONDAS.

Au mieux... mon cher... Quand je suis là, elle est toujours à dire à son mari : Mon Dieu ! mon Dieu ! comme...

(Entre le portier.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE PORTIER.

LE PORTIER.

Monsieur, voilà un monsieur en cabriolet bourgeois ; il a l'air très-brusque, et demande s'il peut vous voir... voilà sa carte.

SIMONNEAU, prenant la carte.

Monsieur le comte de Blenac ; et au crayon... « pour l'affaire Saint-Pierre... » Qu'est-ce que ça ? l'affaire Saint-Pierre ? (Au portier.) Savez-vous, vieillard, que saint Pierre est le patron des portiers ?

ÉPAMINONDAS, avec impatience.

Allons ! encore cette affaire !... on ne peut pas être un moment en repos... c'est insupportable. (Au portier.) Est-ce que vous avez dit que j'y étais ?

LE PORTIER.

Oui, monsieur.

ÉPAMINONDAS.

Vous n'en faites jamais d'autres. Ah ! quel ennui ! Allons, voyons, puisque vous avez dit que j'y étais, il faut bien que je le reçoive : faites monter ce monsieur dans mon cabinet.

(Le portier sort.)

SCÈNE IV.

ÉPAMINONDAS, SIMONNEAU.

SIMONNEAU.

Veux-tu que je le reçoive à ta place ? C'est ça qui serait farce.

ÉPAMINONDAS.

Ah ! quel ennui ! moi qui avais mille choses à te dire ! Je voulais te demander d'emmener M. Grasset à Montmorency dimanche , de monter une partie de garçons , et, pour dérouter les soupçons, j'aurais dit que j'y serais allé avec vous , tandis qu'au contraire , tu comprends , mon cher , au contraire...

SIMONNEAU.

Voyez-vous le don Juan !

ÉPAMINONDAS.

Pas mal trouvé, n'est-ce pas ? Ah ! si ce n'était cette maudite robe ! Mais après tout il faut être juste aussi... j'ai un bel avenir !

SIMONNEAU.

C'est-à-dire que tu as un avenir superbe , avec la protection de ton père, qui , à cette heure , est aux anges de te voir en pleine carrière , toi qui avais l'air de n'y pas mordre ; sans compter que maintenant , avec l'appui de madame Grasset , tu peux devenir conseiller à une cour royale ; et c'est inamovible , ça !! c'est du solide... c'est aussi sûr qu'une rente sur l'État. Ainsi , pas de bêtises , reste-moi là-dedans. Mais, pour revenir à tes amours , c'est dit , j'emmène l'ancien avoué à Montmorency ; il est bon vivant et aime à rire avec les dames ; je lui monte donc une

partie de garçons , et je commence par lui décocher la grande Justine, une ancienne danaïde de la Porte-Saint-Martin : ce n'est pas tout à fait une dame , si tu veux , et ça date de loin , mais c'est juste ce qu'il faut pour Grasset ; je les mets sur deux ânes , je vous les lance au galop , je vous les perds , et ils ne reviennent à Paris qu'à minuit. Compte sur moi. Mais , dis donc , et ton monsieur de l'affaire Saint-Pierre qui t'attend ?

ÉPAMINONDAS.

Tiens , j'ai bien le temps !

SIMONNEAU.

Le fait est que si tu as le temps , il doit l'avoir aussi , et n'a rien à dire. Mais où en es-tu avec ta belle ?

ÉPAMINONDAS.

Je te disais donc que devant son mari...

(Le portier entre.)

SCÈNE V.

LES MÊMES , LE PORTIER.

ÉPAMINONDAS.

Allons , qu'est-ce encore ? On ne peut pas , ma parole d'honneur, rester un moment tranquille ! Que voulez-vous ? voyons ?

LE PORTIER , remettant la carte.

C'est ce monsieur ; il vient de redescendre à la loge me demander si j'étais bien sûr que vous y étiez, et m'a donné encore sa carte pour vous l'apporter.

ÉPAMINONDAS.

Est-ce qu'il croit que je suis à ses ordres , par exemple ? (Au portier.) Aussi c'est votre faute , vous ne pouvez pas dire que je n'y suis pas ? Vous êtes bête comme une oie. Allons , allez lui dire que je viens. Ah ! quel ennui ! Enfin , Simonneau , trouve-toi ce soir au Palais-Royal , à la Rotonde : nous causerons de tout cela , et que le diable emporte l'affaire Saint-Pierre !

SIMONNEAU.

Allons, voyons, calmez-vous, calmez-vous, scélérat d'organe de Thémis que vous êtes ! Ainsi donc , à ce soir, à la Rotonde, magistrat !

(Il sort.)

ÉPAMINONDAS.

A l'autre, maintenant. Mais qu'il ne croie pas m'influencer. D'abord je trouve ces deux cartes coup sur coup fort impertinentes, et puis je suis d'une humeur !... j'avais tant de choses à dire à Simonneau ! il faut aussi, ma parole d'honneur, que les gens aient bien la rage des visites et des sollicitations pour venir vous relancer ainsi. Voyons, habillons-nous, car je

ne veux pas recevoir ce monsieur en robe de chambre. Voilà encore un ennui du métier, toujours en tenue. Voyons, l'habit noir et la figure idem.

(Il s'habille.)

SCÈNE VI.

M. DE BLENAC, ÉPAMINONDAS.

La scène représente le cabinet de travail d'Épaminondas : Sur le bureau trois bustes en plâtre bronzé. Au milieu celui du roi; de chaque côté ceux de Mathieu Molé, et de l'Hospital. M. de Blenac se promène avec impatience. M. de Blenac a cinquante ans, colonel de cavalerie en retraite; l'air violent, rude et mâle, véritable vieux soldat de l'empire.

M. DE BLENAC.

Ah ça ! est-ce que ce monsieur-là me prend pour un conscrit ? Voilà la seconde fois que je lui envoie ma carte, ça commence à m'échauffer diablement les oreilles. Est-ce qu'un grognard de mon âge est taillé pour faire antichambre ? si ce n'était mon pauvre Édouard !... Mais, après tout, j'ai tort, je ne suis pas le seul, ce monsieur a peut-être d'autres solliciteurs. (Épaminondas entre, vêtu de noir, l'air grave et empesé. Il fait signe à M. de Blenac de s'asseoir.)

M. DE BLENAC.

C'est à M. de Clerville, procureur du roi, que j'ai l'honneur de parler ?

ÉPAMINONDAS.

Oui, monsieur.

M. DE BLENAC, lui remettant une lettre.

Voici, monsieur, une lettre de mon ami M. de Vertpuis, qui a bien voulu me recommander à vous, et s'intéresse particulièrement au jeune et infortuné Édouard de Saint-Pierre, mon pupille, monsieur.

(Épaminondas salue, prend la lettre, et, tout en lisant, jette un coup d'œil en dessous sur M. de Blenac, qui l'examine aussi avec attention.)

ÉPAMINONDAS, à part.

Cette grande figure brutale-là ne me revient pas du tout.

M. DE BLENAC, à part.

Il a l'air faux comme un jeton.

ÉPAMINONDAS, ayant lu.

Dans toute autre occasion, je serai toujours heureux de pouvoir être agréable à M. de Vertpuis (souriant d'un air forcé); *salvâ justitiâ*, bien entendu, car vous le savez, monsieur, la justice doit avoir son cours; d'ailleurs l'affaire du prévenu Saint-Pierre est grave, fort grave; il s'agit de coups et de blessures ayant occasionné une incapacité de travail de plus de vingt jours. La malheureuse femme qui a été ainsi maltraitée par le prévenu Saint-Pierre a failli mourir.

M. DE BLENAC, à part.

Le prévenu Saint-Pierre! entendre dire cela de mon pauvre Édouard, sans pouvoir répondre!

ÉPAMINONDAS.

En un mot, cette infortunée est à peine rétablie, monsieur.

M. DE BLENAC.

Ah! morbleu! c'est bien dommage! une pareille drôlesse!

ÉPAMINONDAS, avec dignité.

Monsieur...

M. DE BLENAC.

Tenez, excusez la brusquerie de mon langage, monsieur; je suis un vieux soldat, et le souvenir de cette misérable m'exaspère. Le pauvre Édouard de Saint-Pierre est le fils d'un de mes anciens camarades, qui est mort dans mes bras; je suis son tuteur, monsieur, et quoiqu'il soit emprisonné comme un criminel, je le maintiens, moi, envers et contre tous, pour le plus loyal garçon!

ÉPAMINONDAS.

La justice en jugera, monsieur. (A part.) Décidément je n'aime pas du tout cet homme-là. Il devrait pourtant bien savoir, à son âge, que les grognards sont passés de mode.

M. DE BLENAC.

Mais c'est tout vu pour les gens d'honneur, monsieur ; jugez-en. A dix-huit ans Édouard sort de l'école militaire , possédant quarante bonnes mille livres de rente. Le service lui paraît trop rude , et , après avoir resté deux ans dans un régiment de cavalerie , il donne sa démission , et vit en bourgeois. Comme tout joli garçon de son âge , il commence par s'amuser de côté et d'autre , et finit par s'amouracher d'une donzelle , fort jolie d'ailleurs , et détestable actrice , dans je ne sais quel taudis de petit théâtre. Saint-Pierre est aussi bon que généreux ; il met cette fille sur un excellent pied , mange à peu près deux ou trois mille louis avec elle ; mais , au bout d'un an , voyant que tout cela n'allait ni à son cœur ni à son esprit , qui sont des meilleurs , il se conduit en gentilhomme , donne six mois de gages à cette créature , et lui enjoint de ne jamais remettre les pieds chez lui.

ÉPAMINONDAS.

C'est ce qu'il aurait dû faire plus tôt , monsieur ; de semblables habitudes sont sévèrement réprochées par la morale publique.

M. DE BLENAC, regardant Épaminondas.

Ah bah ! allons donc !

ÉPAMINONDAS, avec dignité.

Comment , ah bah !

M. DE BLENAC.

Ah çà, voyons, entre nous : vous me direz qu'un jeune et joli garçon qui a de l'argent à dépenser ne peut pas entretenir une fille tant que ça lui convient, et quand ça ne lui convient plus, la fourrer à la porte?

ÉPAMINONDAS.

Je vous répète, monsieur, que la morale publique est blessée de pareilles liaisons.

M. DE BLENAC.

Ah çà ! que diable voulez-vous qu'il fasse alors ? Qu'il courtise les femmes des autres ? Et ne vaut-il pas encore mieux payer des créatures, que de s'avilir au point d'être leur amant ?

ÉPAMINONDAS, intérieurement blessé.

Monsieur, ces appréciations me semblent étrangères à la cause ; je vous répète que la morale publique réproouve de pareils rapports. Si la société est malheureusement obligée de les tolérer, elle ne doit, du moins, jamais les accepter comme convenables ni même excusables.

M. DE BLENAC.

Ah çà ! voyons, monsieur, parlons franchement : je conçois, par exemple, qu'un prêtre, qu'un ma-

gistrat, qu'un homme grave enfin, revêtu comme vous, je suppose, d'un caractère public, ait de ces scrupules-là, rien de plus juste; c'est le point d'honneur de votre condition, comme de jouer sa vie à pile ou face est le point d'honneur de la nôtre; mais quand on est jeune, riche et indépendant, je vous le demande un peu, que diable cela fait-il? Qui a jamais dit que...

ÉPAMINONDAS, l'interrompant.

Ma conviction est formée à ce sujet, monsieur, vous ne pourriez la changer.

M. DE BLENAC.

A la bonne heure, monsieur. Mais pour en revenir à mon malheureux pupille, aussitôt que M. de Saint-Pierre eut mis cette fille à la porte, soit cupidité, soit amour, soit ces deux sentiments, car mon pauvre Edouard est assez joli garçon et assez généreux pour les inspirer tous deux, la damnée créature se mit à ses trousses et lui fit des scènes si violentes enfin, dans les rues et dans les endroits publics, qu'il fut obligé de s'adresser à la police pour le délivrer des poursuites de cette drôlesse; pour couper court plus sûrement à ces ennuis, Saint-Pierre partit pour l'Italie, et y resta deux ans. A son retour il n'entend plus parler de la donzelle, et désirant fixer son avenir, il demande en mariage une de ses cousines ger-

maines, mademoiselle de Verneuil, un ange de candeur et de bonté, qui, à cette heure, est dans un état à fendre l'âme. Enfin tout s'accorde, tout s'arrange, lorsqu'un mois avant son mariage, comme Saint-Pierre, sa fiancée et sa mère se promenaient sur les boulevards, cette infâme créature, qu'il croyait aux cinq cent mille diables, s'approche de Saint-Pierre, l'injurie, et prenant sans doute la pauvre mademoiselle Verneuil pour une rivale, ose l'insulter de la façon la plus ignoble et porter la main sur elle... Mille tonnerres! monsieur! Édouard est, ainsi que moi, violent comme du salpêtre; il lève sa canne...

ÉPAMINONDAS.

Et cette malheureuse, tombant baignée dans son sang, resta deux mois entiers malade de cette blessure qui a failli l'emporter.

M. DE BLENAC.

Ah! corbleu! ç'aurait été là un beau malheur! avouez-le!...

ÉPAMINONDAS.

C'est du moins un grand bonheur pour M. de Saint-Pierre, monsieur, car il est déjà bien criminel... mais...

M. DE BLENAC, l'interrompant brusquement.

Comment, criminel! comment, une pareille drô-

lesse aura l'audace de venir insulter , en plein boulevard , une jeune fille , un ange de vertu , que j'ai à mon bras , oser lever la main sur elle , et je ne pourrai pas , et ne devrai pas châtier l'infâme , qui viendra outrager une femme que je vais épouser ! Ah ! c'est un peu trop fort ! par exemple !

ÉPAMINONDAS.

Monsieur, la justice eût vengé le prévenu Saint-Pierre ; il devait y avoir recours , et en attendre l'effet , au lieu de se venger si brutalement lui-même.

M. DE BLENAC.

Comment , morbleu ! attendre ! Est-ce qu'aussitôt l'injure reçue , on peut dire au sang qui vous bout dans les veines d'attendre ? Je vous trouve encore bon là , vous !... attendre ! je voudrais bien vous y voir...

ÉPAMINONDAS.

Monsieur, votre amitié pour le prévenu Saint-Pierre vous emporte et vous excuse. Songez , je vous prie , à qui vous parlez.

M. DE BLENAC.

Vous avez raison , monsieur : pardon ! mais je plaide pour ainsi dire la cause de mon enfant , et je sais d'ailleurs que je parle à un galant homme , à

un jeune homme comme mon pauvre Édouard. Mais, monsieur, si la gravité de votre état vous met au-dessus de pareilles faiblesses, vous pouvez du moins y compatir, n'est-ce pas ? et comprendre l'exaltation, la violence d'un sentiment si respectable ? C'est à votre cœur que je m'adresse, monsieur. Voyons, entre nous, qu'eussiez-vous fait à la place de mon pauvre Édouard, si vous aviez eu à votre bras celle qui allait être bientôt votre femme, une parente avec laquelle vous avez été élevé, la fille de la sœur de votre mère, enfin?... et puis que vous ayez vu une ignoble créature venir injurier cet ange... là, devant vous !... Mordieu !... vous me direz encore une fois que vous auriez pu attendre, au lieu de châtier sur l'heure une telle infâme !

ÉPAMINONDAS.

Monsieur, je suis l'organe de la morale publique, je ne dois compte à personne de mes sentiments personnels. Quant à mon caractère public, il m'impose le devoir de poursuivre le crime là où je le trouve évident.

M. DE BLENAC.

Mais enfin, monsieur, qu'auriez-vous fait à la place de Saint-Pierre ?

ÉPAMINONDAS, avec impatience.

Encore une fois, monsieur, il ne s'agit pas de moi ;

il y a dans le magistrat l'homme privé et l'homme public : l'homme privé pourrait comprendre, excuser même un emportement punissable, que l'homme public devrait le poursuivre.

M. DE BLENAC.

Alors on a donc une conscience privée et une conscience publique, monsieur ? Morbleu ! je suis trop brute pour comprendre ces différences ; c'est, à mon avis, comme si vous me disiez qu'un soldat ne doit être brave qu'en uniforme, et qu'il peut être lâche en bourgeois.

ÉPAMINONDAS, piqué.

Je ne discuterai pas cette question, monsieur ; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il faut que la justice ait son cours. Et d'ailleurs la première faute dans cette affaire ne doit-elle pas être reprochée au prévenu, qui, au lieu de chercher d'abord, dans une union respectable et approuvée par les lois, un bonheur solide et durable, va non-seulement prodiguer l'or à ces créatures effrontées qui vivent d'un lucre d'infamie, mais encore encourager leurs pareilles par l'appât du luxe honteux qu'elles voient déployer à leurs complices ?

M. DE BLENAC.

Ah ça, encore une fois, monsieur, pensez-vous

que M. de Saint-Pierre soit assez misérable pour jouer l'ignoble rôle de... ?

ÉPAMINONDAS, se levant.

Je vous demande pardon , mais voici l'heure de l'audience... Pour me résumer, quant à l'affaire du prévenu Saint-Pierre , je vous dirai, monsieur, que ma conviction est formée à ce sujet, puisque dans cette cause je remplis les fonctions du ministère public et que je poursuis l'accusation... Oui, monsieur, tout en déplorant le sort de votre pupille, je ne puis m'empêcher de vous dire que , s'il n'avait pas d'abord encouragé le vice en rémunérant la corruption avec une aussi coupable générosité, ce qui lui arrive ne lui serait pas arrivé. Mais il a d'abord flétri, puis endurci son jeune cœur jusqu'à la férocité, dans un précoce et honteux commerce avec ces immondes créatures qui, presque fières de leur turpitude, parce que de jeunes dissipateurs les couvrent d'or, ont secoué toute honte, ne rougissent plus de rien... et le front sans pudeur... viennent...

(On entend en dehors du cabinet un bruit de voix ; le portier crie : Monsieur n'y est pas ; une voix de femme répond : Je sais bien qu'il y est.)

ÉPAMINONDAS, interrompant sa période.

Qu'est-ce que cela ?

M. DE BLENAC.

On se dispute , je crois.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FANNY LELOUP suivie du portier.

Épaminondas rougit d'indignation à la vue de la jeune fille.

FANNY, au portier en lui montrant Épaminondas.

Vous voyez bien qu'il y est , ce pauvre chéri, vieille bête que vous êtes !

M. DE BLENAC, à part.

Ah ! parbleu ! voici du nouveau.

ÉPAMINONDAS, avec dignité et cachant mal son embarras, fait des signes à Fanny.

Que voulez-vous ici, madame? Vous vous méprenez sans doute ?

LE PORTIER.

Là... j'en étais bien sûr ; j'avais beau dire à mamzelle que monsieur n'y était pas , elle m'a répondu que, puisqu'elle venait de chez monsieur , elle savait bien qu'il y était.

ÉPAMINONDAS , furieux.

Sortez.

(Le portier sort.)

FANNY.

Tiens , mon dada chéri , j'ai eu tort , j'ai été une petite folle , je t'ai donné un soufflet , je viens t'en demander pardon... Ne refuse pas ta Nini... embrassons-nous et n'y pensons plus...

ÉPAMINONDAS, la repoussant et s'adressant à M. de Blenac.

Monsieur, je suis au regret de cette méprise. (Il fait des signes à Fanny.) Encore une fois , madame se méprend sans doute.

FANNY étonnée, regardant Épaminondas.

Qu'est-ce que tu as donc à me clignoter comme ça de tes beaux yeux chéris? (Elle montre M. de Blenac.) Est-ce à cause de monsieur? Eh bien ! quel mal faisons-nous , après tout ? Tu n'es ni curé , ni marié , ni moi non plus , n'est-ce pas ?

(M. De Blenac, sans mot dire, jette un regard de mépris sur Épaminondas.)

ÉPAMINONDAS, prenant son chapeau.

Monsieur, je suis désolé... mais l'heure de l'audience.

FANNY, se mettant devant la porte.

Pas de ça , Lisette ; nous irons faire le juge quand nous serons raccommodés ; pas avant , mon petit chéri... pas avant...

(Elle étend sa robe comme si elle dansait, pour cacher la porte.)

ÉPAMINONDAS, furieux.

Encore une fois , madame , je ne vous connais pas ; sortez d'ici, ou j'invoque l'autorité.

FANNY.

Tiens , l'autorité... je me moque pas mal de l'autorité, moi ! Qu'est-ce que ça fait à l'autorité que tu sois mon amant ? J'ai eu tort de te donner un soufflet, je me repens , je reviens à toi... ne repousse pas celle qui t'adore.

M. DE BLENAC, bas à Épaminondas.

Vous voyez bien qu'après tout, monsieur, ce pauvre Saint-Pierre est excusable.

ÉPAMINONDAS.

Je ne sais ce que vous voulez dire , monsieur ; je ne connais pas cette fille, elle est folle.

FANNY, pleurant.

Ah ! tu ne me connais pas , monstre ! ah ! tu as l'air de me mépriser devant le monde !... Ah ! je suis folle !... hélas ! oui... mais folle de toi, pour mon malheur. Eh bien, monsieur (se tournant vers M. de Blenac), vous allez tout savoir. Figurez-vous , monsieur , que j'ai tout quitté pour cet être-là !... Ce n'est pas l'intérêt qui me fait agir ainsi , Dieu merci , non !... car il peut bien vous dire si depuis que nous sommes en-

semble j'ai jamais rien voulu recevoir de lui, mais c'est tout simple, c'était mon amant de cœur.

(Épaminondas veut sortir ; Fanny tient toujours la porte.)

ÉPAMINONDAS.

Sortez, misérable créature, sortez d'ici!... Monsieur, excusez cette honteuse scène, je ne sais vraiment où j'en suis, tant d'impudence de cette malheureuse-là me confond.

M. DE BLENAC.

Je conçois votre embarras, monsieur, et je suis trop galant homme pour en abuser.

FANNY, exaspérée, à Épaminondas.

Impudente!... Malheureux!... c'est toi qui es un monstre de me recevoir ainsi quand je viens avouer mes torts.

ÉPAMINONDAS, furieux.

Voulez-vous ouvrir cette porte à l'instant, et me laisser sortir?

FANNY.

Non! non! il faut que tu me promettes de nous remettre ensemble, plutôt la mort!

ÉPAMINONDAS, la prenant rudement par le bras.

Mais sors donc d'ici, misérable!

FANNY.

Au secours!

M. DE BLENAC.

Monsieur !... monsieur ! c'est une femme !

FANNY.

Je te suivrai partout à l'audience... j'irai...

ÉPAMINONDAS, furieux, la pousse si rudement qu'elle tombe
et se blesse au front.

Au diable la misérable créature !

M. DE BLENAC, vivement, prenant Épaminondas par le bras.

Monsieur !!! ah ! monsieur !... (Se contenant.) Avouez
du moins que M. de Saint-Pierre est excusable...

ÉPAMINONDAS, revenant. Avec sang-froid et dignité.

Monsieur, vous avez été témoin d'une scène de ma
vie privée ; l'homme public n'a rien de commun avec
l'homme privé.

(Il sort.)

M. DE BLENAC.

Ah ! morbleu ! puisque vous le prenez comme ça,
c'est ce que nous verrons.

SCÈNE VIII.

La salle des Pas-Perdus au Palais de Justice. M. de Blenac,
très-agité, se promène avec un avocat.

L'AVOCAT.

C'est-à-dire, mon cher monsieur, qu'en agissant

de la sorte, vous risquez tout bonnement de vous faire condamner à deux ou trois mois de prison, sans pour cela sauver votre pupille.

M. DE BLENAC.

Comment, morbleu ! mon pauvre Édouard sera poursuivi et peut-être condamné sur les réquisitions, comme vous appelez ça, sur les réquisitions d'un homme qui en a fait au moins autant que lui !

L'AVOCAT.

Mais vous sentez bien qu'on ne peut pas porter un œil inquisitoire sur la vie privée. Dans le fonctionnaire, il y a deux hommes, mon cher monsieur, l'homme public et l'homme privé : vous ne voulez pas absolument comprendre cela ?

M. DE BLENAC.

Non, morbleu ! je ne puis pas comprendre qu'un homme ait le front de venir accuser quelqu'un d'une faute, quand il a commis la même faute.

L'AVOCAT.

Vous sentez bien qu'avec ces idées-là, mon cher monsieur, il n'y aurait plus de justice possible.

M. DE BLENAC.

Écoutez-moi ; on va tout à l'heure appeler la cause de Saint-Pierre, n'est-ce pas ?

L'AVOCAT.

Sans doute.

M. DE BLENAC.

Eh bien ! j'entrerais là , tout droit , et je dirai ce que j'ai vu.

L'AVOCAT.

Eh bien , quoi ? qu'avez-vous vu ?

M. DE BLENAC.

J'ai vu une fille avec laquelle il vivait , qu'il a repoussée si fort , qu'elle s'est blessée au front.

L'AVOCAT.

Cette fille a-t-elle porté plainte contre lui ?

M. DE BLENAC.

Je n'en sais rien.

L'AVOCAT.

Si elle n'a pas porté plainte , qu'avez-vous à dire ?

M. DE BLENAC.

Comment !... J'ai à dire que mon pauvre Édouard a bien pu faire , par un généreux emportement , ce que son juge a fait par mauvaise honte ; or , si le tribunal excuse la conduite du juge , il faudra bien aussi qu'il acquitte Édouard ; c'est tout ce que je veux.

L'AVOCAT.

Vous avez , en vérité , une singulière idée des choses. Encore une fois , en admettant que M. de Clerville soit coupable , cela ne fera pas que votre ami soit innocent ; cela ferait tout au plus , si vous étiez écouté , qu'au lieu d'un coupable , il y en aurait deux... Mais d'abord , on ne vous laissera pas parler.

M. DE BLENAC.

Comment , on ne me laissera pas parler !

L'AVOCAT.

A quel titre parleriez-vous ?

M. DE BLENAC.

A quel titre !

L'AVOCAT.

Oui.

M. DE BLENAC.

Comme ami de mon pauvre Édouard , parbleu !

L'AVOCAT.

Soit... Mais au premier mot que vous direz de la vie privée de M. de Clerville , on vous fermera la bouche.

M. DE BLENAC.

On me fermera la bouche ! ah ! cordieu ! nous verrons ça.

L'AVOCAT.

Et si vous insistez , on vous fera sortir de l'audience , et on vous condamnera à quelques mois de prison...

M. DE BLENAC.

Ah ! c'est trop fort ! Comment , je ne pourrai pas dire : Vous qui accusez , vous avez fait pis ?

L'AVOCAT.

Non.

M. DE BLENAC.

Mais c'est une infamie ! qu'est-ce donc alors que la justice des hommes ?

L'AVOCAT.

Que voulez-vous ? ça ne peut pas être autrement : un juge , un magistrat est toujours un homme , après tout.

M. DE BLENAC.

Mais , mille diables ! il ne doit être ni faible ni vicieux , dans cet état-là. Qui le force à être juge ?

L'AVOCAT.

C'est comme ça , pourtant.

UN INCONNU, s'adressant à M de Blenac.

Eh bien ! monsieur , on appelle la cause de votre ami. Allons , allons.

L'AVOCAT.

Surtout, monsieur, rappelez-vous mes conseils.

M. DE BLENAC.

Oui, pour ne pas les suivre.

L'AVOCAT.

Faites comme vous l'entendrez, monsieur.

SCÈNE IX.

L'audience.—Les juges.—Épaminondas remplit les fonctions du ministère public. M. de Saint-Pierre est au banc des accusés.—Épaminondas lit un long réquisitoire contre M. de Saint-Pierre, et termine en demandant vengeance contre l'homicide, au nom de la morale et de la société outragée, etc., etc., etc. Après lui, on entend l'avocat de la fille Julie Mangeux, partie civile. L'avocat réclame 200,000 fr. de dommages-intérêts pour sa cliente, qui soutenait, dit-il, seule, sa pauvre famille par son travail, etc., etc. Violente sortie dudit avocat contre les nobles de l'ancien régime et contre les riches, qui, méconnaissant les progrès du siècle, sont assez scélérats, assez stupides, pour songer à molester de malheureuses jeunes filles, parce qu'elles sont pauvres et du peuple. Puis, passant du plaisant au sévère, après avoir ironiquement rappelé le droit du seigneur, et fait une terrible allusion aux férocités de Tibère à Caprée, l'avocat jette un cri de douleur déchirant au nom de la mère de Julie Mangeux; il appelle cette mère inconsolable; elle vient, elle paraît; mais comme elle se montre un peu ivre et qu'elle balbutie sa déposition, l'avocat s'écrie aussitôt que la malheureuse mère a la tête bouleversée par le triste sort de sa fille chérie, la fait rasseoir, demande 100,000 fr.

de dommages et intérêts de plus, eu égard au dérangement des facultés mentales de la femme Mangeux, et conclut à 200,000 fr. pour la fille. — Réplique de l'avocat de M. de Saint-Pierre, qui expose clairement les faits. — Le président demande à M. de Saint-Pierre s'il a quelque chose à dire pour sa défense. A ce moment M. de Blenac se lève malgré les recommandations de l'avocat de M. de Saint-Pierre.

M. DE BLENAC.

Moi, monsieur, j'ai à dire quelque chose.

LE PRÉSIDENT.

Qui êtes-vous, monsieur ?

M. DE BLENAC.

George, comte de Blenac, colonel en retraite, tuteur de M. de Saint-Pierre.

LE PRÉSIDENT.

Que voulez-vous, monsieur ?

M. DE BLENAC.

D'abord je veux prévenir le polisson... (il montre, d'un doigt menaçant, l'avocat de la fille Mangeux) qui a osé parler de mon pupille comme il en a parlé, qu'il aura rudement affaire à moi en sortant d'ici...

(Aces mots, l'avocat de la fille Mangeux prend précipitamment des notes sur son bonnet carré.)

LE PRÉSIDENT.

Monsieur, vous oubliez le respect que vous devez à la cour et à la défense ; songez-y, ou sans cela je vous ôterai la parole.

M. DE BLENAC.

Soit... (se tournant vers l'avocat) mais je te retrouverai, impudent bavard ! et morbleu ! tu ne perdras rien pour attendre. (L'avocat prend de nouvelles notes.) D'abord, messieurs, je vous déclare que monsieur (il montre Épaminondas), qui accuse les autres, fait encore pis, lui !

LE PRÉSIDENT, sévèrement.

Monsieur, taisez-vous... allez vous asseoir.

M. DE BLENAC.

Comment, morbleu ! que j'aïlle m'asseoir !

LE PRÉSIDENT.

Oui, monsieur, asseyez-vous ; la cour veut bien, à cause de l'intérêt que vous portez au prévenu, à cause de votre âge et des services que vous avez sans doute rendus au pays, user d'indulgence envers vous. Encore une fois, allez vous asseoir.

M. DE BLENAC.

Ah ça ! est-ce que je radote ? Mille diables ! je ne veux pas m'asseoir, moi ; je vous dis que M. de Clerville, qui accuse les autres, a commis la même faute, et si vous condamnez mon pupille, vous devez le condamner aussi... si vous le laissez siéger près de vous, alors acquittez Édouard de Saint-Pierre : j'espère que c'est clair... c'est tout ce que je demande...

ÉPAMINONDAS, se levant avec dignité.

Je demande acte à la cour de cette diffamation.

(Le président fait un signe de tête affirmatif.)

M. DE BLENAC.

Ah ! corbleu !...

LE PRÉSIDENT.

Taisez-vous, monsieur, vous ne savez pas à quoi vous vous exposez. J'engage l'avocat du prévenu Saint-Pierre, dans l'intérêt de son client, à vous en avertir encore une fois. La cour use d'une indulgence extrême en ne vous faisant pas immédiatement arrêter, pour vous punir de l'outrage que vous osez faire au ministère public !

M. DE BLENAC.

Il ne s'agit pas de tout ça : il y a une justice ou il n'y en a pas ; s'il y en a une, pourquoi ceux qui la rendent...

LE PRÉSIDENT.

Huissiers... gendarmes... faites sortir le prévenu.

M. DE BLENAC.

Ah ! mille carabines... nous allons voir ça !

UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.

Mon colonel, filez doux... filez doux... allez, c'est le plus sûr.

M. DE BLENAC.

C'est une infamie ! j'ai vu une fille chez ce drôle-là, et...

LE PRÉSIDENT se lève et se couvre.

Il est impossible à la cour de supporter un pareil scandale, l'audience est levée.

(On emmène M. de Blenac malgré sa résistance. Pendant ce temps, la cour, délibérant sur l'incident, condamne immédiatement le sieur de Blenac à trois mois de prison, comme s'étant rendu coupable d'injures, etc., etc. Puis la question de savoir si les coups portés à la plaignante Julie Mangeux ont occasionné une incapacité de travail de plus de vingt jours, étant soumise au jury et résolue affirmativement, avec circonstances atténuantes, M. de Saint-Pierre est seulement condamné à un an de réclusion et à 25,000 fr. de dommages-intérêts.)

LE CHOEUR.

O justice ! ô justice sainte et sacrée ! magnifique reflet de la Divinité, quel est celui qui ne tremblera pas d'effroi en abordant ton sanctuaire ? Quel est celui qui ne comprendra pas dans toute son immensité la terrible mission qu'il accepte en osant t'interpréter ! Quel est celui qui, sans terreur, viendra dire aux hommes assemblés : Écoutez-moi, voici la vérité ?

LE JUGE.

LE JUGE.

ACTE III.

THE JUDGE

ACTE III.

LE JUGE.

LE CHOEUR.



O justice! ô justice sainte et sacrée! magnifique reflet de la Divinité, quel est celui qui ne tremblera pas d'effroi en abordant ton sanctuaire? Quel est celui qui comprendra dans toute son immensité la redoutable mission qu'il accepte en osant t'interpréter? Quel est celui qui, sans terreur, viendra dire aux hommes assemblés : — Écoutez-moi, ceci est la vérité?

Et pourtant, ô justice sainte et sacrée! les hommes austères, majestueusement assis à ton suprême et terrible tribunal, doivent être sages parmi les plus sages, éclairés parmi les plus éclairés; ils doivent imprimer à leur vie privée

le caractère religieux et pur de leurs fonctions redoutables ; et de même que leur imposant costume ne ressemble en rien à celui des autres hommes, de même aussi leur existence solitaire et recueillie ne doit ressembler en rien à l'existence frivole et joyeuse des autres hommes.

En pourrait-il donc être autrement ? Si celui qui doit absoudre ou condamner ses semblables, ne les dominait pas de toutes les fortes et courageuses vertus d'une vie exemplaire, les innocents ne lui diraient-ils pas : — « De quel droit
« nous absous-tu ? et les coupables : De quel
« droit nous condamnes-tu ? Si tu as commis la
« faute, quelle est ton autorité pour flétrir la
« faute ? Ne frémis-tu donc pas, ô juge indigne !
« lorsque tu t'écries : Honte et châtiment au pré-
« varicateur, alors que toi-même tu es prévari-
« cateur ! Honte et châtiment à l'adultère, alors
« que toi-même tu es adultère ! honte et châti-
« ment aux passions mauvaises, alors que toi-
« même tu es sous le joug des passions mau-
« vaises ! Allons, allons, notre complice, quitte
« ton trône magistral, et viens t'asseoir sur
« la sellette de l'infamie parmi nous autres
« criminels ! »

Mais il n'en est pas ainsi, ô justice sainte et sacrée ! Ceux-là qui, de leur voix solennelle et retentissante comme les foudres du dernier

jugement, proclament tes arrêts inexorables, ceux-là, tristes, austères et pensifs, imposent le respect et l'admiration aux autres hommes ! C'est que ceux-là, tes élus, ô justice ! tes élus parmi les plus purs, ont dès leur jeunesse longuement éprouvé s'ils étaient dignes d'aspirer à cette mission souveraine ! C'est que ceux-là, dans leur âge mûr, ont exercé leur formidable sacerdoce avec une éclatante et sereine vertu ! C'est que ceux-là dans leur vieillesse enfin, encore épurés par cette longue vie de résignation et de sacrifices, ont atteint le dernier degré du trône magistral, parce qu'ils ont atteint le dernier terme de sagesse auquel l'homme puisse arriver, après avoir triomphé des plus rudes épreuves.

Aussi te glorifie-t-on magnifiquement dans le vénérable et splendide caractère de ceux-là, qui sont adorés et bénis de tous comme tes plus divins organes, ô justice ! ô justice sainte et sacrée !

jugement, proclament les saints incorruptibles.
 eux-là, triés, anisés et peulés, imposent
 le respect et l'admiration aux autres hommes!
 C'est que, ceux-là, les élus, ô justice! les élus
 parmi les plus purs, ont des leur jeunesse im-

PERSONNAGES.

guèrent éprouvés. C'est que ceux-là, dans
 cette mission souterraine, ont exercé leur formidable sacer-
 dote avec une éclatante et serene vertu! C'est
 que ceux-là dans leur vieillesse enfin, encore

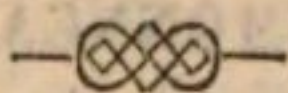
M^{me} GRASSET.

M^{me} GERMEUIL.

Le ministre.

LE JUGE.

LA COMÉDIE.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉPAMINONDAS, SIMONNEAU.

(Épaminondas a trente-cinq ans; de procureur du roi il est devenu juge; son air est encore plus rogue et plus rengorgé. Simonneau ne paraît pas changé. La scène se passe dans la chambre à coucher d'Épaminondas; au fond une alcôve; de chaque côté un cabinet dont les vitrages sont cachés par un rideau.)

ÉPAMINONDAS, réfléchissant.

Le plus fort est fait; tout ce que je crains maintenant, c'est sa diable de tête!...

SIMONNEAU.

Écoute donc, mon cher, ça dure depuis cinq ans, et à son âge on ne se voit pas ainsi quittée sans re-

grets, vu qu'à son âge les successeurs sont rares ; et puis encore à son âge...

ÉPAMINONDAS, l'interrompant.

A son âge , à son âge ! tu es toujours à me parler de son âge... il ne s'agit pas de ça.

SIMONNEAU.

Mais il s'en agit fort au contraire , car si cette pauvre madame Grasset n'avait pas son âge, elle trouverait un consolateur qui te ferait oublier ; mais avec ses petits cinquante ans il lui faudra passer au moins une bonne douzaine d'années à chercher ledit consolateur, et alors , ma parole d'honneur, je crois qu'il sera trop tard pour...

ÉPAMINONDAS, l'interrompant et haussant les épaules.

Si c'est ainsi que tu me donnes des conseils , je t'en remercie.

SIMONNEAU.

Voyons , parlons sérieusement. Après tout , cette pauvre madame Grasset , que peut-elle faire et dire ? t'appeler gros ingrat... te reprocher que c'est grâce à son influence sur son neveu le ministre que tu as été nommé juge beaucoup plus tôt que tu n'aurais dû l'être ?

ÉPAMINONDAS.

Eh bien ! oui , c'est justement ce qui me contrarie,

je ne puis pas nier qu'elle m'ait beaucoup servi dans cette occasion ; aussi je ne sais pas ce que je donnerais maintenant pour ne lui avoir aucune obligation.

SIMONNEAU.

C'est surprenant , ça fait toujours cet effet-là dès qu'on n'a plus besoin des gens.

ÉPAMINONDAS.

Avec cela , elle a une tête ! ah !

SIMONNEAU.

Le fait est que , pour une ex-blonde de son âge , elle est têtue comme une mule.

ÉPAMINONDAS.

C'est une enragée.

SIMONNEAU.

Mais quand elle serait mille fois plus hydrophobe, encore une fois , que peut-elle faire ? Elle ne peut pas te nuire dans l'esprit de son neveu le ministre , puisque tu épouses sa pupille à lui ; à quoi d'ailleurs madame Grasset attribuerait-elle ce revirement contre toi ? Elle qui t'a toujours si fort appuyé près de lui ! et puis enfin le ministre a trop d'intérêt à ce mariage, pour ne pas se mettre au-dessus des criailleries de sa respectable tante.

ÉPAMINONDAS.

Cela est vraisemblable.

SIMONNEAU.

Cela est sûr, car, entre nous, cette pupille-là, mon cher, qui n'a ni père ni mère, me fait joliment l'effet d'être un faux pas dudit ministre, quand il était mauvais petit avocat de rien du tout dans la province; d'abord elle lui ressemble comme deux gouttes d'eau, en extrêmement affreux, vu qu'il est très-laid par soi-même.

ÉPAMINONDAS.

Le fait est que l'orpheline est loin d'être jolie, mais il faut bien passer par là-dessus, la dot est raisonnable; mais l'important, c'est qu'en signant je suis nommé conseiller à 12,000 fr. d'appointements inamovibles. Or c'est à peu près comme s'il ajoutait 200,000 fr. à la dot.

SIMONNEAU.

Juste... car à cinq pour cent, en viager, à ton âge, 12,000 fr. de revenu représentent bien 200,000 fr. Tu étais vraiment né pour être banquier.

ÉPAMINONDAS.

Sans compter l'influence du ministre, car demain il ne le serait plus, qu'il se raccrocherait toujours à

quelque chose, vu que dans ce temps-ci on ne vous fait pas ministre impunément pour l'avenir; et puis enfin j'ai la place, et je ne pouvais guère compter sur un pareil avancement, ç'a été déjà bien assez que madame Grasset m'a fait nommer juge; aussi, sans cette obligation que je lui ai, je me trouverais dans la plus belle passe du monde.

SIMONNEAU.

Mais que peux-tu craindre?

ÉPAMINONDAS.

Les scènes... madame Grasset est d'une violence!...

SIMONNEAU.

Et où diable veux-tu qu'elle te fasse des scènes, puisque tu ne lui donnes plus de rendez-vous? Ce n'est pas chez son neveu, ni au palais, ni dans la rue, ni chez toi; car elle n'y est jamais venue, et n'oserait pas y venir; puis, à la rigueur, moi, je te conseillerais, si elle te tourmentait par trop, de tout avouer à ton ministre. Il a été, dans son temps, plus que farceur; il est roué comme un vieux juge, et il comprendra d'autant mieux ta position qu'avant tout, ce qu'il veut, tu ne peux pas te le dissimuler, c'est se débarrasser de sa fille naturelle en te la faisant épouser; ça te convient, soit, mais à lui aussi, et il laissera crier sa tante, sois-en sûr.

ÉPAMINONDAS.

Au fait, tu as raison, c'est là le plus court; mais en attendant je vais toujours me sceller le plus possible.

SIMONNEAU.

Ah çà! et tu as écrit à madame Grasset de la bonne encre, j'espère?

ÉPAMINONDAS.

Oui, très-brutalement et sans explication, je lui ai dit que j'avais des raisons pour rompre, et que je rompais.

SIMONNEAU.

Rien de plus clair; elle ne sait rien du mariage projeté?

ÉPAMINONDAS.

Pas un mot; le ministre m'a dit que, pour pouvoir me porter sur le travail d'avancement, il ne fallait pas qu'on se doutât de mon mariage avec sa pupille, parce qu'alors les journaux se mettraient à crier comme des aigles contre le népotisme, les passe-droits, etc., et autres balivernes; tandis qu'une fois nommé, le mariage se fera; et après, on crierà si on veut.

SIMONNEAU.

Oh! c'est un malin, un finaud que ton ministre; il

a fait de fameux tours dans sa petite ville , quand il était petit avocat, et il y a l'histoire de la femme d'un serrurier chez laquelle il s'était mis en pension , qui est à crever de rire ; mais tu me diras qu'après tout , dans ce temps-là , ce pauvre cher homme ni personne ne pouvait guère se douter qu'il serait jamais ministre ; malgré ça , ça fait tout de même un drôle de suprême représentant de la justice en France !

ÉPAMINONDAS.

Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire là-dedans ? Chacun fait d'abord son affaire. Parce qu'il est ministre de la justice , faut-il qu'il néglige pour cela ses intérêts et ceux de sa famille ? Après tout , on ne vous laisse déjà pas si longtemps dans ce poste, pour ne pas se dépêcher de caser les siens ; sur cent personnes , il y en a quatre-vingts , bien sûr , qui agiraient comme il agit, et comme j'agis moi-même.

SIMONNEAU.

Ah ça ! est-ce que tu me prends pour un petit journal , pour croire que je pense le contraire , quatre-vingts personnes ! Dis donc qu'il y a quatre-vingt-dix-neuf sur cent qui agiraient comme tu agis ; car, après tout, qu'est-ce que tu as fait ? Voyons : on a su que tu avais eu une fille pour maîtresse ; eh bien ! beaucoup de tes confrères en ont été, en sont, ou en seront là. Après ça , quand tu as été juge, rompant

d'indignes liens, tu as eu une femme mariée pour maîtresse, beaucoup en sont là. Maintenant que tu montes encore en grade, tu te ranges tout à fait, et tu épouses une jeune orpheline, pupille d'un ministre, qu'est-ce qu'il y a là dedans qui puisse choquer? Qui a le droit de dire quelque chose sur ta vie privée? Tu te tiens bien dans le monde; tu ne joues pas trop gros jeu à la bouillotte; tu te bornes à la valse et à la contredanse, sans te livrer aux danses de caractère. Si tu vas chez Musard, c'est en bourgeois. Tous les jours, depuis midi jusqu'à quatre heures, tu deviens l'organe de la morale publique, et tu cries comme un sourd après toutes sortes de vices et de scélératesses. Que diable peut-on vouloir de plus? Mais c'est-à-dire, mon cher, que tu es, au contraire, l'exemple des représentants de Thémis.

ÉPAMINONDAS, se rengorgeant avec une orgueilleuse modestie.

Allons, allons, l'exemple... non... c'est trop fort, mais je suis tout bonnement comme le commun des martyrs, et je n'ai rien à me reprocher... aussi me trouverais-je parfaitement heureux sans la peur que j'ai de cette satanée Eulalie...

SIMONNEAU.

C'est un mauvais moment à passer, voilà tout.

ÉPAMINONDAS.

C'est vrai , mais je vais toujours donner des ordres.

(Il sonne , entre un domestique.)

Pierre, je n'y suis absolument pour personne, vous entendez , absolument pour personne , excepté pour une dame âgée qui doit venir à midi.

(Le domestique sort.)

SIMONNEAU.

Qu'est-ce que c'est que cette dame âgée ?

ÉPAMINONDAS.

Ah ! un ennui assommant ! une affaire d'adultère ; c'est la mère de l'accusée ; le ministre me l'a recommandée , pour la forme seulement , me disant qu'il n'y tenait pas le moins du monde ; et comme je préside le tribunal où cela sera jugé, la mère vient sans doute pour m'intéresser à sa fille.

SIMONNEAU.

Et la fille jolie... hein ?

ÉPAMINONDAS.

On la dit charmante.

SIMONNEAU.

Ah ! scélérat ! scélératissime !

ÉPAMINONDAS.

Non... non... parole d'honneur, je ne l'ai jamais vue , j'ai bien d'autres choses en tête , ma foi.

SIMONNEAU.

Ah ça ! voyons , entre nous , ça doit pourtant toujours te faire un singulier effet de juger de ces choses-là... une cause d'adultère , par exemple.

ÉPAMINONDAS.

Pourquoi ?

SIMONNEAU.

Pourquoi ?

ÉPAMINONDAS.

Oui , pourquoi ça doit-il me faire de l'effet ?

SIMONNEAU.

Va demander cela à ce pauvre , à cet infortuné Grasset... Il te le dira peut-être.

ÉPAMINONDAS.

Allons , bon ! te voilà comme ce vieux fou de M. de Blenac ! Que diable veux-tu que ça me fasse ? est-ce que je suis juge dans la vie privée ? est-ce que je suis homme du monde , quand je suis juge ? Tu ne veux pas comprendre qu'il y a deux hommes en moi , comme dans tous les fonctionnaires , mon cher : l'un

commence à quatre heures du soir jusqu'à dix heures du matin , et l'autre depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir : la conduite de l'un n'a aucun rapport avec la conduite de l'autre.

SIMONNEAU.

Je sais cela de reste... mais , franchement , ça ne te fait rien de juger certaines causes ?

ÉPAMINONDAS.

Rien.

SIMONNEAU.

C'est drôle.

ÉPAMINONDAS.

Allons !! c'est drôle ! voilà maintenant que tu dis comme disait cette bête de Fanny.

SIMONNEAU.

Merci... ça n'empêche pas que , malgré tout , en y réfléchissant bien , ça me semble toujours très-bouffon... mais tu m'as dit que tu avais à travailler, je te laisse.

ÉPAMINONDAS.

C'est vrai, je lambine , et j'ai énormément à faire : j'ai à relire le dossier de cette cause d'adultère , je n'ai pas eu le temps d'y mettre seulement le nez, tant mon mariage et madame Grasset m'ont continuelle-

ment occupé... Bah ! après tout , comme tu dis , je n'ai rien à craindre d'Eulalie.

SIMONNEAU.

Encore une fois , il n'y a pas la plus petite crainte à avoir ; au plus des criailleries , et voilà tout. Allons , à tantôt , après ton audience , magistrat !

ÉPAMINONDAS.

N'y manque pas , je veux te tenir au courant de tout.

SIMONNEAU.

Allons , courage !

(Il sort.)

SCÈNE II.

ÉPAMINONDAS seul ; il se met à son bureau.

Ce diable de Simonneau m'a tout à fait rassuré ; après tout , il a raison. Qu'est-ce qu'Eulalie peut faire ? les liaisons ne sont pas éternelles , autant vaudrait se marier tout de suite , et puis... si elle a sa tête , j'ai la mienne ; moi je n'en ai pas l'air , mais je vais mon petit bonhomme de chemin... et pas si bêtement... à trente-six ans conseiller. Aussi je n'irai , pardieu ! pas sacrifier une position faite , assurée et considérable , aux cinquante ans passés de madame

Grasset... Mais voyons ce dossier. (Il parcourt une liasse de papiers.) Voyons le nom de l'accusée... madame Angélique Germeuil... Tiens, Germeuil !... c'est, comme dit Frédérick dans l'*Auberge des Adrets* : « Cet excellent Germeuil ! » Angélique... j'aime assez ce nom-là... Angélique ! Angélique... Oui, mais il faut être diantrement jolie pour le porter, comme tous les noms simples du reste. Mais le mari... qu'est-ce qu'il est ? c'est-à-dire quel est son état, car ce qu'il est... hé ! hé ! ça se devine. Voyons ! Monsieur Dieudonné Bonneval, rentier... Je n'aime pas cet état négatif, rentier, rentier tout court, ça ne rend pas, ni pour l'attaque ni pour la défense. Mais l'accusé, le Don Juan, le séducteur, voyons : Ernest de Surville. Ah ! parfait, Ernest de Surville ! Vrai nom d'opéra-comique ; je parie qu'avec cela il est au moins capitaine de hussards. Non, rentier aussi... Ah ! ça se passe entre rentiers, à ce qu'il paraît... Ah ! rentiers ! (Réfléchissant.) Voilà une belle profession, rentier ! ! Si demain j'héritais d'un oncle d'Amérique, comme on dit, d'une bonne cinquantaine de mille livres de rente, ou seulement de vingt-cinq... je sais bien quelqu'un qui ne lirait plus de dossiers ! Bah ! après ça ma position est bonne, et si mon mariage s'arrange bien... je n'ai pas beaucoup à me plaindre... Voyons, que je calcule un peu. (Il pose des chiffres sur une feuille de papier.) 12,000 francs de ma place, une rente de

4,000 francs sur le grand-livre que donne le ministre, et une pension de 2,400 fr. pour la toilette de sa pupille. (Additionnant). 12 et 4 font 16 et 2 font 18, ci... 18,400 fr., sans compter les espérances ni mes économies : mais mes économies passeront pour la corbeille et pour l'ameublement, reste donc 18,400 fr. net par an; on ne peut certainement pas mener grand train avec ça, mais enfin on peut très-bien vivre... Après tout, entre moi et ma conscience, je ne puis pas nier que ce soit à cette pauvre Eulalie que je doive une bonne partie de tout cela; si je ne l'avais pas connue, j'aurais été juge moins vite, je n'aurais pas connu le ministre, aussi elle peut véritablement me traiter d'ingrat; soit, qu'elle me traite d'ingrat... mais, d'un autre côté, je ne puis pas non plus perdre une aussi favorable chance pour les beaux yeux de madame Grasset, qui commencent à être diablement ornés de la patte d'oie; et puis, pendant cinq ans je lui ai été très-fidèle, à part çà et là quelques petites obscurités. Mais, à son âge, de quoi se plaindrait-elle? Ne demeurera-t-elle pas d'ailleurs, si elle le veut, mon amie, mon excellente amie? et si elle m'aime véritablement pour moi, ne doit-elle pas se sacrifier? Car, après tout, c'est comme cela qu'il faut aimer les gens, non pour soi-même, mais pour eux; et puis enfin le meilleur, après tout, c'est qu'elle ne peut pas absolument me

nuire ; aussi tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes... Allons ! je suis vraiment un gail-
lard né coiffé , comme on dit ; mais à propos de
gens coiffés , voyons donc cet excellent monsieur...
monsieur... (Il se remet à lire le dossier du procès.) Ah !
monsieur Dieudonné Bonneval contre la dame Angé-
lique Germeuil, femme Bonneval son épouse, et M. Er-
nest de Surville ; c'est le séducteur. (Il continue de lire
le dossier en chantonnant entre ses dents.) Tra la, la,
la !... Ce diable de Cotillon que j'ai entendu hier chez
les Saint-Germain ne me sort pas de la tête... Tra la,
la, la ! Mais voyons, voyons, soyons donc homme !...
oublions cet air, et mettons-nous à cette cause. Il pa-
raît que le mari est un drôle de corps, une espèce de
maniaque... mais je ne vois pas de preuves de fla-
grant délit. Ah ! si, si, des lettres, parbleu ! ah !
j'adore les lettres. (Prenant un paquet de petits papiers.)
Voilà, sur ma parole, une délicieuse et bien mignonne
petite écriture de femme... voyons... Et le séducteur.
Oh ! oh ! cela devient microscopique... et le style.
(Feuilletant.) Celles-ci sont du commencement de la
liaison. *Madame, madame*. Ah ! cela s'amende... il
n'y a plus madame, il y a seulement *vous*... Bien, bien,
nous voici à l'*Angélique* tout court, ça marche, ça
marche... Ah ! voici *mon Angélique*. (Feuilletant
toujours.) Ah ! nous voici à l'*ange, mon doux ange*...
mais sans tutoiement... Voyons plus loin, non, non,

pas davantage ; c'est singulier , il paraît qu'entre rentiers on ne se tutoie pas du tout.

(A ce moment entre le domestique.)

SCÈNE III.

ÉPAMINONDAS , PIERRE.

PIERRE.

Monsieur, cette dame âgée...

ÉPAMINONDAS , sans lever la tête.

Faites entrer.

(Le domestique sort.)

ÉPAMINONDAS.

Ah ! quel ennui ! encore des supplications , des pleurs !... Voyons le nom. (Il lit le dossier.) C'est à madame Germeuil, mère de l'accusée, madame Bonneval, que je vais avoir affaire.

ÉPAMINONDAS , apercevant madame Grasset , fait un bond sur son fauteuil.

Diable ! je n'y suis pas ! je n'y suis pas !

MADAME GRASSET , entrant.

Je conçois que vous ne m'attendiez pas, monsieur.

(Le domestique sort.)

ÉPAMINONDAS, à part.

Et moi qui suis assez bête pour dire à cet imbécile de Pierre une femme âgée ! sans penser qu'elle aussi est âgée et qu'il ne la connaît pas ! (Haut.) Madame ! ah ! madame ! quelle horrible imprudence !

MADAME GRASSET, avec amertume.

En vérité, monsieur, vous croyez...

ÉPAMINONDAS.

Eulalie ! je vous en conjure, ne restez pas ici un moment de plus ; j'attends à cette heure une personne...

MADAME GRASSET, éclatant.

Une rivale ! j'en étais sûre !

ÉPAMINONDAS.

Je vous jure, Eulalie, que c'est une personne que le ministre m'a recommandée.

MADAME GRASSET.

Vous mentez ! c'est une rivale. Ainsi, voilà le motif qui vous a fait m'écrire cette lettre, cette affreuse lettre !

ÉPAMINONDAS.

Je vous jure que ce n'est pas une rivale, Eulalie. Je vous en supplie encore une fois, songez donc que j'attends quelqu'un.

MADAME GRASSET, s'asseyant.

Et moi, c'est justement pour cela que je reste.

ÉPAMINONDAS.

Mais vous vous perdez ; cette personne que le ministre m'a recommandée peut vous connaître... et mon caractère... ma position...

MADAME GRASSET.

Ah ! c'est maintenant que vous y songez... cela fait pitié... Encore une fois je reste. D'ailleurs , j'ai aussi à vous parler du ministre.

ÉPAMINONDAS, stupéfait.

Que voulez-vous dire ?

MADAME GRASSET.

Je sais tout.

ÉPAMINONDAS.

Quoi?... Que savez-vous ?

MADAME GRASSET.

Je sais tout, vous dis-je ; mais ce mariage ne se fera pas. Ah ! vous croyez, monsieur, vous servir des gens pour parvenir, et les sacrifier après, avec la plus noire ingratitude. Non, non ; j'ai une tête, Dieu merci, et ce mariage ne se fera pas ; et c'est moi qui vous le dis, entendez-vous ? il ne se fera pas.

ÉPAMINONDAS, avec impatience.

Madame...

MADAME GRASSET.

Oh ! ces airs-là ne m'effrayent pas, moi ! D'abord je reste ici ; je veux voir cette femme, car c'est une rivale, j'en suis sûre.

ÉPAMINONDAS.

Je vous jure...

MADAME GRASSET.

Alors pourquoi la recevez-vous ici ?

ÉPAMINONDAS.

Parce qu'on répare mon salon ; vous pouvez vous en assurer, c'est la seule raison.

MADAME GRASSET, montrant un des cabinets de l'alcôve.

Eh bien ! je vais me cacher dans un de ces cabinets-là, et je verrai bien si vous mentez.

ÉPAMINONDAS.

Mais songez donc que mon domestique vous a vue entrer ; quand il introduira cette autre personne, ne vous voyant plus ici, que pensera-t-il ?

MADAME GRASSET.

Envoyez votre domestique en commission ; et vous ouvrirez vous-même à cette belle solliciteuse.

ÉPAMINONDAS.

Mais je vous répète que cette belle solliciteuse est une femme âgée, qui vient m'intéresser à sa fille.

MADAME GRASSET.

Alors je la verrai, car je vous répète que je reste, je ne sors pas d'ici... J'ai d'ailleurs à vous parler ; je sais que vous ferez tout au monde pour m'éviter désormais ; aussi, puisque j'ai risqué une imprudente démarche, j'en veux au moins recueillir le fruit, et vous dire tout ce que votre infâme conduite mérite...

ÉPAMINONDAS.

Madame !... Eulalie ! je vous en supplie...

MADAME GRASSET.

Cela ne sert de rien ; je vous ai dit que je resterais, et je resterai : vous me connaissez ?... Allez donc renvoyer votre domestique.

ÉPAMINONDAS, furieux.

Il faut bien faire ce que voulez !

(Il sort et revient aussitôt.)

MADAME GRASSET.

Voilà donc, monsieur, votre gratitude pour les services que je vous ai rendus !

ÉPAMINONDAS.

Madame...

MADAME GRASSET.

Osez dire que ce n'est pas à moi que vous devez votre position ?

ÉPAMINONDAS.

Un bienfait reproché...

MADAME GRASSET.

Oui, je vous le reproche, et j'en ai le droit ; car vous vous conduisez envers moi comme le plus odieux des ingrats, vous rompez avec une brutalité qui n'a pas de nom, vous...

(On entend sonner.)

ÉPAMINONDAS.

Je vous l'ai dit, c'est cette personne... Pour Dieu ! cachez-vous là, et ne remuez pas.

MADAME GRASSET.

Prenez-y garde, on ne me trompe pas impunément !

(Elle entre dans le cabinet.)

ÉPAMINONDAS.

Au diable les sollicitations et les solliciteuses ! je suis d'une humeur !...

(Il va ouvrir.)

SCÈNE IV.

Madame Germeuil a cinquante ans, est vêtue de noir ; elle porte ses cheveux gris bouclés. Figure noble, douce et triste.

ÉPAMINONDAS, avec une expression d'humeur mal contenue.

Veillez vous asseoir, madame.

MADAME GERMEUIL, tremblante et les larmes aux yeux.

C'est à M. de Clerville que j'ai l'honneur de parler?

ÉPAMINONDAS, brusquement.

Oui, madame.

MADAME GERMEUIL, très-émue.

Monsieur, voici une lettre de M. le ministre de la justice.

ÉPAMINONDAS salue et lit.

(A part.) C'est cela même, le bas de la signature recourbé en crochet, ce qui signifie : Ne pas avoir égard à la recommandation ; j'en étais sûr. Allons, débarrassons-nous-en le plus tôt possible. Quel ennui !... Et Eulalie encore qui est là ! (Haut et d'un air glacial après avoir lu.) Madame, je serai toujours heureux de pouvoir avoir égard à la recommandation de M. le ministre, autant du moins que cela sera compatible avec mes devoirs et avec l'impartialité qui doit caractériser mon ministère...

MADAME GERMEUIL.

Ah ! monsieur ! c'est seulement justice que je demande pour ma fille ! justice , monsieur , hélas ! et rien de plus.

ÉPAMINONDAS.

Et c'est aussi la justice , la stricte et sévère justice qui décidera , madame , du sort de madame votre fille ; mais , je vous l'avoue , je viens de parcourir de nouveau et fort attentivement le dossier de l'affaire Bonneval ; la culpabilité me paraît grande , flagrante même ; les lettres prouvent l'intimité la plus criminelle , l'oubli le plus complet des devoirs les plus saints et les plus sacrés.

MADAME GERMEUIL.

Ah ! monsieur , ne pensez pas cela... ces lettres , je vous le jure , sont la seule faute de ma pauvre enfant ! et encore , monsieur , si vous saviez tout ! combien elle vous paraîtrait peut-être excusable !... (timidement) mais je crains d'être indiscrete.

ÉPAMINONDAS , d'un air sec.

Madame , je me dois à moi-même d'éclairer autant que possible ma conviction ; je vous écoute. (A part.) Allons , m'en voilà pour une bonne heure à entendre pleurnicher.

(Il regarde avec inquiétude la porte du cabinet où est cachée madame Grasset.)

MADAME GERMEUIL , essuyant ses larmes , et d'une voix émue.

Vous saurez , monsieur , que ma fille s'est mariée, il y a environ cinq ans , à M. de Bonneval , mon mari vivant encore... Que Dieu lui pardonne ! mais ce fut lui qui contraignit ma fille à ce mariage , qui fut absolument un mariage de convenance ; la pauvre enfant fit , dans toute l'étendue du mot ; un grand et douloureux sacrifice à d'impérieuses exigences de famille. M. de Bonneval avait plus du double de l'âge de ma fille , monsieur ; ses habitudes , ses goûts n'étaient pas les mêmes , mais elle se résigna , et renonçant à des espérances bien chères à son cœur et autrefois formées , elle obéit à son père. Au bout de six mois de mariage , M. de Bonneval déclara à sa femme qu'il désirait qu'elle habitât la campagne l'hiver et l'été ; ma fille y consentit , et nous allâmes nous établir à dix lieues de Paris , dans une terre que je possède. M. de Bonneval , qui avait toujours conservé un pied-à-terre à Paris , s'y rendit d'abord une fois ou deux par semaine ; puis ses absences devinrent de plus en plus fréquentes : il ne parut plus guère à notre terre qu'une fois par quinzaine , puis une fois tous les mois ; enfin , monsieur , il resta souvent deux ou trois mois sans quitter Paris et sans venir nous voir...

ÉPAMINONDAS.

Peut-être ses affaires exigeaient-elles de lui ce sacrifice, madame ?

MADAME GERMEUIL.

Ses affaires ? non , monsieur , il n'en avait pas ; sa fortune et celle de ma fille lui permettaient de vivre dans la position la plus indépendante ; mais , hélas ! ce qui le retenait monsieur , c'était une honteuse et criminelle liaison. Oui , monsieur , telle est la cause qui l'éloignait ainsi d'une femme jeune , belle et vertueuse.

ÉPAMINONDAS.

Ceci, madame, est-il bien avéré au procès ?

MADAME GERMEUIL.

Monsieur, il est des secrets de famille si flétrissants, qu'on répugne à les mettre au grand jour ; pourtant, si, ne reculant devant aucun scandale, M. de Bonneval poussait les choses à l'extrémité, comme à tout je préfère la justification de mon enfant, ces preuves, si infâmes qu'elles soient, seraient fournies, car alors je n'hésiterais plus... Enfin, monsieur, nous vécûmes ainsi dans l'abandon le plus complet. Ma fille ne se plaignait pas, mais elle souffrait cruellement ; le chagrin la minait sourdement, sa santé s'altérait. Trois ans se passèrent ainsi. Près de ma terre se trouvait

une maison de campagne autrefois habitée par M. de Surville, un de nos plus anciens amis ; des projets d'union entre son fils et ma fille avaient été presque arrêtés, lorsque d'impérieuses circonstances forcèrent mon mari à les rompre, ainsi que je vous l'ai dit, monsieur, et à supplier sa fille de s'unir à M. de Bonneval. M. Ernest de Surville partit désespéré pour un long voyage ; son père mourut, et après trois ans d'absence il revint en France. Des intérêts de fortune l'appelèrent dans notre voisinage... il vint nous voir... Hélas ! monsieur ! je le sens, je commis là peut-être une grande faute... J'aurais dû le supplier, comme je le fis plus tard, de cesser ses visites : mais que voulez-vous, monsieur ? J'étais et je suis encore si confiante dans la solidité des principes de ma fille, nous étions si seules, si isolées... Et puis M. de Surville était presque un parent pour nous, ayant été pour ainsi dire élevé avec ma fille...

ÉPAMINONDAS, durement.

Vous fûtes sans doute bien coupable, madame ; ne deviez-vous pas prévoir combien la jeunesse est faible ? ne deviez-vous pas craindre que ces feux mal éteints ne se rallumassent un jour en une flamme criminelle et adultère ?

MADAME GERMEUIL, avec dignité.

Non, monsieur, je ne pouvais croire cela... je ne

pouvais soupçonner ma fille capable d'oublier ses devoirs, et elle ne les a pas oubliés non plus.

ÉPAMINONDAS, avec impatience.

Mais, madame, les lettres qui sont au dossier du procès prouvent le contraire.

MADAME GERMEUIL.

Ah ! lisez-les , monsieur ; ce sont elles que l'on produit pour accuser ma fille !... et ce sont elles que j'invoque , moi ! pour la défendre. Sans doute elles expriment l'affection la plus tendre , mais aussi la plus pure et la plus chaste.

ÉPAMINONDAS.

Madame, ces lettres fussent-elles ainsi que vous le dites, ce premier pas mène toujours à un complet abandon des devoirs, et d'ailleurs n'en est pas moins condamnable et patent... car la justice , madame, admet comme preuve formelle une pareille correspondance.

MADAME GERMEUIL.

Mais cela est impossible, monsieur ! je m'adresse à la sincérité de votre cœur, à l'élévation de votre âme, à votre esprit sérieux et éclairé, à tout ce qu'il y a de respectable et de sacré dans le caractère dont vous êtes revêtu ; je vous en conjure ! Relisez attentivement ces

lettres, monsieur... leur expression est telle qu'on ne s'y peut tromper ! Ah ! quand il s'agit de l'honneur d'une femme et de celui de sa famille, on doit peser bien mûrement, non-seulement le sens rigoureux de chaque mot, mais l'ensemble, mais l'esprit général d'une pareille correspondance ; et je défie, monsieur, l'esprit le plus prévenu de trouver une ligne qui prouve chez ma fille l'oubli de ses devoirs... C'est un échange tristement affectueux de nobles sentiments... c'est l'impression d'un regret poignant de voir le bonheur que ces deux enfants avaient rêvé, à jamais évanoui... Ce sont de bien douloureuses confidences, monsieur... mais, encore une fois... rien de criminel ne s'y révèle !... Ah ! croyez-en le cœur d'une mère, monsieur ! si mon enfant était coupable, je pleurerais avec elle, je la consolerais... (avec une haute dignité), mais je ne m'abaisserais pas à venir mentir et supplier...

ÉPAMINONDAS, sèchement.

Je sais l'étendue de mes devoirs, madame, et je n'y ai jamais failli... Je vous le répète, c'est avec la plus scrupuleuse attention que j'ai lu ces lettres, et lors même qu'elles peindraient seulement les sentiments que vous dites, on doit toujours craindre que la chasteté calculée de l'expression ne cache un sens criminel... Cela est une triste vérité, madame, mais les

liens sacrés de la morale se relâchent chaque jour... La corruption étend partout ses honteux réseaux , et la société alarmée dans ses intérêts les plus sacrés et les plus religieux demande hautement le châtiment des audacieux qui la bravent.

MADAME GERMEUIL.

Mais... mon Dieu ! monsieur , ma fille n'est pas coupable... je vous dis qu'elle n'est pas coupable... Relisez ces lettres... par pitié... relisez-les... et vous verrez...

ÉPAMINONDAS , se levant avec impatience.

Le tribunal décidera , madame ; mais la sévérité de mon caractère m'oblige à vous dire qu'un crime aussi dangereux que l'adultère demeure malheureusement trop souvent impuni. Paré de toutes les séductions , de tous les prestiges du vice , il attaque la société dans ses racines les plus profondes , la sape sourdement ; et souvent de moins grands coupables sont punis plus sévèrement... (S'animant.) Car enfin , madame , l'ouvrier poussé par la faim , qui vole... l'homme égaré par la haine , qui attente à la vie de son semblable , sont de grands criminels , d'épouvantables criminels , sans doute ; mais au moins la passion ou une effroyable nécessité les pousse souvent à ces crimes horribles ! Mais dans l'adultère , madame ; dans l'adultère ! juste ciel ! on ne trouve pas même cette

effrayante excuse !... Qui peut, qui ose penser à justifier ce honteux et froid calcul, qui, pour satisfaire une passion indigne , presque toujours née dans le luxe et l'oisiveté , foule aux pieds les liens les plus sacrés ?

MADAME GERMEUIL.

Mais , mon Dieu , ma fille n'est pas coupable , monsieur ; toute sa faute, si c'en est une, a été d'écrire ces lettres , qui devraient l'absoudre , monsieur , puisqu'elles sont remplies de tristesse et de résignation. Sans doute , elle avoue son amour... sans doute , elle parle de ses cruels chagrins... sans doute elle se plaint du sort qui la pouvait faire si heureuse et l'a faite si malheureuse... mais aussi , monsieur , chaque page , chaque ligne dit , prouve que ma fille n'a jamais méconnu ses devoirs.

ÉPAMINONDAS.

Madame , je vous le répète , souvent la prudence ordonne de ces feintes réserves.

MADAME GERMEUIL , indignée.

Ah ! monsieur , qu'avez-vous dit ?... Lorsque l'innocence est aussi évidente , pourquoi , mon Dieu ! vouloir présumer le crime ?...

ÉPAMINONDAS , sévèrement.

Madame , la justice doit soulever toutes les appa-

rences , et jeter un coup d'œil impartial sur les faits évidents qu'elles peuvent dissimuler.

MADAME GERMEUIL.

Mais, monsieur, l'horrible abus que M. de Bonneval a fait de la sainteté du domicile , est aussi un fait évident ; venir pendant la nuit enlever ces lettres par la violence : La séduction qu'il a employée auprès d'un des gens de M. de Surville , pour en obtenir la correspondance de ma pauvre fille , cela n'est-il pas aussi un fait évident?... Cela ne prouve-t-il pas une intention calculée de rompre scandaleusement une union qui , dans un temps , parut indispensable à M. de Bonneval, et qui maintenant lui pèse et lui est odieuse?

ÉPAMINONDAS.

Madame, M. de Bonneval est dans toute la plénitude de son droit. N'est-il pas attaqué dans son honneur , dans ce que l'homme a de plus sacré au monde? Or , madame , la loi , qui permet à l'homme offensé de tuer le coupable d'adultère , admet toute preuve. Chaque expression tendre , bien que résignée , n'est-elle pas un horrible outrage pour M. de Bonneval ? et en admettant même , madame , qu'il ait oublié ses devoirs , est-ce une raison pour que sa femme oublie les siens ? Ne doit-elle pas , au contraire , redoubler de dévouement pour le ramener près d'elle?... Ces lettres,

au lieu d'être écrites à un audacieux séducteur, n'auraient-elles pas dû être écrites à son mari?... Eh! madame, si elle y avait déployé la moitié de la tendresse et de l'affection qu'elle a déployée dans sa criminelle correspondance, j'en ai la conviction, M. Bonneval, reconnaissant ses torts, serait revenu à elle... Mais, au lieu de cela, que voit-il?... l'éloignement, peut-être même de la haine cachée sous les semblants d'une résignation perfide... Alors, madame, fort de ses droits sacrés, irrité justement des coupables projets de celle dont la Divinité et la loi lui ont garanti la fidélité à la face de la société, il la cite au tribunal de la justice, et la justice doit prêter son appui au mari outragé.

MADAME GERMEUIL, avec une angoisse douloureuse.

Ainsi, monsieur, mon enfant vous paraît coupable... ainsi, sur votre requête, elle sera traduite sur le banc de l'infamie... Oh! monsieur, monsieur, pitié... ayez pitié d'une pauvre mère... relisez ces lettres...

ÉPAMINONDAS, avec impatience.

Eh! madame, croyez que j'éclairerai ma conviction par tous les moyens possibles... mais je suis désolé de vous dire que mes moments sont comptés... l'audience...

MADAME GERMEUIL, se levant avec une expression de découragement profond.

Je le vois, monsieur... tout ceci a été vain... vous croyez mon enfant coupable... De ce moment, monsieur, toute nouvelle supplication serait indigne de ma fille et de moi. (Avec dignité.) Je me retire, monsieur... et je n'espère plus que dans l'impartialité des juges.

(Épaminondas la reconduit avec une froideur glaciale jusqu'à la porte de sa chambre et la salue profondément. Quand madame Germeuil a disparu, madame Grasset sort du cabinet, elle paraît très-émue et essuie ses larmes.)

SCÈNE V.

MADAME GRASSET, ÉPAMINONDAS.

ÉPAMINONDAS, rentrant, souriant.

Eh bien ! vous le voyez, ma chère Eulalie, était-ce une rivale ? hein, méchante ?

MADAME GRASSET.

Ah ! vous êtes bien infâme !

ÉPAMINONDAS, stupéfait.

Que voulez-vous dire, madame ?

MADAME GRASSET.

Ce que je veux dire ! Recevoir aussi sèchement,

aussi brutalement cette malheureuse mère ! oser lui débiter impudemment vos lieux communs de morale ; et cela sans rougir , sans remords ! quand vous avez là , dans votre chambre , une femme qui , pour vous , a oublié tous ses devoirs ! Ah ! c'est à mourir de honte.

ÉPAMINONDAS, gravement.

Je ne vois pas , madame , en quoi j'ai dit à cette dame quelque chose dont j'aie à rougir ?

MADAME GRASSET.

Comment ! cela n'est rien ? comment ! déclamer comme vous venez de le faire contre l'adultère , tandis que je suis là , tandis que... Allez ! allez ! tant d'audace et de fausseté me font frémir... je vous haïssais ; maintenant je vous méprise.

ÉPAMINONDAS, avec un air grave et sérieux.

Eh bien ! madame , puisqu'il faut vous l'avouer , enfin , je n'ai rien dit à cette dame dont je ne sois , à cette heure , profondément convaincu , intimement convaincu , et je suis ravi que vous m'ayez entendu , car ce n'est pas sans intention que j'ai parlé si haut.

MADAME GRASSET, stupéfaite.

Vous osez me dire cela , à moi ? et me regarder en face ?

ÉPAMINONDAS, avec componction.

Oui, madame, j'ose vous dire une triste vérité , car

nous avons tous deux été coupables , bien coupables, madame ; un tel scandale ne pouvait pas durer. Il fallait un terme à cette liaison criminelle, et je n'avais pas assez d'indignation, pas assez de colère pour condamner ces liens réprouvés par la morale. Dans la position où je me trouvais , dans la vôtre , madame , il me fallait sans doute un grand courage pour flétrir moi-même mon indigne conduite. Ce courage , je l'ai eu madame.

MADAME GRASSET.

Qu'entends-je !

ÉPAMINONDAS.

Oui , madame , apprenez, enfin, que depuis longtemps ce contraste entre ma vie privée et les principes de morale que j'étais continuellement obligé de soutenir, me déchirait l'âme et me couvrait de confusion.

MADAME GRASSET.

Et c'est après cinq années que vous réfléchissez à cela , monsieur , voilà qui comble la mesure ! Quelle fausseté ! quel odieux subterfuge !

ÉPAMINONDAS.

En un mot , madame , je suis décidément résolu à changer ma vie jusqu'ici criminelle, et à chercher dans des liens consacrés par la religion , assurés par la loi , un bonheur pur de tout scandale.

MADAME GRASSET, avec une rage froide.

Continuez, monsieur, continuez ; votre grand modèle , Tartufe ne dirait pas mieux.

ÉPAMINONDAS, s'apprêtant à sortir.

Croyez aussi , madame , que je n'oublierai de ma vie les services que vous m'avez rendus. Ma reconnaissance se plaît à avouer que c'est à votre tendre sollicitude que je dois un avancement au-dessus de mon faible mérite.

MADAME GRASSET, avec impétuosité.

Vous êtes un misérable ! Je vais de ce pas chez le le ministre , lui dire quel homme vous êtes ; lui apprendre tant de noirceur et de fausseté. Ah ! monsieur de Clerville , je me vengerai , prenez-y garde !
(Elle sort.)

SCÈNE VI.

ÉPAMINONDAS, se frottant les mains.

Ouf ! m'en voilà débarrassé ; ce n'est pas sans peine. Quant au ministre , son intérêt me répond de lui. Il faut avouer que j'ai eu là un beau moment ; des remords ! de la confusion ! Ah ! si ce scélérat de Simonneau m'avait entendu , il en aurait eu pour quinze jours à me gouailler ; mais l'important , c'est

que je suis tout à fait débarrassé de madame Grasset : après une pareille scène, je ne la reverrai sans doute de ma vie ; et , quant à sa vengeance , elle ne m'inquiète guère. Après tout , cela m'a coûté ; mais elle s'y est mal prise , c'est sa faute ! Si , au lieu de me faire une aussi ridicule sortie , en confondant d'une manière si absurde l'homme et le juge , elle m'avait parlé convenablement du temps passé , j'aurais été embarrassé , parce que , après tout , je lui dois beaucoup... Mais , ma foi , s'entendre traiter d'infâme , quand on fait un devoir de ministère public , c'est par trop fort ; aussi je lui ai rendu la monnaie de sa pièce. Elle s'est adressée à l'organe de la justice , au lieu de s'adresser à son ancien amant ; eh bien ! au lieu de l'amant , c'est l'organe de la justice qui lui a répondu. Mais voici l'heure de l'audience.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LE MINISTRE, MADAME GRASSET.

(Le cabinet du ministre.)

MADAME GRASSET.

Eh bien ! que dites-vous de cela ?

LE MINISTRE.

Que diable voulez-vous que je dise ? M. Épaminon-

das de Clerville a eu une femme mariée pour maîtresse ? Eh bien ! entre nous , ma chère tante , beaucoup de gens des mieux famés en sont , en ont été et en seront là ; il n'y a pas là dedans de quoi fouetter un chat...

MADAME GRASSET.

Ce que vous dites là est épouvantable... Comment osez-vous afficher de tels principes , soutenir une pareille conduite ?

LE MINISTRE.

Parbleu , il est bien évident que je ne dis pas cela comme ministre de la justice , pas plus que Clerville n'a sa maîtresse comme juge ; je vous dis cela comme homme privé , comme homme du monde ; faites donc cette distinction-là une fois pour toutes. Parbleu , il est très-clair que si je venais à la chambre étaler ces maximes-là je serais singulièrement hué , et qu'on crierait d'autant plus fort après moi (souriant) , que les crieurs seraient généralement plus ou moins maris trompés ou amants heureux. Mais , voyons entre nous , entre vieux amis , avouons... à la honte du monde si vous le voulez , mais avouons toujours , que ni moi , ni personne , ne trouvera jamais épouvantable , odieux , criminel , qu'à trente ans on ait une maîtresse ; c'est tout au plus immoral.

MADAME GRASSET.

Ah !

LE MINISTRE.

Mais, encore une fois, regardez autour de vous. Parmi les plus hauts et les mieux comptés, qui n'a pas une liaison de la sorte ? Les uns y voient une espèce de mariage *in partibus*, les autres un plaisir d'un moment, d'autres un moyen de parvenir, que sais-je enfin ? Mais que diable, ma chère tante, il ne faut pas rêver l'âge d'or non plus ; le monde est le monde, il faut le prendre comme il est ; et, entre nous, vouloir, à cause de cette liaison, dont vous accusez Clerville, empêcher son avancement et son mariage avec Félicité, ma pupille, c'est une folie ; car enfin, en admettant même les antécédents que vous lui reprochez, comme aussi condamnables que vous les dites, eh bien ! maintenant, il s'amende, il se range, il rompt des liaisons criminelles : rien n'est plus moral.

MADAME GRASSET, irritée.

Voilà que vous raisonnez aussi sordidement que lui !

LE MINISTRE, souriant.

Comment savez-vous donc cela ?

MADAME GRASSET, rougissant.

La personne dont je vous ai parlé , et qu'il sacrifie indignement , m'a rapporté sa conversation ; et , je vous le dis , raisonner ainsi , c'est raisonner en tarte. Alors pourquoi les a-t-il noués , ces liens criminels ?

LE MINISTRE.

Ah ça ! chère tante , il faut décidément que la pauvre délaissée vous tienne bien au cœur , car vous m'avez toujours jusqu'ici singulièrement recommandé Clerville , vous étiez son amie la plus dévouée ; c'est grâce à vos obsessions que je l'ai nommé juge il y a cinq ans ; et parce que je lui veux donner ma pupille en mariage , et lui faire , à ce propos , un pont d'or pour lui ouvrir un avenir inspiré , vous vous déclarez tout à coup contre lui... Ah ! ma tante ! ma tante ! si je connaissais moins votre excessive moralité , à vous qui parlez si sévèrement de la moralité des autres (souriant) , je penserais des choses , ah ! mais , des choses !...

MADAME GRASSET, avec indignation.

Fi ! l'horreur ! qu'osez-vous dire là ? je ne suis en cela que l'écho d'une pauvre et intéressante victime , sacrifiée par votre monstre de protégé. Mais, croyez-moi , si vous tenez à vos projets sur lui , on criera ,

on clabaudera contre votre choix , car c'est d'abord une injustice criante, et puis votre créature est d'une immoralité flagrante.

LE MINISTRE, souriant.

Je vous vois d'ici faisant insérer un article fulminant dans *le Corsaire* ou *le Charivari*.

MADAME GRASSET.

Vous osez rire de cela... vous voilà bien !

LE MINISTRE.

Et pourquoi diable voulez-vous que je pleure ? Je vous connais , je me connais , je connais Clerville , je connais , en un mot , assez les hommes ; et, au résumé , tout cela me semble fort plaisant , parce que je vois le vrai de chaque chose , et que je sais ce qui nous fait agir , vous , Clerville et moi.

MADAME GRASSET, avec dépit.

Vraiment... vous savez tout cela ?

LE MINISTRE.

Parfaitement. Tenez , si j'ai un avantage , c'est de ne pas voir ma position de bas en haut , mais de haut en bas ; c'est un jeu du hasard , un quine à la loterie des voix de la chambre , qui d'un pauvre et obscur avocat que j'étais , m'a fait ministre. Je n'en suis pas

plus fier pour cela , et je n'en ferai pas moins bien mes affaires et celles des miens... au contraire.

MADAME GRASSET.

Vous en faites là une belle ! donner votre pupille à un homme taré !

LE MINISTRE.

Soit , il a été d'une immoralité flagrante si vous voulez ; mais , encore une fois , puisqu'il se range à cette heure , irai-je donc fermer le port au naufragé ?

MADAME GRASSET, avec impatience.

Il ne s'agit pas de port ni de naufragé, il s'agit d'un homme à qui vous voulez faire épouser votre fille naturelle ; et vous sacrifiez tout à cela. Voilà qui est clair, je suppose.

LE MINISTRE.

Très-clair, ma chère tante, clair comme l'évidence. Mais , puisque nous en venons aux clartés, écoutez-moi : je ne suis plus au maillot , je sais le monde et je devine fort bien votre revirement subit contre Clerville. (Madame Grasset rougit.) Cette cause est sans doute des plus flatteuses pour ce monstre de Clerville , et fort excusable chez vous ; mais croyez-moi que tout cela se passe entre nous et n'en sorte pas ; car, voyez-vous , ma tante, comme disait le grand homme : — Lavons notre linge sale en famille,

— et , croyez-moi , dans les affaires publiques, on en salit diablement , et les lessives sont fréquentes ; or, vos instances pour m'amener à changer de détermination seront vaines ; vos récriminations, si elles étaient connues, vous couvriraient de ridicule sans desservir pour cela Clerville. Ainsi donc , croyez un ami , prenez bien les choses , acceptez ce à quoi vous ne pouvez rien changer ; en un mot , ma volonté absolue est que Clerville épouse ma pupille et soit conseiller ; et ces deux choses seront d'autant plus selon ma volonté que voici le contrat , l'ordonnance , et que je n'attends plus que Clerville pour signer.

MADAME GRASSET.

C'est une horreur, une infamie.

UN HUISSIER.

M. de Clerville demande s'il peut être introduit auprès de M. le ministre.

LE MINISTRE.

Tout à l'heure.

(L'huissier sort.)

MADAME GRASSET , se levant.

Mon neveu, vous êtes un ingrat ; vous allez vous perdre. Je ne vous reverrai de ma vie !

LE MINISTRE , d'un air affectueux.

Cependant , à bientôt , ma chère tante : je compte sur vous pour servir de mère à Félicité.

(Madame Grasset sort.)

SCÈNE VIII.

LE MINISTRE, ÉPAMINONDAS.

LE MINISTRE, sonnant.

En vérité, ma tante Aurore est folle. (A l'huissier.) Faites entrer M. de Clerville. (L'huissier sort.) Enfin, voilà toujours , grâce à cette place, ma diablesse de Félicité casée; maintenant je m'en lave les mains; que l'épouseur s'arrange de cet opiniâtre et incrottable petit caractère-là. Je lui souhaite bien du plaisir...

(Épaminondas entre.)

Le ministre, allant à lui, le prend par la main, et lui dit à l'oreille en l'emmenant vers la table où est le contrat et l'ordonnance.

Allons donc, monsieur le conseiller.

ÉPAMINONDAS , faisant un signe de respectueux étonnement.

Ah ! monsieur le ministre , mon bienfaiteur ! comment jamais reconnaître...

LE MINISTRE , avec un épanchement rempli de dignité et de bonté paternelle.

En rendant heureuse l'intéressante orpheline dont

je vous confie le sort , mon ami , en vous vouant au bonheur de Félicité... de ma Félicité. Hélas ! c'est une pauvre fleur , une timide enfant qui vous attend pour sourire à la vie et éprouver l'émotion des plus tendres sentiments... Ah ! mon ami... je vous confie mon trésor le plus précieux (embrassant Épaminondas avec effusion), parce que je sais combien vous en êtes digne.

ÉPAMINONDAS.

Ah ! monsieur, elle sera sacrée pour moi.

LE MINISTRE.

A demain donc l'ordonnance , et dans un mois le contrat ; vous avez ma parole comme j'ai la vôtre.

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

L'église Saint-Germain-des-Prés. — Un autel. — Le ministre et madame Grasset servent de père et de mère à Félicité. — M. et madame de Clerville accompagnent Épaminondas en pleurant de joie. — Le curé bénit et unit les fiancés. — Bruit religieux et mélancolique de l'orgue. — L'encens brûle , sa fumée odorante s'irise au reflet des vitraux. — Silence profond et tendre recueillement. — Tous les yeux sont humides de larmes, excepté ceux de Simonneau, témoin d'Épaminondas, qui fait des mines grotesques à mademoiselle Fanny Leloup, qui rit de tout son cœur dans un coin de l'église, en faisant des réflexions ironiques sur la taille et la toilette de la mariée. — On se rend pour le banquet à l'hôtel du ministère.

LE CHOEUR.

O justice ! ô justice sainte et sacrée ! magnifique reflet de la Divinité, quel est celui qui ne tremblera pas d'effroi en abordant ton sanctuaire ? Quel est celui qui comprendra dans toute son immensité la redoutable mission qu'il accepte en osant t'interpréter ? Quel est celui qui, sans terreur, viendra dire aux hommes assemblés : — Écoutez-moi, ceci est la vérité ?

Et pourtant, ô justice sainte et sacrée ! les hommes austères, majestueusement assis à ton suprême et terrible tribunal, doivent être sages parmi les plus sages, éclairés parmi les plus éclairés ; ils doivent imprimer à leur vie privée le caractère religieux et pur de leurs fonctions redoutables ; et de même que leur imposant costume ne ressemble en rien à celui des autres hommes, de même aussi leur existence solitaire et recueillie ne doit ressembler en rien à l'existence frivole et joyeuse des autres hommes.

En pourrait-il donc être autrement ? Si celui qui doit absoudre ou condamner ses semblables, ne les dominait pas de toutes les fortes et coura-

geuses vertus d'une vie exemplaire, les innocents ne lui diraient-ils pas : — « De quel droit nous
« absous-tu ? et les coupables : De quel droit
« nous condamnes-tu ? Si tu as commis la faute,
« quelle est ton autorité pour flétrir la faute ?
« Ne frémis-tu donc pas, ô juge indigne ! lorsque
« tu t'écries : Honte et châtiment au prévarica-
« teur, alors que toi-même tu es prévaricateur !
« Honte et châtiment à l'adultère, alors que toi-
« même tu es adultère ! honte et châtiment aux
« passions mauvaises, alors que toi-même tu es
« sous le joug des passions mauvaises ! Allons,
« allons, notre complice, quitte ton trône magis-
« tral, et viens t'asseoir sur la sellette de l'infamie
« parmi nous autres criminels ! »

Mais il n'en est pas ainsi, ô justice sainte et sacrée ! Ceux-là qui, de leur voix solennelle et retentissante comme les foudres du dernier jugement, proclament tes arrêts inexorables, ceux-là, tristes, austères et pensifs, imposent le respect et l'admiration aux autres hommes ! C'est que ceux-là, tes élus, ô justice ! tes élus parmi les plus purs, ont dès leur jeunesse longuement éprouvé s'ils étaient dignes d'aspirer à cette mission souveraine ! C'est que ceux-là, dans leur âge mûr, ont exercé leur formidable sacerdoce avec une éclatante et sereine vertu ! C'est que ceux-là, dans leur vieillesse enfin, encore épurés

par cette longue vie de résignation et de sacrifices, ont atteint le dernier degré du trône magistral, parce qu'ils ont atteint le dernier terme de sagesse auquel l'homme puisse arriver, après avoir triomphé des plus rudes épreuves.

Aussi te glorifie-t-on magnifiquement dans le vénérable et splendide caractère de ceux-là, qui sont adorés et bénis de tous comme tes plus divins organes, ô justice ! ô justice sainte et sacrée !

FIN DU TOME PREMIER.

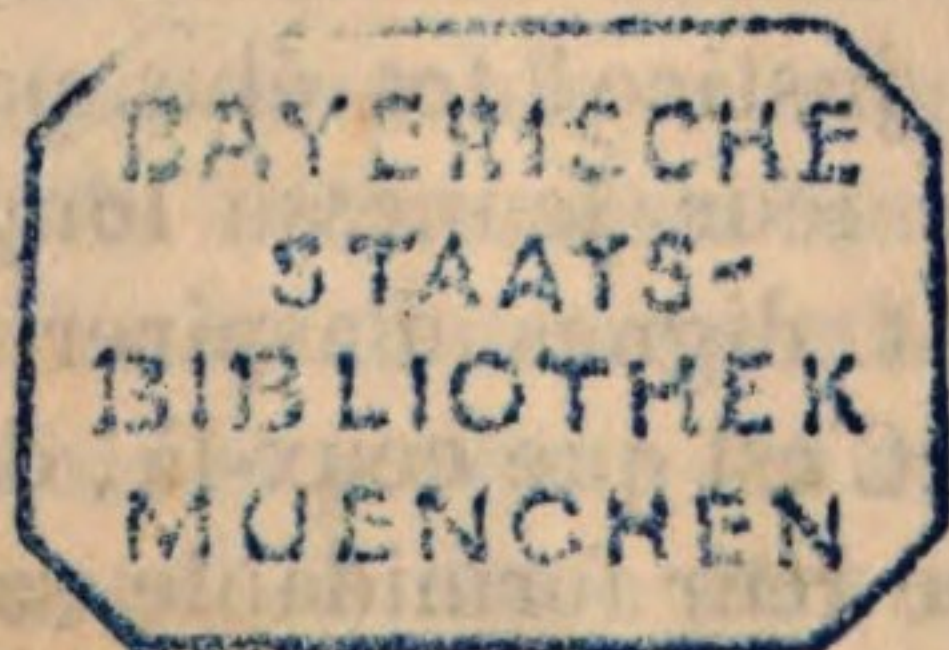


TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

—

	Pages.
PRÉFACE.	1
ARABIAN GODOLPHIN. — Histoire d'un cheval.	9
COMÉDIES SOCIALES.	145
— Introduction.	145
— Le juge	149

TABLE DES MATIERES

Préface	1
Avant-propos	3
Introduction	15
1. Le sujet	17
2. La méthode	25
3. Les résultats	35
4. Conclusion	45





Sue, Eugène,

Deleytar

Bd.: 1. (1839). - 274 S.

Bruxelles 1839

P.o.gall. 2425 d-1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10100359-8